

# **Pierre Noziere**

Anatole France

# Table of Contents

<b>Pierre Noziere</b> .....	<b>1</b>
<u>Anatole France</u> .....	1
<b>LIVRE PREMIER. ENFANCE</b> .....	<b>1</b>
<u>I. L'HISTOIRE SAINTE ET LE JARDIN DES PLANTES</u> .....	1
<u>II. LE MARCHAND DE LUNETTES</u> .....	4
<u>III. MADAME MATHIAS</u> .....	8
<u>IV. L'ECRIVAIN PUBLIC</u> .....	10
<u>V. LES CONTES DE MAMAN</u> .....	13
<u>VI. LES DEUX TAILLEURS</u> .....	20
<u>VII. MONSIEUR DEBAS</u> .....	23
<u>VIII. LE GARDE DU CORPS</u> .....	27
<u>IX. MADAME PLANCHONNET</u> .....	30
<u>X. LES DEUX COPAINS</u> .....	33
<u>XI. ONESIME DUPONT</u> .....	37
<b>LIVRE DEUXIEME. NOTES ECRITES PAR PIERRE NOZIERE EN MARGE DE SON GROS</b> <b>PLUTARQUE</b> .....	<b>40</b>
<b>LIVRE TROISIEME. PROMENADES DE PIERRE NOZIERE EN FRANCE</b> .....	<b>46</b>
<u>I. PIERREFONDS</u> .....	46
<u>II. LA PETITE VILLE</u> .....	49
<u>III. SAINT-VALERY-SUR-SOMME</u> .....	55
<u>IV. NOTRE-DAME DE LIESSE</u> .....	68
<u>V. EN BRETAGNE</u> .....	74

# Pierre Noziere

## Anatole France

This page copyright © 2003 Blackmask Online.

<http://www.blackmask.com>

- LIVRE PREMIER. ENFANCE

- I. L'HISTOIRE SAINTE ET LE JARDIN DES PLANTES
- II. LE MARCHAND DE LUNETTES.
- III. MADAME MATHIAS
- IV. L'ECRIVAIN PUBLIC
- V. LES CONTES DE MAMAN
- VI. LES DEUX TAILLEURS
- VII. MONSIEUR DEBAS
- VIII. LE GARDE DU CORPS
- IX. MADAME PLANCHONNET
- X. LES DEUX COPAINS
- XI. ONESIME DUPONT

- LIVRE DEUXIEME. NOTES ECRITES PAR PIERRE NOZIERE EN MARGE DE SON GROS PLUTARQUE.

- LIVRE TROISIEME. PROMENADES DE PIERRE NOZIERE EN FRANCE

- I. PIERREFONDS
- II. LA PETITE VILLE
- III. SAINT-VALERY-SUR-SOMME
- IV. NOTRE-DAME DE LIESSE
- V. EN BRETAGNE

Produced by Walter Debeuf: <http://users.belgacom.net/gc782486>

PIERRE NOZIERE

par ANATOLE FRANCE

## LIVRE PREMIER. ENFANCE

### I. L'HISTOIRE SAINTE ET LE JARDIN DES PLANTES

La premiere idee que je recus de l'univers me vint de ma vieille Bible en estampes. C'etait une suite de figures du XVIIe siecle, ou le Paradis terrestre avait la fraicheur abondante d'un paysage de Hollande. On y voyait des chevaux brabancons, des lapins, de petits cochons, des poules, des moutons a grosse queue. Eve promenait parmi les animaux de la creation sa beaute flamande. Mais c'etaient la des tresors perdus. J'aimais mieux les chevaux.

Le septieme feuillet (je le vois encore) representait l'arche de Noe au moment ou l'on embarque les couples de

betes. L'arche de Noe etait, dans ma Bible, une sorte de longue caravelle surmontee d'un chateau de bois, avec un toit en double pente. Elle ressemblait exactement a une arche de Noe qu'on m'avait donnee pour mes etrennes et qui exhalait une bonne odeur de resine. Et cela m'etait une grande preuve de la verite des Ecritures.

Je ne me lassais ni du Paradis ni du Deluge. Je prenais aussi plaisir a voir Samson enlevant les portes de Gaza. Cette ville de Gaza, avec ses tours, ses clochers, sa riviere, et les bouquets de bois qui l'entouraient, etait charmante. Samson s'en allait, une porte sous chaque bras. Il m'interessait beaucoup. C'etait mon ami. Sur ce point comme sur bien d'autres, je n'ai pas change. Je l'aime encore. Il etait tres fort, tres simple, il n'avait pas l'ombre de mechancete, il fut le premier des romantiques, et non certes le moins sincere.

J'avoue que je demalais mal, dans ma vieille Bible, la suite des evenements, et que je me perdais dans les guerres des Philistins et des Amalecites. Ce que j'admirais le plus en ces peuples c'etaient leurs coiffures, dont la diversite m'etonne encore. On y voyait des casques, des couronnes, des chapeaux, des bonnets et des turbans merveilleux. Je n'oublierai de ma vie la coiffure que Joseph portait en Egypte. C'etait bien un turban, si vous voulez, et meme un large turban, mais il etait surmonte d'un bonnet pointu, et il s'en echappait une aigrette avec deux plumes d'autruche, et c'etait une coiffure considerable.

Le Nouveau-Testament avait, dans ma vieille Bible, un charme plus intime, et je garde un souvenir deliciaux du potager dans lequel Jesus apparaissait a Madeleine. "Et elle pensoit, dit le texte, que ce fust le maistre du jardin." Enfin, dans les sept oeuvres de la misericorde, Jesus-Christ, qui etait le pauvre, le prisonnier et le pelerin, voyait venir a lui une dame paree comme Anne d'Autriche, d'une grande collerette de point de Venise. Un cavalier, coiffe d'un feutre a plumes, le poing sur la hanche, cape au dos, chausse galamment de bottes en entonnoir, du perron d'un chateau aux murs de brique, faisait signe a un petit page, portant une buire et un gobelet d'argent, de verser du vin au pauvre, ceint de l'aureole. Que cela etait aimable, mysterieux et familier! Et comme Jesus-Christ, dans un cabinet de verdure, au pied d'un pavillon bati du temps du roi Henri, sous notre ciel humide et fin, semblait plus pres des hommes, et plus mele aux choses de ce monde!

Chaque soir, sous la lampe, je feuilletais ma vieille Bible, et le sommeil, ce sommeil deliciaux de l'enfance, invincible comme le desir, m'emportait dans ses ombres tieides, l'ame toute pleine encore d'images sacrees. Et les patriarches, les apotres, les dames en collerette de guipure, prolongeaient dans mes reves leur vie surnaturelle. Ma Bible etait devenue pour moi la realite la plus sensible, et je m'efforcais d'y conformer l'univers.

L'univers ne s'etendait pas, pour moi, beaucoup au dela du qui Malaquais, ou j'avais commence de respirer le jour, comme dit cette tendre vierge d'Alpe. Et je respirais avec delices le jour qui baigne cette region d'elegance et de gloire, les Tuileries, le Louvre, le Palais Mazarin. Parvenu a l'age de cinq ans, je n'avais pas encore beaucoup explore les parties de l'univers situees par-dela le Louvre, sur la rive droite de la Seine. La rive opposee m'etait mieux connue puisque je l'habitais. J'avais suivi la rue des Petits-Augustins jusqu'au bout, et je pensais bien que c'etait le bout du monde.

La rue des Petits-Augustins s'appelle aujourd'hui rue Bonaparte. Au temps qu'elle etait au bout du monde, j'avais vu que, de ce cote, les bords de l'abime etaient gardes par un sanglier monstrueux et par quatre geants de pierre, assis en longues robes, un livre a la main, dans un pavillon, sur une grande cuve pleine d'eau, au milieu d'une plaine bordee d'arbres, pres d'une immense eglise. Vous ne me comprenez pas? vous ne savez plus ce que je veux dire?... Helas! apres une vie d'opprobre, le pauvre sanglier de la maison Bailli est mort depuis longtemps. Les generations nouvelles ne l'ont point vu subir, captif, les outrages des ecoliers. Elles ne l'ont point vu couche, l'oeil a demi clos, dans une resignation douloureuse. A l'angle de la rue Bonaparte, ou il etait loge dans une remise peinte en jaune et ornee de fresques representant des voitures de demenagement attelees de percherons gris pommele, s'eleve maintenant une maison a cinq etages. Et quand je passe devant la fontaine de la place Saint-Sulpice, les quatre geants de pierre ne m'inspirent plus de terreurs mysterieuses. Je sais, comme tout le monde, leurs noms, leur genie et leur histoire: ils s'appellent Bossuet, Fenelon, Flechier et

Massillon.

A l'occident aussi, j'avais touche les confins de l'univers ... Les hauteurs bouleversees de la Chaillot, la colline du Trocadero, sauvage alors, fleurie de bouillons blancs et parfumees de menthe, c'etait veritablement le bout du monde, les bords de l'abime ou l'on apercoit l'homme nu qui n'a qu'une jambe, et qui marche en sautant, l'homme poisson et l'homme sans tete qui porte un visage sur la poitrine. Aux abords du pont qui, de ce cote fermait l'univers, les quais etaient mornes, gris, poudreux. Point de fiacres, quelques promeneurs a peine. Ca et la, accoudees au parapet, de petits soldats qui taillaient une baguette et regardaient couler l'eau. Au pied du cavalier romain qui occupe l'angle droit du Champ-de-Mars, une vieille, accroupie au parapet, vendait des chaussons aux pommes et du coco. Le coco etait dans une carafe coiffee d'un citron. La poussiere et le silence passaient sur ces choses. Maintenant le pont d'Iena relie entre eux des quartiers neufs. Il a perdu l'aspect morne et desole qu'il avait dans mon enfance. La poussiere que le vent souleve sur la chaussee n'est plus la poussiere d'autrefois. Le cavalier romain voit de nouvelles figures et de nouvelles moeurs. Il ne s'en attriste pas: il est de pierre.

Mais ce que j'aimais et connaissais le mieux, c'etaient les berges de la Seine; ma vieille bonne Nanette m'y menait promener tous les jours. J'y retrouvais l'arche de Noe de ma Bible en estampes. Car je ne doutais guere que ce ne fut le bateau de la Samaritaine, avec son palmier d'ou sortait merveilleusement une fumees mince et noire. Cela se concevait: comme il n'y avait plus de deluge, on avait fait de l'arche un etablissement de bains.

Du cote du levant, j'avais visite le Jardin des Plantes et remonte la Seine jusqu'au pont d'Austerlitz. La etait la limite. Les plus hardis explorateurs de la nature finissent par trouver le point au dela duquel ils ne peuvent plus avancer. Il m'avait ete impossible d'aller plus loin que le pont d'Austerlitz. Mes jambes etaient petites et celles de ma bonne Nanette etaient vieilles; et malgre ma curiosite et la sienne, car nous aimions tous deux les belles promenades, il nous avait toujours fallu nous arreter sur un banc, sous un arbre, en vue du pont, au regard d'une marchande de gateaux de Nanterre. Nanette n'etait guere plus grande que moi. Et c'etait une sainte femme en robe d'indienne a ramages, avec un bonnet a tuyaux. Je crois que la representation qu'elle se faisait du monde etait aussi naive que celle que je m'en formais a son cote. Nous causions ensemble tres facilement. Il est vrai qu'elle ne m'ecoutait jamais. Mais il n'etait pas necessaire qu'elle m'ecoutat. Et ce qu'elle me repondait etait toujours a propos. Nous nous aimions tendrement l'un l'autre.

Tandis qu'assise sur le banc, elle songeait avec douceur a des choses obscures et familiares, je creusais la terre avec ma pelle au pied d'un arbre, ou bien encore je regardais le pont qui terminait pour moi le monde connu.

Qu'y avait-il au dela? Comme les savants, j'en etais reduit aux conjectures. Mais il se presentait a mon esprit une hypothese si raisonnable que je la tenais pour une certitude: c'est qu'au dela du pont d'Austerlitz s'etendaient les contrees merveilleuses de la Bible. Il y avait sur la rive droite un coteau que je reconnaissais pour l'avoir vu dans mes estampes, dominant les bains de Bethsabée.

Au dela je placais la Terre-Sainte et la Mer Morte; je pensais que si on pouvait aller plus loin, on apercevrait Dieu le pere en robe bleue, sa barbe blanche emportee par le vent, et Jesus marchant sur les eaux, et peut-etre le pere de mon coeur, Joseph, qui pouvait bien vivre encore, car il etait tres jeune quand il fut vendu par ses freres.

J'etais fortifie dans ces idees par la consideration que le Jardin des Plantes n'etait autre chose que le Paradis terrestre un peu vieilli, mais, en somme, pas beaucoup change. De cela, je doutais encore moins que du reste; j'avais des preuves. J'avais vu le Paradis terrestre dans ma Bible, et ma mere m'avait dit: "Le Paradis terrestre etait un jardin tres agreable, avec de beaux arbres et tous les animaux de la creation." Or, le Jardin des Plantes, c'etait tout a fait le Paradis terrestre de ma Bible et de ma mere, seulement, on avait mis des grillages autour es betes, par suite du progres des arts et a cause de l'innocence perdue. Et l'Ange qui tenait l'epee flamboyante avait ete remplace, a l'entree, par un soldat en pantalon rouge.

Je me flattais d'avoir fait la une decouverte assez importante. Je la tenais secreta. Je ne la confia pas meme a mon pere, que j'interrogeais pourtant a toute minute sur l'origine, les causes et les fins des choses tant visibles qu'invisibles. Mais sur l'identification du Paradis terrestre au Jardin des Plantes, j'etais muet.

Il y avait plusieurs raisons a mon silence. D'abord, a cinq ans, on eprouve de grandes difficultes a expliquer certaines choses. C'est la faute des grandes personnes, qui comprennent tres mal ce que veulent dire les petits enfants. Puis j'etais content de posseder seul la verite. J'en prenais avantage sur le monde. J'avais aussi le sentiment que si j'en disais quelque chose, on se moquerait de moi, on rirait, et que ma belle idee en serait detruite, ce dont j'eusse ete tres fache. Disons tout, je sentais, d'instinct, qu'elle etait fragile. Et peut-etre meme que, au fond de l'ame et dans le secret de ma conscience obscure, je la jugeais hardie, temeraire, fallacieuse et coupable. Cela est tres complexe. Mais on ne saurait imaginer toutes les complications de la pensee dans une tete de cinq ans.

Nos promenades au Jardin des Plantes, c'est le dernier souvenir que j'aie garde de ma bonne Nanette qui etait si vieille quand j'etais si jeune, et si petite quand j'etais si petit. Je n'avais pas encore six ans accomplis, lorsqu'elle nous quitta a regret et regrettee de mes parents et de moi. Elle ne nous quitta pas pour mourir, mais je ne sais pourquoi, pour aller je ne sais ou. Elle disparut ainsi de ma vie, comme on dit que les fees, dans les campagnes, apres avoir pris l'apparence d'une bonne vieille pour converser avec les hommes, s'evanouissent dans l'air.

## II. LE MARCHAND DE LUNETTES.

En ce temps-la, le jour etait doux a respirer; tous les souffles de l'air apportaient des frissons delicieux; le cycle des saisons s'accomplissait en surprises joyeuses et l'univers souriait dans sa nouveaute charmante. Il en etait ainsi parce que j'avais six ans. J'etais deja tourmente de cette grande curiosite qui devait faire le trouble et la joie de ma vie, et me vouer a la recherche de ce qu'on ne trouve jamais.

Ma cosmographie—j'avais une cosmographie—etait immense. Je tenais le quai Malaquais, ou s'elevait ma chambre, pour le centre du monde. La chambre verte, dans laquelle ma mere mettait mon petit lit pres du sien, je la considerais, dans sa douceur auguste et dans sa saintete familiere, comme le point sur lequel le ciel versait ses rayons avec ses graces, ainsi que cela se voit dans les images de saintete. Et ces quatre murs, si connus de moi, etaient pourtant pleins de mystere.

La nuit, dans ma couchette, j'y voyais des figures etranges, et, tout a coup, la chambre si bien close, tiede, ou mouraient les dernieres lueurs du foyer, s'ouvrait largement a l'invasion du monde surnaturel.

Des legions de diables cornus y dansaient des rondes; puis, lentement, une femme de marbre noir passait en pleurant, et je n'ai su que plus tard que ces diabolotins dansaient dans ma cervelle et que la femme lente, triste et noire etait ma propre pensee.

Selon mon systeme, auquel il faut reconnaitre cette candeur qui fait le charme des theogonies primitives, la terre formait un large cercle autour de ma maison. Tous les jours, je rencontrais allant et venant par les rues, des gens qui me semblaient occupes a une sorte de jeu tres complique et tres amusant: le jeu de la vie. Je jugeais qu'il y en avait beaucoup, et peut-etre plus de cent.

Sans douter le moins du monde que leurs travaux, leurs difformites et leurs souffrances ne fussent une maniere de divertissement, je ne pensais pas qu'ils se trouvassent comme moi sous une influence absolument heureuse, a l'abri, comme je l'etais, de toute inquietude. A vrai dire, je ne les croyais pas aussi reels que moi; je n'etais pas tout a fait persuade qu'ils fussent des etres veritables, et quand, de ma fenetre, je les voyais passer tout petits sur le pont des Saints-Peres, ils me semblaient plutot des joujoux que des personnes, de sorte que j'etais presque aussi heureux que l'enfant geant du conte qui, assis sur une montagne, joue avec les

sapins et les chalets, les vaches et les moutons, les bergers et les bergeres.

Enfin, je me representais la creation comme une grande boite de Nuremberg, dont le couvercle se refermait tous les soirs, quand les petits bonshommes et les petites bonnes femmes avaient ete soigneusement ranges.

En ce temps-la, les matins etaient doux et limpides, les feuilles vertes frissonnaient innocemment sous la brise legere. Sur le quai, sur mon beau quai Malaquais ou Mme Mathias, apres Nanette, Mme Mathias, aux yeux de braise, au coeur de cire, promenait ma petite enfance, des armes precieuses etincelaient aux etages des boutiques, de fines porcelaines de Saxe s'y etageaient, brillantes comme des fleurs. La Seine qui coulait devant moi me charmait par cette grace naturelle aux eaux, principe des choses et source de la vie. J'admirais ingenument ce miracle charmant du fleuve qui, le jour, porte les bateaux en refletant le ciel, et la nuit, se couvre de pierreries et de fleurs lumineuses. Et je voulais que cette belle eau fut toujours la meme, parce que je l'aimais. Ma mere me disait que les fleuves vont a l'Ocean et que l'eau de la Seine coule sans cesse; mais je repoussais cette idee comme excessivement triste. En cela, je manquais peut-etre d'esprit scientifique, mais j'embrassais une chere illusion; car, au milieu des maux de la vie, rien n'est plus douloureux que l'ecoulement universel des choses.

Le Louvre et les Tuileries qui etendaient en face de moi leur ligne majestueuse, m'etaient un grand sujet de doute. Je ne pouvais croire que ces monuments fussent l'ouvrage de macons ordinaires, et pourtant ma philosophie de la nature ne me permettait pas d'admettre que ces murs se fussent eleves par enchantement. Apres de longues reflexions, je me persuadais que ces palais avaient ete batis par de belles dames et de magnifiques cavaliers, vetus de velours, de satin, de dentelles, couverts d'or et de pierreries et portant des plumes au chapeau.

On sera peut-etre surpris qu'a six ans j'eusse une idee si peu exacte du monde. Mais il faut considerer que j'etais a peine sorti de Paris ou le docteur Noziere, mon pere, etait retenu toute l'annee.

J'avais fait, il est vrai, deux ou trois petits voyages en chemin de fer, mais je n'en avais tire aucun profit au point de vue de la geographie.

C'etait une science tres negligee en ce temps-la. On s'etonnera aussi que j'eusse du monde moral une conception si peu conforme a la realite des choses.

Mais songez que j'etais heureux et que les etres heureux ne savent pas grand'chose de la vie. La douleur est la grande educatrice des hommes. C'est elle qui leur a enseigne les arts, la poesie et la morale; c'est elle qui leur a inspire l'heroisme avec la pitie; c'est elle qui a donne du prix a la vie en permettant qu'elle fut offerte en sacrifice; c'est elle, c'est l'auguste et bonne douleur qui a mis l'infini dans l'amour.

En attendant ses lecons, je fus temoin d'un evenement horrible qui bouleversa de fond en comble ma conception physique et morale de l'univers.

Mais il est indispensable de vous dire tout d'abord qu'en ce temps-la un marchand de lunettes etalait ses boites sur le quai Malaquais, le long du mur de ce bel hotel de Chimay qui ouvre avec une grace si noble, sur sa cour d'honneur, les deux battants sculptes d'une porte a fronton Louis XIV.

J'etais en grande familiarite avec ce marchand de lunettes. Tous les jours, Mme Mathias, en me menant a la promenade, s'arretait devant l'etalage du lunetier. Elle lui demandait avec interet: "Eh bien! monsieur Hamoche, comment va?"

Et ils faisaient un bout de causerie.

Et moi, tout en ecoutant, j'examinais les lunettes, les conserves, les pince-nez, la sebile des medailles et les echantillons mineralogiques qui etaient toute la fortune du lunetier, et qui me semblaient un grand tresor. J'etais etonne surtout de la quantite de verres bleutes que contenaient les petites vitrines de M. Hamoche et, aujourd'hui encore, je crois que M. Hamoche s'exagerait l'importance des lunettes bleues dans l'optique usuelle.

Au reste, incolores ou bleus, ses verres dormaient paisiblement dans leurs boites; personne ne les regardait, non plus que ses medailles et ses mineraux, et la rouille devorait les montures d'acier des besicles.

“Eh bien! ca va t'il mieux, les affaires?” demandait Mme Mathias.

M. Hamoche, les bras croises, morne, le regard a l'horizon, ne repondait pas.

C'etait un petit homme tout a fait chauve, avec un crane enorme, des yeux sombres et enflames, des joues pales et une longue barbe d'un noir bleu.

Son costume, comme son air, etait etrange. Il portait une longue redingote de drap vert olive qui etait devenue jaune sur les epaules et sur le dos, et dont les pans lui tombaient aux pieds. Et il etait coiffe du plus haut chapeau de haute forme qu'on ait jamais vu, tout casse, tout luisant, prodigieux monument de misere et de vanite. Non! les affaires n'allaient pas. M. Hamoche ne ressemblait pas assez a une personne qui vend des lunettes, et ses lunettes ne ressemblaient pas assez a des lunettes qu'on achete.

Aussi bien, il etait devenu lunetier par l'injure du sort et, sous le mur de Chimay, il prenait les attitudes de Napoleon a Sainte-Helene. Lui aussi, il etait un Titan foudroye.

A juger par le peu que j'en ai retenu, ses conversations avec ma vieille bonne roulaient sur d'etranges et lointaines aventures. Il y parlait d'une longue navigation sur l'Ocean Pacifique, de campements sous les cedres rouges, et de Chinois fumeurs d'opium.

Il disait comment il avait recu un coup de couteau d'un Espagnol, dans une ruelle de Sacramento, et comment des Malais lui avaient vole son or. Ses mains tremblaient et il repetait sans cesse ce mot tragique: OR.

M. Hamoche etait alle comme tant d'autres en Californie, a la conquete de l'or. Il avait fait le reve de ces placers a fleur de terre et de ce sol prodigieux qui, a peine gratte, decouvrait des tresors.

Helas! il n'avait rapporte de la Sierra-Nevada que la fievre, la misere, la haine et le degout incurable du travail et de la pauvrete.

Mme Mathias l'ecoutait, les mains jointes sur son tablier, et elle lui repondait en hochant la tete:

“Dieu n'est pas toujours juste!”

Et nous nous en allions, elle et moi, trouble et pensifs, vers les Champs-Elysees. L'Ocean Pacifique, la Californie, les Espagnols, les Chinois, les Malais, les placers, les montagne d'or et les rivieres d'or, tout cela evidemment ne pouvait pas tenir dans le monde tel que je le concevais, et les discours du lunetier m'enseignaient que la terre ne finit point, comme je le croyais, a la place Saint-Sulpice et au pont d'Iena.

M. Hamoche m'ouvrait l'esprit, et je ne pouvais voir sa mince figure, emphatique et fievreuse, sans ressentir le frisson de l'inconnu. Il m'enseignait que la terre est grande, grande a s'y perdre, et couverte de choses vagues et terribles. Pres de lui, je sentais aussi que la vie n'est pas un jeu et qu'on y souffre reellement. Et cela surtout me jetait dans des etonnements profonds. Car enfin, je voyais bien que M. Hamoche etait malheureux.



“Il est malheureux!” disait Mme Mathias.

Et ma mere disait aussi:

“Ce pauvre homme! il est dans la misere!”

C'en etait fait. J'avais perdu ma confiance premiere dans la bonte de la nature. Et, sans doute, je ne surprendrai personne si je dis que je ne l'ai jamais retrouvee depuis.

Tout en m'inquietant, M. Hamoche m'interessait beaucoup. Il m'arrivait quelquefois de le rencontrer, le soir, dans mon escalier. Ce n'etait point extraordinaire, car il habitait une mansarde dans notre maison. A la tombee du jour, il grimpeait les degres, ayant sous chaque bras une boite longue et noire, qui renfermait, assurement, les lunettes et les mineraux. Mais ces deux boites ressemblaient a deux petits cercueils, et j'avais peur, comme si cet homme de malheur etait un croque-mort ...

N'emportait-il pas ma confiance et ma securite? Maintenant, je doutais de tout, puisque, reposant sous notre toit, dans la maison benie, cet homme n'etait pas heureux.

Sa mansarde donnait sur la cour, et ma bonne m'avait dit que, pour s'y tenir debout, il fallait passer la tete par la fenetre a tabatiere. Et, comme je n'etais pas toujours serieux a cette epoque, je riais de tout mon coeur a la pensee que M. Hamoche, dans sa chambre, ne quittait pas son chapeau, que ce chapeau, prodigieusement haut, s'elevait sur le toit au-dessus des tuyaux, et qu'il y manquait seulement une de ces fleches de zinc qui tournent au vent.

A six ans, on a l'esprit mobile. Depuis quelque temps, je ne songeais plus au lunetier, au chapeau, aux deux cercueils, quand un jour—il me souvient que c'etait un jour de printemps,—il etait six heures et demie, et nous etions a table ... On dinait de bonne heure, sur le quai Malaquais, dans ce temps-la. Un jour, dis-je, Mme Mathias, qui etait tres consideree dans la maison, vint dire a mon pere:

“Le marchand de lunettes est tres malade, la-haut, dans sa mansarde. Il a une fièvre de cheval.

—J'y vais”, dit mon pere en se levant.

Au bout d'un quart d'heure, il revint.

“Eh bien? demanda ma mere.

—On ne peut rien dire encore, repondit mon pere, en reprenant sa serviette avec la tranquillite d'un homme habitue a toutes les miseres humaines. Je croirais a une fièvre cerebrale. L'excitation nerveuse est tres intense. Naturellement, il ne veut pas entendre parler de l'hospital. Il faudra pourtant bien l'y porter: on ne peut le soigner que la.”

Je demandai:

“Est-ce qu'il en mourra?”

Mon pere, sans repondre, souleva legerement les epaules.

Le lendemain, il faisait un beau soleil; j'etais seul dans la salle a manger. Par la fenetre ouverte, et qui donnait sur la cour, les piailllements vigoureux des moineaux entraient avec des flots de lumiere et les senteurs des lilas cultives par notre concierge, grand amateur de jardins. J'avais une arche de Noe toute neuve, qui poissait

les doigts et sentait cette bonne odeur de jouet neuf que j'aimais tant. Je rangeais sur la table les animaux par couples, et déjà le cheval, l'ours, l'elephant, le cerf, le mouton et le renard, s'acheminaient deux a deux vers l'arche qui devait les sauver du deluge.

On ne sait pas ce que les joujoux font naître de rêves dans l'âme des enfants. Ce paisible et minuscule défile de tous les animaux de la création m'inspirait vraiment une idée mystique et douce de la nature. J'étais pénétré de tendresse et d'amour. Je goûtais à vivre une joie inexprimable.

Tout à coup, un bruit sourd de chute retentit dans la cour; un bruit profond et comme lourd, inouï, qui me glaça d'épouvante.

Pourquoi, par quel instinct ai-je frissonné? Je n'avais jamais entendu ce bruit-là. Comment en avais-je, instantanément, senti toute l'horreur? Je m'élançai à la fenêtre. Je vis, au milieu de la cour, quelque chose d'affreux! un paquet informe et pourtant humain, une loque sanglante. Toute la maison s'emplit de cris de femmes et d'appels lugubres. Ma vieille bonne entre, blême, dans la salle à manger:

“Mon Dieu! le marchand de lunettes qui s'est jeté par la fenêtre, dans un accès de fièvre chaude!”

De ce jour, je cessai définitivement de croire que la vie est un jeu, et le monde une boîte de Nuremberg. La cosmogonie du petit Pierre Noziere alla rejoindre dans l'abîme des erreurs humaines à carte du monde connu des anciens et le système de Ptolémée.

### III. MADAME MATHIAS

Mme Mathias était une sorte de femme de charge et de bonne d'enfant qui, par son grand âge et son mauvais caractère, s'était attiré beaucoup de considération. Mon père et ma mère, qui l'avaient attachée à ma très petite personne, ne l'appelaient que Mme Mathias, et ce fut pour moi une grande surprise d'apprendre un jour qu'elle avait un nom de baptême, un nom de jeune fille, un petit nom, et qu'elle se nommait Virginie. Mme Mathias avait eu des malheurs, elle en gardait la fierté. Les joues creuses, avec des yeux de braise sous les mèches grises de ses cheveux qui se tordaient hors de sa coiffe, noire, sèche, muette, sa bouche ruinée, son menton menaçant et son morne silence, affligeaient mon père.

Maman, qui gouvernait la maison avec la vigilance d'une reine d'abeilles, avouait pourtant qu'elle n'osait pas faire d'observation à cette femme d'âge, qui la regardait en silence avec des yeux de louve traquée. Mme Mathias était généralement redoutée. Seul dans la maison, je n'avais pas peur d'elle. Je la connaissais, je l'avais devinée, je la savais faible.

À huit ans, j'avais mieux compris une âme que mon père à quarante, bien que mon père eût l'esprit méditatif, assez d'observation pour un idéaliste, et quelques notions de physiognomonie puisées dans Lavater. Je me rappelle l'avoir entendu longuement disserter sur le masque de Napoléon rapporté de Sainte-Hélène par le docteur Antomarchi, et dont une épreuve en plâtre, pendue dans son cabinet, a terrifié mon enfance.

Mais il faut dire que j'avais sur lui un grand avantage: j'aimais Mme Mathias, et Mme Mathias m'aimait. J'étais inspiré par la sympathie; il n'était guidé que par la science. Encore ne s'appliquait-il pas beaucoup à pénétrer le caractère de Mme Mathias. Ne prenant aucun plaisir à la voir, il ne la regardait guère, et peut-être ne l'avait-il point assez observée pour s'apercevoir qu'un petit nez mou, d'une innocente rondeur, s'était singulièrement planté au milieu du masque austère sous lequel elle figurait dans la vie.

Et ce nez, en effet, ne se faisait pas remarquer. Il passait presque inaperçu sur cette scène de désolation violente qu'était le visage de Mme Mathias. Pourtant il était digne d'intérêt. Tel que je le retrouve au fond de ma mémoire, il m'émeut par je ne sais quelle expression de tendresse souffrante et d'humilité douloureuse. Je

suis le seul être au monde qui y ait fait attention, et encore, n'ai-je commencé à le bien comprendre que lorsqu'il n'était plus qu'un souvenir lointain, garde par moi seul.

C'est maintenant surtout que j'y songe avec intérêt. Ah! Madame Mathias, que ne donnerais-je pas pour vous revoir aujourd'hui telle que vous étiez dans votre vie terrestre, tricotant des bas, une aiguille fichée sur l'oreille, sous votre bonnet à tuyaux, et des besicles énormes chaussant le bout de votre nez trop faible pour les porter. Vos besicles glissaient toujours, et vous en éprouviez toujours une impatience nouvelle; car vous n'avez jamais su vous soumettre en riant à la nécessité, et vous portiez au milieu des misères domestiques une âme indignée.

Ah! Madame Mathias, Madame Mathias, que ne donnerais-je point pour vous revoir telle que vous fûtes, ou du moins pour savoir ce que vous êtes devenue, depuis trente ans que vous avez quitté ce monde ou vous aviez si peu de joie, ou vous teniez si peu de place et que vous aimiez tant. Je l'ai senti, vous aimiez la vie, et vous vous attachiez aux affaires terrestres avec cette obstination désespérée des malheureux. Si j'avais de vos nouvelles, Madame Mathias, j'en recevrais infiniment de contentement et de paix. Dans le cercueil des pauvres ou vous vous en êtes allée par un beau jour de printemps, il m'en souvient, par un de ces beaux jours dont vous goûtiez si bien la douceur, chère dame, vous emportiez mille choses touchantes, tout un monde d'idées créées par l'association de votre vieillesse et de mon enfance. Qu'en avez-vous fait, Madame Mathias? La ou vous êtes, vous souvient-il encore de nos longues promenades?

Chaque jour, après le déjeuner, nous sortions ensemble; nous gagnions les avenues désertes, les quais désolés de Javel et de Billy, la morne plaine de Grenelle, où le vent soulevait tristement la poussière. Ma petite main serrée dans sa main rugueuse, qui me rassurait, je parcourais des yeux la rude immensité des choses. Entre cette vieille femme, ce petit garçon rêveur et ces paysages mélancoliques de banlieue, il y avait des harmonies profondes. Ces arbres poudreux, ces cabarets peints en rouge, l'invalides qui passait, la cocarde à la casquette; la marchande de gâteaux aux pommes, assise contre le parapet, à côté de ses carafes de coco bouchées avec des citrons, voilà le monde dans lequel Mme Mathias se sentait à l'aise. Mme Mathias était peuple.

Or, un jour d'été, comme nous longions le quai d'Orsay, je la priai de descendre sur la berge pour voir de plus près les grues décharger du sable, ce à quoi elle consentit tout de suite. Elle faisait toujours tout ce que je voulais, parce qu'elle m'aimait et que ce sentiment lui ôtait toute force. Au bord de l'eau et tenant ma bonne par un pan de sa jupe d'indienne à fleurs, je regardais curieusement la machine qui, d'un air patient d'oiseau pêcheur, prenait sur le bateau les paniers pleins, puis, promenant en demi-cercle sa longue encolure, les allait verser sur la rive. À mesure que le sable s'amassait, des hommes en pantalon de toile bleue, nus jusqu'à la ceinture, la chair couleur de brique, le jetaient par pelletées contre un crible.

Je tirai la jupe d'indienne.

“M'ame Mathias, pourquoi ils font ça? dis, m'ame Mathias?”

Elle ne répondit point. Elle s'était baissée pour ramasser quelque chose à terre. Je croyais d'abord que c'était une épingle. Elle en trouvait chaque jour deux ou trois, qu'elle piquait à son corsage. Mais, cette fois, ce n'était pas une épingle. C'était un couteau de poche, dont le manche de cuivre représentait la colonne Vendôme.

“Montre, montre-moi ce couteau, m'ame Mathias. Donne-le moi! Pourquoi tu ne me le donnes pas, dis?”

Immobile, muette, elle regardait le petit couteau avec une attention profonde et je ne sais quoi d'égaré qui me fit presque peur.

“M'ame Mathias, qu'est-ce que tu as, dis?”

Elle murmura, d'une voix faible que je ne lui connaissais pas:

“Il en avait un tout pareil.

—Qui donc ca? M'ame Mathias, qui donc qu'en avait un tout pareil?”

Et tiree par la robe, elle me regarda, de ses yeux brules, ou l'on ne voyait que du rouge et du noir, toute surprise, comme si elle ne me savait plus la, et elle me repondit:

“Mais c'etait Mathias, donc; c'etait Mathias.

—Qui Mathias?”

Elle se passa la main sur les paupieres qui resterent froissees et tirees, mit soigneusement le couteau dans sa poche, sous son mouchoir, et me repondit:

“Mathias, mon mari.

—Alors, tu l'avais epouse.

—Je l'avais epouse pour mon malheur! J'etais riche, j'avais un moulin a Aunot, pres de Chartres. Il a mange la farine, l'ane et le moulin, et tout! Il m'a mise sur la paille et, quand je n'ai plus rien eu, il m'a quittee. C'etait un ancien militaire, un grenadier de l'Empereur, blesse a Waterloo. Il avait pris du vice a l'armee.”

Tout cela m'etonnait beaucoup; je reflechis un instant et je dis:

“Ton mari, ce n'etait pas un mari comme papa, n'est-ce pas, m'ame Mathias?”

Mme Mathias ne pleurait plus; c'est avec une sorte de fierte qu'elle me repondit:

“Des hommes comme Mathias, il n'y en a plus. Il avait tout pour lui, celui-la! Grand, fort, et beau, et malin, et jovial! Et toujours bien tenu, toujours une rose a la boutonniere. C'etait un homme bien agreable!”

#### IV. L'ECRIVAIN PUBLIC

Dans l'humble maison que ma mere gouvernait avec sagesse, Mme Mathias n'etait precisement ni femme de charge ni bonne d'enfant, bien qu'elle s'occupat du menage et me menat promener tous les jours. Son grand age, son visage fier, son caractere ombrageux et farouche, donnaient a sa domesticite un air d'indépendance; elle gardait dans les soins les plus familiers l'expression tragique d'une personne qui a eu des malheurs; le souvenir lui en demeurait cher, et elle le conservait precieusement au dedans d'elle. Les levres serrees par l'habitude du silence, elle n'aimait point a raconter les aventures de sa vie passee.

Elle apparaissait dans mon imagination d'enfant comme une maison devoree par un antique incendie. Je savais seulement que, nee, ainsi qu'elle le disait, l'annee de la mort du roi, fille de riches fermiers beaucerons, de bonne heure orpheline, elle avait epouse en 1815, a l'age de vingt-deux ans, le capitaine Mathias, un bien bel homme qui, mis a la demi-solde par les Bourbons, disait leur fait aux chevaliers du Lys, qu'il appelait poliment les compagnons d'Ulysse. Mes parents etaient un peu plus instruits. Ils n'ignoraient point que le capitaine Mathias avait mange les ecus de la fermiere au Rocher de Cancale, et que, laissant ensuite sa pauvre femme sur la paille, il s'en etait alle courir les filles. Dans les premieres annees de la monarchie de Juillet, Mme Mathias l'avait retrouve, par grand hasard, tandis qu'il sortait d'un cabaret de la rue de Rambuteau, ou, rase de frais, le teint vermeil sous ses cheveux blancs, une rose a la boutonniere, il donnait chaque jour des

consultations aux commercants poursuivis par les huissiers.

Il redigeait des actes devant une bouteille de vin blanc, en souvenir de son premier etat; car il avait ete saute-ruisseau avant d'entrer au regiment. Elle l'avait repris alors; elle l'avait ramene chez elle avec une joie triomphale. Mais il n'y etait pas reste longtemps; il avait disparu un jour, emportant, disait-on, une douzaine d'ecus caches par Mme Mathias sous sa paillasse. Depuis lors, on n'avait plus de ses nouvelles. On croyait qu'il s'etait laisse mourir dans un lit d'hospital, et on l'en approuvait.

“C'est pour vous une delivrance”, disait mon pere a Mme Mathias.

Alors des larmes brulantes et comme enflammees montaient aux yeux de Mme Mathias; ses levres tremblaient, et elle ne repondait pas.

Or, un jour de printemps, Mme Mathias, ayant serre sur ses epaules son terrible chale noir, m'emmena promener a l'heure accoutume. Mais elle ne me conduisit pas ce jour-la aux Tuileries, notre jardin royal et familier, ou tant de fois, laissant ma balle et mes billes, j'avais colle mon oreille contre le piedestal de la statue du Tibre pour ecouter des voix mysterieuses. Elle ne me conduisit pas vers ces boulevards calmes et tristes d'ou l'on voit, au-dessus des lignes poudreuses des arbres, le dome dore sous lequel est couche dans son tombeau rouge Napoleon; elle ne me conduisit pas vers les avenues monotones ou elle se plaisait, assise sur un banc, a causer avec quelque invalide, tandis que je faisais des jardins dans la terre humide.

En ce jour de printemps, elle prit un chemin inaccoutume, suivit des rues encombrees de passants et de voitures, bordees de boutiques ou s'etalaien des objets innombrables et divers, dont j'admira les formes sans en concevoir l'usage. Les pharmacies surtout m'etonnaient par la grandeur et l'eclat de leurs bocaux. Quelques-unes de ces boutiques etaient peulees de grandes statues peintes et dorees. Je demandai:

“Quoi c'est, m'ame Mathias?”

Et Mme Mathias me repondit avec la fermete d'une citoyenne nourrie dans les faubourgs de Paris:

“C'est rien, c'est des bons dieux.”

Ainsi, dans ma tendre enfance, tandis que ma mere m'inclinait doucement au culte des images, Mme Mathias m'enseignait a mepriser la superstition. De la voie etroite ou nous etions, une grande place plantee de petits arbres m'apparut soudain. Je la reconnus et il me souvint de ma bonne Nanette en revoyant ce pavillon etrange ou des pretres de pierre sont assis, les pieds dans la vasque d'une fontaine. C'est avec Nanette que, dans des temps vagues et d'incertaine memoire, j'avais visite ces choses. En les revoyant, je fus saisi du regret de Nanette perdue. J'eus envie de courir en pleurant et en criant: “Nanette!” Mais soit faiblesse d'ame, soit delicatesses obscure du coeur, soit debilite d'esprit, je ne parlai point de Nanette a Mme Mathias.

Nous traversames la place et nous nous engageames dans des ruelles aux pavés pointus, qu'une grande eglise recouvrait de son ombre humide. Sur les portails ornes de pyramides et de boules moussues, ca et la une statue faisait un grand geste en l'air et des couples de pigeons s'envolaient devant nous.

Ayant contourne la grande eglise, nous primes une rue bordee de porches sculptes et de vieux murs au-dessus desquels les acacias penchaient leurs branches fleuries. Il y avait, a gauche, dans une encoignure, une echoppe vitree avec cette enseigne: Ecrivain public. Des lettres et des enveloppes etaient collees sur tous les carreaux. Du toit de zinc sortait un tuyau de cheminee coiffe d'un grand chapeau. Mme Mathias tourna le bec de canne et, me poussant devant elle, entra dans l'echoppe. Un vieillard, courbe sur une table, leva la tete a notre vue. Des favoris en fer a cheval bordaient ses joues roses. Ses cheveux blancs s'enlevaient sur son front comme dans un coup de vent orageux. Sa redingote noire etait par endroits blanchie et luisante. Il portait un bouquet

de violettes a la boutonniere.

“Tiens! c'est la vieille!” dit-il sans se lever.

Puis me regardant d'un air peu sympathique:

“C'est ton petit bourgeois, hein? demanda-t-il.

—Oh! repondit Mme Mathias, il est gentil enfant, quoiqu'il me fasse souvent endever.

—Hum! fit l'ecrivain public. Il est maigrichon et palot. Ca ne fera pas un fameux soldat.”

Mme Mathias contemplait le vieil ecrivain public avec des yeux ardents de tendresse; elle lui dit d'une voix souple, que je ne lui connaissais pas:

“Eh! ben? comment vas-tu, Hippolyte?

—Oh! dit-il, la sante n'est pas mauvaise. Le coffre est bon. Mais les affaires ne vont pas. Trois ou quatre lettres a cinq sous piece, le matin. Et c'est tout ...”

Puis il haussa les epaules, comme pour secouer les soucis, et, tirant de dessous la table une bouteille et des verres, il nous versa du vin blanc.

“A ta sante, la vieille!

—A ta sante, Hippolyte!”

Le vin etait piquant. En y trempant mes levres, je fis la grimace.

“C'est une petite demoiselle, dit le vieillard. A son age, j'etais deja porte sur le vin et les amours. Mais on ne fait plus des hommes comme moi. Le moule en est brise.”

Puis, me posant lourdement la main sur l'epaule:

“Tu ne sais pas, mon ami, que j'ai servi le petit caporal et fait toute la campagne de France. J'etais a Craonne et a Fere-Champenoise. Et, le matin d'Athis, Napoleon m'a demande une prise de tabac.

“Je crois le voir encore, l'empereur. Il etait petit, gros, le visage jaune, avec des yeux pleins de mitraille et un air de tranquillite. Ah! s'ils ne l'avaient pas trahi!... Mais les blancs sont tous des fripons.”

Il se versa a boire. Mme Mathias sortit de sa muette contemplation et, se levant:

“Il faut que je m'en aille, a cause du petit.”

Puis, tirant de sa poche deux pieces de vingt sous, elle les glissa dans la main de l'ecrivain public qui les recut avec un air de superbe indifference.

Quand nous fumes dehors, je demandai qui etait ce monsieur. Mme Mathias me repondait avec un accent d'orgueil et d'amour:

“C'est Mathias, mon petit, c'est Mathias!

—Mais papa et maman disent qu'il est mort.”

Elle secoua la tete joyusement.

“Oh! il m'enterrera et il en enterrera bien d'autres apres moi, des vieux et des jeunes.”

Puis elle devint soucieuse:

“Pierre, ne va pas dire que tu as vu Mathias.”

## V. LES CONTES DE MAMAN

—Je n'ai pas d'imagination, disait maman.

Elle disait n'en pas avoir, parce qu'elle croyait qu'il n'y avait d'imagination qu'a faire des romans, et elle ne savait pas qu'elle avait une espece d'imagination rare et charmante qui ne s'exprimait pas par des phrases. Maman etait une dame menagere tout occupee de soins domestiques. Elle avait une imagination qui animait et colorait son humble menage. Elle avait le don de faire vivre et parler la poele et la marmite, le couteau et la fourchette, le torchon et le fer a repasser; elle etait au dedans d'elle-meme un fabuliste ingenu. Elle me faisait des contes pour m'amuser, et comme elle se sentait incapable de rien imaginer, elle les faisait sur les images que j'avais.

Voici quelques-uns de ses recits. J'y ai garde autant que j'ai pu sa maniere, qui etait excellente.

### L'ECOLE

Je proclame l'ecole de Mlle Genseigne la meilleur ecole de filles qu'il y ait au monde. Je declare mecreants et medisants ceux qui croiront et diront le contraire. Toutes les eleves de Mlle Genseigne sont sages et appliquees, et il n'y a rien de si plaisant a voir que leurs petites personnes immobiles. On dirait autant de petites bouteilles dans lesquelles Mlle Genseigne verse de la science.

Mlle Genseigne est assise toute droite dans sa haute chaise. Elle est grave et douce; ses bandeaux plats et sa pelerine noire inspirent le respect et la sympathie.

Mlle Genseigne, qui est tres savante, apprend le calcul a ses petites eleves. Elle dit a Rose Benoist:

“Rose Benoist, si de douze je retiens quatre, combien me reste-t-il?”

—Quatre!” repond Rose Benoist.

Mlle Genseigne n'est pas satisfaite de cette reponse:

“Et vous, Emmeline Capel, si de douze je retiens quatre, combien me reste-t-il?”

—Huit!” repond Emmeline Capel.

Et Rose Benoist tombe dans une reverie profonde. Elle entend qu'il reste huit a Mlle Genseigne, mais elle ne sait pas si ce sont huit chapeaux ou huit mouchoirs, ou bien encore huit pommes ou huit plumes. Il y a bien longtemps que ce doute la tourmente. Quand on lui dit que six fois six font trente-six, elle ne sait pas si ce sont trente-six chaises ou trente-six noix, et elle ne comprend rien a l'arithmetique.

Au contraire, elle est tres savante en histoire sainte. Mlle Genseigne n'a pas une autre eleve capable de decrire le Paradis terrestre et l'Arche de Noe comme fait Rose Benoist. Rose Benoist connait toutes les fleurs du Paradis et tous les animaux de l'Arche. Elle sait autant de fables que Mlle Genseigne elle-meme. Elle sait tous les discours du Corbeau et du Renard, de l'Ane et du petit Chien, du Coq et de la Poule. Elle n'est pas surprise quand on lui dit que les animaux parlaient autrefois. Elle serait plutot surprise si on lui disait qu'ils ne parlent plus. Elle est bien sure d'entendre le langage de son gros chien Tom et de son petit serin Cuip. Elle a raison: les animaux ont toujours parle et ils parlent encore; mais ils ne parlent qu'a leurs amis. Rose Benoist les aime et ils l'aiment. C'est pour cela qu'elle les comprend. Pour s'entendre, il n'est tel que de s'aimer.

Aujourd'hui, Rose Benoist a recite sa lecon sans faute. Elle a un bon point. Emmeline Capel a reçu aussi un bon point pour avoir bien su sa lecon d'arithmetique.

Au sortir de la classe, elle a dit a sa maman qu'elle avait un bon point. Et elle a ajoute:

“Un bon point, a quoi ca sert, dis, maman?”

—Un bon point ne sert a rien, a repondu la maman d'Emmeline. C'est justement pour cela qu'on doit etre fier de le recevoir. Tu sauras un jour, mon enfant, que les recompenses les plus estimees sont celles qui donnent de l'honneur sans profit.”

## MARIE

Les petites filles ont un desir naturel de cueillir des fleurs et des etoiles. Mais les etoiles ne se laissent point cueillir et elles enseignent aux petites filles qu'il y a en ce monde des desirs qui ne sont jamais contentes. Mlle Marie s'en estallee dans le parc avec sa nourrice; elle a rencontre une corbeille d'hortensias et elle a connu que les fleurs d'hortensia etaient belles; c'est pourquoi elle en a cueilli une. C'etait tres difficile. Elle a tire la plante a deux mains et elle a couru grand risque de tomber sur son derriere quand la tige s'est rompue. Aussi est-elle tres fiere de ce qu'elle a fait. Elle est tres contente aussi, car la fleur est admirable a voir: c'est une boule d'un rose tendre trempee de bleu et c'est une fleur composee de beaucoup de petites fleurs. Mais la nourrice l'a vue: elle s'elance. Elle saisit Mlle Marie par le bras; elle gronde, elle s'ecrie, elle est terrible. Mlle Marie regarde etonnee, de son regard encore flottant, et songe dans sa petite ame confuse. Vous ne sauriez imaginer combien c'est difficile, a sept ans, d'interroger sa conscience. Elle reste candide entre la faute commise et le chatiment prepare. La nourrice la met en penitence, non dans le cabinet noir, mais sous un grand marronnier, a l'ombre d'un vaste parasol chinois. La, Mlle Marie pensive, surprise, etonnee, est assise et songe. Sa fleur a la main, elle a l'air, sous l'ombrelle qui rayonne autour d'elle, d'une petite idole etrange.

La nourrice a dit: “Maintenant, mademoiselle, donnez-moi cette fleur.” Mais Mlle Marie a serre dans son petit poing la tige fleurie et ses joues ont rougi et son front s'est gonfle comme si elle allait pleurer. Et la nourrice n'a pas voulu causer des larmes. Elle a dit: “Je vous defends de porter cette fleur a votre bouche. Si vous desobeissez, mademoiselle, votre petit chien Toto vous mangera les oreilles.”

Ayant ainsi parle, elle s'eloigne. La jeune penitente, immobile sous son dais eclatant, regarde autour d'elle, et voit le ciel et la terre. C'est grand, le ciel et la terre, et cela peut amuser quelque temps une petite fille. Mais sa fleur d'hortensia l'occupe plus que tout le reste. C'est une belle fleur et c'est une fleur defendue. Voila deux raisons pour s'y plaire. Mlle Marie songe: “Une fleur, cela doit sentir bon!” Et elle approche de son nez la boule fleurie. Elle essaie de sentir, mais elle ne sent rien. Elle n'est pas bien habile a respirer les parfums: il y a peu de temps encore, elle soufflait sur les roses au lieu de les respirer. Il ne faut pas se moquer d'elle pour cela: on ne peut tout apprendre a la fois. On apprend d'abord a boire du lait. On n'apprend que plus tard a respirer des fleurs: c'est moins utile. D'ailleurs, aurait-elle, comme sa maman, l'odorat subtil, elle ne sentirait rien. La fleur d'hortensia n'a pas d'odeur. C'est pourquoi elle lasse malgre sa beaute. Mais Mlle Marie est ingenieuse. Elle se prend a songer: “Cette fleur, elle est peut-etre en sucre.” Alors elle ouvre la bouche toute



grande et va porter la fleur a ses levres ... Un cri retentit: Ouap!

C'est le petit chien Toto qui, s'elancant pardessus une bordure de geraniums, vient se poser, les oreilles toutes droites, devant Mlle Marie, et darde sur elle le regard de ses yeux vifs et ronds. La nourrice, qui veille cachee derriere les arbres, l'a envoye. Et Mlle Marie reste stupefaite.

## A TRAVERS CHAMPS

Apres le dejeuner, Catherine s'en est alle dans les pres avec Jean, son petit frere. Quand ils sont partis, le jour semblait jeune et frais comme eux.

Le ciel n'etait pas tout a fait bleu; il etait plutot gris, mais d'un gris plus doux que tous les bleus du monde. Justement les yeux de Catherine sont de ce gris-la et semblent faits d'un peu de ciel matinal.

Catherine et Jean s'en vont tout seuls par les pres. Leur mere est fermiere et travaille dans la ferme. Ils n'ont point de servante pour les conduire, et ils n'en ont point besoin. Ils savent leur chemin; ils connaissent les bois, les champs et les collines. Catherine sait voir l'heure du jour en regardant le soleil, et elle a devine toutes sortes de beaux secrets naturels que les enfants des villes ne soupconnent pas. Le petit Jean lui-meme comprend beaucoup de choses des bois, des etangs et des montagnes, car sa petite ame est une ame rustique.

Catherine et Jean s'en vont par les pres fleuris. Catherine, en cheminant, fait un bouquet. Elle aime les fleurs. Elle les aime parce qu'elles sont belles, et c'est une raison, cela! Les belles choses sont aimables; elles ornent la vie. Quelque chose de beau vaut quelque chose de bien, et c'est une bonne action que de faire un beau bouquet.

Catherine cueille des bleuets, des coquelicots, des coucous et des boutons d'or, qu'on appelle aussi cocottes. Elle cueille encore de ces jolies fleurs violettes qui croissent au bord des bles et qu'on nomme des miroirs de Venus. Elle cueille les sombres epis de l'herbe a lait et des cretes de coq, qui sont des cretes jaunes, et des becs de grue roses et le lys des vallees, dont les blanches clochettes, agitees au moindre souffle, repandent une odeur delicieuse. Catherine aime les fleurs parce que les fleurs sont belles; elle les aime aussi parce qu'elles sont des parures. Elle est une petite fille toute simple, dont les beaux cheveux sont caches sous un beguin brun; son tablier de cotonnade recouvre une robe unie; elle va en sabots. Elle n'a vu de riches toilettes qu'a la Vierge Marie et a la sainte Catherine de son eglise paroissiale. Mais il y a des choses que les petites filles savent en naissant. Catherine sait que les fleurs sont des parures seantes, et que les belles dames qui mettent des bouquets a leur corsage en paraissent plus jolies. Aussi songe-t-elle qu'elle doit etre bien brave en ce moment, puisqu'elle porte un bouquet plus gros que sa tete. Elle est contente d'etre brave et ses idees sont brillantes et parfumees comme ses fleurs. Ce sont des idees qui ne s'expriment point par la parole: la parole n'a rien d'assez joli pour exprimer les idees de bonheur d'une petite fille. Il y faut des airs de chanson, les airs les plus vifs et les plus doux, les chansons les plus gentilles, comme Girofle-Girofla ou Les Compagnons de la Marjolaine. Aussi Catherine chante, en cueillant son bouquet: "J'irai au bois seulette", et elle chante aussi: "Mon coeur je lui donnerai, mon coeur je lui donnerai."

Le petit Jean est d'un autre caractere. Il suit d'autres pensees. C'est un franc luron; il ne porte point encore la culotte, mais son esprit a devance son age, et il n'y a point d'esprit plus gaillard que celui-la. Tandis qu'il s'attache d'une main au tablier de sa soeur, de peur de tomber, il agite son fouet de l'autre main avec la vigueur d'un robuste garcon. C'est a peine si le premier valet de son pere fait mieux claquer le sien quand, en ramenant les chevaux de la riviere, il rencontre sa fiancee. Le petit Jean ne s'endort pas dans une molle reverie. Il ne se soucie pas des fleurs des champs. Il songe, pour ses jeux, a de rudes travaux. Il reve charrois embourbes et percheros tirant du collier a sa voix et sous ses coups. Il est plein de force et d'orgueil. C'est ainsi qu'il va par les pres, a petits pas, butant aux cailloux et se retenant au tablier de sa grande soeur.

Catherine et Jean sont montes au-dessus des prairies, le long du coteau, jusqu'a un endroit eleve d'ou l'on decouvre tous les feux du village epars dans la feuillee, et a l'horizon les clochers de six paroisses. C'est la qu'on voit que la terre est grande. Catherine y comprend mieux qu'ailleurs les histoires qu'on lui a apprises, la colombe de l'arche, les Israelites de la Terre promise et Jesus allant de ville en ville.

“Asseyons-nous la”, dit-elle.

Elle s'assied. En ouvrant les mains, elle repand sur elle sa moisson fleurie. Elle en est toute parfumee, et deja les papillons voltigent autour d'elle. Elle choisit, elle assemble les fleurs; elle marie les tons pour le plaisir de ses yeux. Plus les couleurs sont vives, plus elle les trouve agreables. Elle a des yeux tout neufs que le rouge vif ne blesse point. C'est pour les regards uses des citoyens que les peintres des villes eteignent les tons avec prudence. Les yeux de Catherine sont de bons petits yeux qui aiment les coquelicots. Les coquelicots, voila ce que Catherine prefere. Mais leur pourpre fragile s'est deja fanee et la brise legere effeuille dans les mains de l'enfant leur corolle etincelante. Elle regarde, emerveillee, toutes ces tiges en fleur, et elle voit toutes sortes de petits insectes courir sur les feuilles et sur les fleurs. Ces plantes qu'elle a cueillies servaient d'habitation a des mouches et a de petits scarabees qui, voyant leur demeure en peril, s'inquietent et s'agitent. Catherine ne se soucie pas des insectes. Elle trouve que ce sont de trop petites betes et elle n'a d'eux aucune pitie. Pourtant on peut etre en meme temps tres petit et tres malheureux. Mais c'est la une philosophique et, pour le malheur des scarabees, la philosophie n'entre point dans la tete de Catherine.

Elle se fait des guirlandes et des couronnes et se suspend des clochettes aux oreilles; elle est maintenant ornee comme l'image rustique d'une vierge veneree des bergers. Son petit frere Jean, occupe pendant ce temps a conduire des chevaux imaginaires, l'apercoit ainsi paree. Aussitot il est saisi d'admiration. Un sentiment religieux penetre toute sa petite ame. Il s'arrete, le fouet lui tombe des mains. Il comprend qu'elle est belle. Il voudrait etre beau aussi et tout charge de fleurs. Il essaye en vain d'exprimer ce desir dans son langage obscur et doux. Mais elle l'a devine. La petite Catherine est une grande soeur; une grande soeur est une petite mere; elle previent, elle devine.

“Oui, cheri, s'ecrie Catherine; je vais te faire une belle couronne et tu seras pareil a un petit roi.”

Et la voila qui tresse les fleurs bleues, les fleurs jaunes et les fleurs rouges pour en faire un chapeau. Elle pose ce chapeau de fleurs sur la tete du petit Jean, qui en rougit de joie. Elle l'embrasse, elle le souleve de terre et le pose tout fleuri sur une grosse pierre. Puis elle l'admire parce qu'il est beau et elle l'aime parce qu'il est beau par elle.

Et, debout sur son socle agreste, le petit Jean comprend qu'il est beau. Cette idee le penetre d'un respect profond de lui-meme. Il comprend qu'il est sacre. Droit, immobile, les yeux tout ronds, les levres serrees, les bras pendants, les mains ouvertes et les doigts ecartes comme les rayons d'une roue, il goute une joie pieuse a se sentir devenir une idole. Le ciel est sur sa tete, les bois et les champs sont a ses pieds. Il est au milieu du monde. Il est seul grand, il est seul beau.

Mais tout a coup Catherine eclate de rire. Elle s'ecrie:

“Oh! que tu es drole, mon petit Jean! que tu es drole!”

Elle se jette sur lui, elle l'embrasse, le secoue; la lourde couronne lui glisse sur le nez. Et elle repete:

“Oh! qu'il est drole! qu'il est drole!”

Et elle rit de plus belle.

Mais le petit Jean ne rit pas. Il est triste et surpris que ce soit fini et qu'il ne soit plus beau. Il lui en coute de redevenir ordinaire.

Maintenant la couronne denouee s'est repandue a terre et le petit Jean est redevenu semblable a l'un de nous. Il n'est plus beau. Mais c'est encore un solide gaillard. Il a ressaisi son fouet, et le voila qui tire de l'orniere les six chevaux de ses reves. Les petits enfants imaginent avec facilite les choses qu'ils desirent et qu'ils n'ont pas. Quand ils gardent dans l'age mur cette faculte merveilleuse, on dit qu'ils sont des poetes ou des fous. Le petit Jean crie, frappe et se demene.

Catherine joue encore avec ses fleurs. Mais il y en a qui meurent. Il y en a d'autres qui s'endorment. Car les fleurs ont leur sommeil comme les animaux, et voici que les campanules, cueillies quelques heures auparavant, ferment leurs cloches violettes et s'endorment dans les petites mains qui les ont separees de la vie. Catherine en serait touchee si elle le savait. Mais Catherine ne sait pas que les plantes dorment ni qu'elles vivent. Elle ne sait rien. Nous ne savons rien non plus et, si nous avons appris que les plantes vivent, nous ne sommes guere plus avances que Catherine, puisque nous ne savons pas ce que c'est que vivre. Peut-etre ne faut-il pas trop nous plaindre de notre ignorance. Si nous savions tout, nous n'oserions plus rien faire et le monde finirait.

Un souffle leger passe dans l'air et Catherine frissonne. C'est le soir qui vient.

"J'ai faim", dit le petit Jean.

Il est juste qu'un conducteur de chevaux mange quand il a faim. Mais Catherine n'a pas un morceau de pain pour donner a son petit frere.

Elle lui dit:

"Mon petit frere, retournons a la maison." Et ils songent tous deux a la soupe aux choux qui fume dans la marmite pendue a la cremaillere, au milieu de la grande cheminee. Catherine amasse ses fleurs sur son bras et, prenant son petit frere par la main, le conduit vers la maison.

Le soleil descendait lentement a l'horizon rougi. Les hirondelles, dans leur vol, effleuraient les enfants de leurs ailes immobiles. Le soir etait venu. Catherine et Jean se presserent l'un contre l'autre.

Catherine laissait tomber une a une ses fleurs sur la route. Ils entendaient, dans le grand silence, la crecelle infatigable du grillon. Ils avaient peur tous deux et ils etaient tristes, parce que la tristesse du soir penetrerait leurs petites ames. Ce qui les entourait leur etait familier, mais ils ne reconnaissent plus ce qu'ils connaissaient le mieux.

Il semblait tout a coup que la terre fut trop grande et trop vieille pour eux. Ils etaient las et ils craignaient de ne jamais arriver dans la maison ou leur mere faisait la soupe pour toute la famille. Le petit Jean n'agitait plus son fouet. Catherine laissa glisser de sa main fatiguee sa derniere fleur. Elle tirait son petit frere par le bras et tous deux se taisaient.

Enfin, ils virent de loin le toit de leur maison qui fumait dans le ciel assombri. Alors, ils s'arreterent, et tous deux, frappant des mains, pousserent des cris de joie. Catherine embrassa son petit frere, puis, ils se mirent ensemble a courir de toute la force de leurs pieds fatigues. Quand ils entrerent dans le village, des femmes qui revenaient des champs leur donnerent le bonsoir. Ils respirerent. La mere etait sur le seuil, en bonnet blanc, l'ecumoire a la main.

“Allons, les petits, allons donc!” cria-t-elle. Et ils se jeterent dans ses bras. En entrant dans la salle ou fumait la soupe aux choux, Catherine frissonna de nouveau. Elle avait vu la nuit descendre sur la terre. Jean, assis sur la bancelle, le menton a la hauteur de la table, mangeait deja sa soupe.

## LES FAUTES DES GRANDS

Les routes ressemblent a des rivieres. Cela tient a ce que les rivieres sont des routes; ce sont des routes naturelles sur lesquelles on voyage avec des bottes de sept lieues; quel autre nom conviendrait mieux a des barques? Et les routes sont comme des rivieres que l'homme a faites pour l'homme.

Les routes, les belles routes aussi unies que la surface d'une fleuve et sur lesquelles la roue de la voiture et la semelle du soulier trouvent un appui a la fois solide et doux, ce sont les chefs-d'oeuvre de nos peres qui sont morts sans laisser leur nom et que nous ne connaissons que par leurs bienfaits. Qu'elles soient benies, ces routes par lesquelles les fruits de la terre nous viennent abondamment et qui rapprochent les amis.

C'est pour aller voir un ami, l'ami Jean, que Roger, Marcel, Bernard, Jacques et Etienne ont pris la route nationale qui deroule au soleil, le long des pres et des champs, son joli ruban jaune, traverse les bourgs et les hameaux et conduit, dit-on, jusqu'a la mer ou sont les navires.

Les cinq compagnons ne vont pas si loin. Mais il leur faut faire une belle course d'un kilometre pour atteindre la maison de l'ami Jean.

Les voila partis. On les a laisses aller seuls, sur la foi de leurs promesses; ils se sont engages a marcher sagement, a ne point ecarter du droit chemin, a eviter les chevaux et les voitures et a ne point quitter Etienne, le plus petit de la bande.

Les voila partis. Ils s'avancent en ordre sur une seule ligne. On ne peut mieux partir. Pourtant, il y a un defaut a cette belle ordonnance. Etienne est trop petit.

Un grand courage s'allume en lui. Il s'efforce, il hate le pas. Il ouvre toute grande ses courtes jambes. Il agite ses bras par surcroit. Mais il est trop petit, il ne peut pas suivre ses amis. Il reste en arriere. C'est fatal; les philosophes savent que les memes causes produisent toujours les memes effets. Mais Jacques, ni Bernard, ni Marcel, ni meme Roger, ne sont des philosophes. Ils marchent selon leurs jambes, le pauvre Etienne marche avec les siennes: il n'y a pas de concert possible. Etienne court, souffle, crie, mais il reste en arriere.

Les grands, ses aines, devraient l'attendre, direz-vous, et regler leur pas sur le sien. Helas, ce serait de leur part une haute vertu. Ils sont en cela comme les hommes. En avant, disent les forts de ce monde, et ils laissent les faibles en arriere. Mais attendez la fin de l'histoire.

Tout a coup, nos grands, nos forts, nos quatre gaillards s'arretent. Ils ont vu par terre une bete qui saute. La bete saute parce qu'elle est une grenouille, et qu'elle veut gagner le pre qui longe la route. Ce pre, c'est sa patrie: il lui est cher, elle y a son manoir aupres d'un ruisseau. Elle saute.

C'est une grande curiosite naturelle qu'une grenouille.

Celle-ci est verte; elle a l'air d'une feuille vivante, et cet air lui donne quelque chose de merveilleux. Bernard, Roger, Jacques et Marcel se jettent a sa poursuite. Adieu Etienne, et la belle route toute jaune; adieu leur promesse. Les voila dans le pre, bientot ils sentent leurs pieds s'enfoncer dans la terre grasse qui nourrit une herbe epaisse. Quelques pas encore et ils s'embourbent jusqu'aux genoux. L'herbe cachait un marecage.

Ils s'en tirent a grand'peine. Leurs souliers, leurs chaussettes, leurs mollets sont noirs. C'est la nymphe du pre vert qui a mis les guetres de fange aux quatre desobeissants.

Etienne les rejoint tout essouffle. Il ne sait, en les voyant ainsi chaussés, s'il doit se rejouir ou s'attrister. Il medite en son ame innocente les catastrophes qui frappent les grands et les forts. Quant aux quatre guetres, ils retournent piteusement sur leurs pas, car le moyen, je vous prie, d'aller voir l'ami Jean en pareil equipage? Quand ils rentreront a la maison, leurs meres liront leur faute sur leurs jambes, tandis que la candeur du petit Etienne reluira sur ses mollets roses.

## JAQUELINE ET MIRAUT

Jacqueline et Miraut sont de vieux amis. Jacqueline est une petite fille et Miraut est un gros chien.

Ils sont du meme monde, ils sont tous deux rustiques: de la leur intimite profonde. Depuis quand se connaissaient-ils? ils ne savent plus: cela passe la memoire d'un chien et celle d'une petite fille. D'ailleurs, ils n'ont pas besoin de le savoir, ils n'ont ni envie, ni besoin de rien savoir. Ils ont seulement l'idee qu'ils se connaissent depuis tres longtemps, depuis le commencement des choses, car ils n'imaginent ni l'un ni l'autre que l'univers ait existe avant eux. Le monde, tel qu'ils le concoivent, est jeune, simple et naif comme eux. Jacqueline y voit Miraut et Miraut y voit Jacqueline tout au beau milieu. Jacqueline se fait de Miraut une belle idee, mais c'est une idee inexprimable. Les mots ne peuvent rendre la pensee de Jacqueline, ils sont trop gros pour cela! Quant a la pensee de Miraut, c'est sans doute une bonne et juste pensee, mais, par malheur, on ne la connait pas bien. Miraut ne parle pas, il ne dit pas ce qu'il pense et il ne le sait pas tres bien lui-meme.

Assurement, il a de l'intelligence, mais pour toutes sortes de raisons, cette intelligence est obscure. Miraut a toutes les nuits des rêves: il voit en dormant des chiens comme lui, des petites filles comme Jacqueline, des mendians. Il voit des choses joyeuses et des choses tristes.

C'est pourquoi il aboie ou il grogne pendant son sommeil. Ce ne sont la que des songes et des illusions, mais Miraut ne les distingue pas de la realite. Il brouille dans sa cervelle ce qu'il voit en reve avec ce qu'il voit quand il est eveille, et cette confusion l'empêche de comprendre beaucoup de choses que les hommes comprennent. Et puis, comme c'est un chien, il a des idees de chien. Et pourquoi voulez-vous que nous comprenions les idees des chiens mieux que les chiens ne comprennent les idees des hommes? Mais d'homme a chien, on peut tout de meme s'entendre, parce que les chiens ont quelques idees humaines et les hommes quelques idees canines. C'est assez pour lier amitie. Aussi Jacqueline et Miraut sont-ils tres bons amis.

Miraut est beaucoup plus grand et plus fort que Jacqueline. En posant ses pattes de devant sur les epaules de l'enfant, il la domine de la tete et du poitrail. Il pourrait l'avalier en trois bouchees; mais il sait, il sent qu'une force est en elle et que, pour petite qu'elle est, elle est precieuse. Il l'admire a sa maniere. Il la trouve mignonne. Il admire comme elle sait jouer et parler. Il l'aime, il la leche par sympathie.

Jacqueline, de son cote, trouve Miraut admirable. Elle voit qu'il est fort, et elle admire la force. Sans cela, elle ne serait point une petite fille. Elle voit qu'il est bon, et elle aime la bonte. Aussi bien la bonte est-elle une chose douce a rencontrer.

Elle a pour lui un sentiment de respect. Elle observe qu'il connait beaucoup de secrets qu'elle ignore et que l'obscur genie de la terre est en lui. Elle le voit enorme, grave et doux. Elle le venera comme sous un autre ciel, dans les temps anciens, les hommes veneraient des dieux agrestes et velus.

Mais voici que tout a coup, elle est surprise, inquiete, etonnee. Elle a vu son vieux genie de la terre, son dieu velu, Miraut, attache par une longue laisse a un arbre, au bord du puits. Elle contemple, elle hesite, Miraut la regarde de son bel oeil honnete et patient. Il n'est ni surpris ni fache d'etre a la chaine; il aime ses maitres, et,

ne sachant pas qu'il est un genie de la terre et un dieu couvert de poil, il garde sans colere sa chaine et son collier. Cependant Jacqueline n'ose avancer. Elle ne peut comprendre que son divin et mysterieux ami soit captif, et une vague tristesse emplit sa petite ame.

## VI. LES DEUX TAILLEURS

La tunique ne me parait pas tres convenable aux lyceens, parce que ce n'est point un vetement civil, et qu'en la leur imposant on entreprend sans raison sur leur independance. Je l'ai portee, et j'en garde un mauvais souvenir.

Il faut vous dire qu'il y avait de mon temps, dans le college ou j'ai appris fort peu de choses, un tailleur habile nomme Gregoire. M. Gregoire n'avait pas son pareil pour donner a une tunique ce qu'il faut qu'ait cette tunique: des epaules, de la poitrine et des hanches.

M. Gregoire vous enjuponnait les pans avec une venuste singuliere. Il taillait des pantalons a l'avenant: bouffants de la hanche et faisant un peu guetre sur la bottine.

Et, quand on etait habille par M. Gregoire, pour peu qu'on sut porter le kepi, en relevant la visiere selon la mode d'alors, on avait une tres jolie tournure.

M. Gregoire etait un artiste. Lorsque, le lundi, pendant la recreation de midi, il apparaissait dans la cour portant sur le bras sa toilette verte qui enveloppait deux ou trois chefs-d'oeuvre de tunique, les eleves a qui ces beaux ouvrages etaient destines quittaient la partie de barres ou de cheval fondu et se rendaient avec M. Gregoire dans une des salles du rez-de-chaussee, pour essayer l'uniforme nouveau. Attentif et meditatif, M. Gregoire faisait sur le drap toute sorte de petits signes a la craie. Et, huit jours apres, il rapportait, dans la meme toilette verte, un costume irreprochable.

Par malheur, M. Gregoire faisait payer tres cher ses tuniques. Il en avait le droit: il etait sans rival. Le luxe est toujours couteux: M. Gregoire etait un tailleur de luxe. Je le vois encore, pale, melancolique, avec ses beaux cheveux blancs et ses yeux bleus, si fatigues sous des lunettes d'or; il etait d'une distinction parfaite et, n'eut ete sa toilette verte, on l'eut pris pour un magistrat. M. Gregoire etait le Dusautoy des potaches. Il devait faire de longs credits, car sa clientele etait composee de gens riches, c'est-a-dire de gens qui n'en finissent pas de regler leurs notes. Il n'y a que les pauvres gens qui payent comptant. Ce n'est pas par vertu; c'est parce qu'on ne leur fait pas credit. M. Gregoire savait qu'on n'attendait de lui rien de petit ou de mediocre, et qu'il devait a ses clients et a lui-meme de produire tardivement de tres grosses notes.

M. Gregoire avait deux tarifs, selon la qualite des fournitures. Il distinguait, par exemple, dans ses factures, les palmes d'or fin brodees sur le collet meme et les palmes faites d'avance, avec moins de delicatesse, sur un petit drap ovale qu'on cousait au collet. Il y avait donc le grand et le petit tarif. Mais le petit tarif etait deja ruineux. Les eleves habilles par M. Gregoire constituaient une aristocratie, une sorte de high-life a deux degres, dans lequel on distinguait les collets brodes et les collets a appliques. L'etat de mes parents ne me permettait pas d'esperer jamais entrer dans la clientele de M. Gregoire.

Ma mere etait tres economique; elle etait aussi tres charitable. Sa charite la fit agir d'une maniere qui montre la bonte de son ame,—il n'y en eut jamais de plus belle au monde,—mais qui me causa d'assez vifs desagregements. Ayant appris, je ne sais comment, qu'un tailleur-concierge de la rue des Canettes, nomme Rabiou (c'etait un petit homme roux et cagneux qui portait une tete d'apotre sur un corps de gnome), languissait dans la misere et meritait un sort meilleur, elle songea tout de suite a lui etre utile. Elle lui fit d'abord quelques dons. Mais Rabiou etait charge de famille, plein de fierte d'ailleurs, et je vous ai dit que ma mere n'etait pas riche. Le peu qu'elle put lui donner ne le tira pas d'affaire. Elle s'ingenia ensuite a lui trouver de l'ouvrage, et elle commença par lui commander pour mon pere autant de pantalons, de gilets, de redingotes

et de pardessus qu'il etait raisonnable d'en commander.

Mon pere n'eut, pour sa part, rien a gagner a ces dispositions. Les habits du tailleur–concierge lui allaient mal. Comme il etait d'une simplicité admirable, il ne s'en apercut meme pas.

Ma mere s'en apercut pour lui; mais elle se dit avec raison que mon pere etait un fort bel homme, qu'il parait ses habits quand ses habits ne le paraient pas, et qu'on n'est jamais trop mal vetu lorsqu'on porte un vetement suffisamment chaud et cousu avec de bon fil par un homme de bien, craignant Dieu et pere de douze enfants.

Le malheur fut qu'apres avoir fourni a mon pere plus de vetements qu'il n'etait necessaire, Rabiou se trouva aussi mal en point que devant. Sa femme etait poitrinaire et ses douze enfants anemiques. Une loge de la rue des Canettes n'est pas ce qu'il faut pour rendre les enfants aussi beaux que les jeunes Anglais entraines par le canotage et par tous les sports. Comme le petit tailleur–concierge n'avait pas d'argent pour acheter des medicaments, ma mere imagina de lui commander une tunique a mon usage. Elle lui eut aussi bien commande une robe pour elle.

A l'idee d'une tunique, Rabiou hesita. Une sueur d'angoisse mouilla son front d'apotre. Mais il etait courageux et mystique. Il se mit a la besogne. Il pria, se donna une peine infinie, n'en dormit pas. Il etait emu, grave, recueilli. Songez donc! une tunique, un vetement de precision! Ajoutez a cela que j'etais long, maigre, sans corps, difficile a habiller. Enfin, le pauvre homme parvint a la confectionner, ma tunique, mais quelle tunique! Pas d'épaules, la poitrine creuse, elle allait s'évasant, tout en ventre. Encore eut–on passe sur la forme. Mais elle etait d'un bleu clair et cru, penible a voir, et le collet portait appliquees, non des palmes, mais des lyres. Des lyres! Rabiou n'avait pas prevu que je deviendrais un poete tres distingue. Il ne savait pas que je cachais au fond de mon pupitre un cahier de vers intitule: Premieres fleurs. J'avais trouve ce titre moi–meme et j'en etais content. Le tailleur–concierge ne savait rien de cela, et c'est d'inspiration qu'il avait cousu deux lyres au collet de ma tunique. Pour comble de misere, ce collet, loin de s'appliquer a mon cou, tendait a s'en eloigner et baillait de la facon la plus disgracieuse.

J'avais, comme la cigogne, un long cou, qui, sortant de ce col evase, prenait un aspect piteux et lamentable. J'en concus quelques soupcons a l'essayage, et j'en fis part au tailleur–concierge. Mais l'excellent homme qui, par l'effort de ses mains innocentes, avec l'aide du ciel, avait fait une tunique et n'avait pas espere tant faire, n'y voulut point toucher, de peur de faire pis.

Et, apres tout, il avait raison. Je demandai avec inquietude a maman comment elle me trouvait. Je vous dis que c'etait une sainte. Elle me repondit comme Mme Primrose:

“Un enfant est assez beau quand il est assez bon.”

Et elle me conseilla de porter ma tunique avec simplicité.

Je la revetis pour la premiere fois un dimanche, comme il convenait, puisque c'etait un vetement neuf. Oh! quand ce jour–la je parus dans la cour du college pendant la recreation, quel accueil!

“Pain de sucre! pain de sucre!” s'ecrierent a la fois tous mes camarades.

Ce fut un moment difficile. Ils avaient tout vu d'un coup d'oeil, le galbe disgracieux, le bleu trop clair, les lyres, le col beant a la nuque. Ils se mirent tous a me fourrer des cailloux dans le dos, par l'ouverture fatale du col de ma tunique. Ils en versaient des poignes et des poignes sans combler le gouffre.

Non, le petit tailleur–concierge de la rue des Canettes n'avait pas considere ce que pouvait tenir de cailloux la poche dorsale qu'il m'avait etablie.

Suffisamment cailloute, je donnai des coups de poing; on m'en rendit, que je ne gardai pas. Apres quoi on me laissa tranquille. Mais, le dimanche suivant, la bataille recommenca. Et tant que je portai cette funeste tunique, je fus vexé de toutes sortes de facons et vecus perpetuellement avec du sable dans le cou.

C'etait odieux. Pour achever ma disgrace, notre surveillant, le jeune abbe Simler, loin de me soutenir dans cet orage, m'abandonna sans pitie. Jusque-la, distinguant la douceur de mon caractere et la gravite precoce de mes pensees, il m'avait admis, avec quelques bons eleves, a des conversations dont je goutais le charme et sentais le prix. J'etais de ceux a qui l'abbe Simler, pendant les recreations plus longues du dimanche, vantait les grandeurs du sacerdoce et meme exposait les cas difficiles ou l'officiant pouvait se trouver dans la celebration des mysteres.

L'abbe Simler traitait ces sujets avec une gravite qui me remplissait de joie. Un dimanche, tout en se promenant a pas lents dans la cour, il commença l'histoire du pretre qui trouva une araignee dans le calice apres la consecration.

“Quels ne furent pas son trouble et sa douleur, dit l'abbe Simler, mais il sut se montrer a la hauteur d'une circonstance si terrible. Il prit delicatement la bestiole entre deux doigts, et ...”

A ce mot, la cloche sonna les vepres. Et l'abbe Simler, observateur de la regle qu'il etait chargé d'appliquer, se tut et fit former les rangs. J'etais bien curieux de savoir ce que le pretre avait fait de l'araignee sacrilege. Mais ma tunique m'empecha de l'apprendre jamais.

Le dimanche suivant, en me voyant affublé d'un habit si grotesque, l'abbe Simler sourit discrettement et me tint a distance. C'etait un excellent homme, mais ce n'etait qu'un homme; il ne se souciait pas de prendre sa part du ridicule que je portais avec moi et de compromettre sa soutane avec ma tunique. Il ne lui semblait pas decent que je fusse en sa compagnie, tandis qu'on me fourrait des cailloux dans le cou, ce qui etait, je l'ai dit, le soin incessant de mes camarades. Il avait en quelque sorte raison. Et puis il craignait mon voisinage a cause des balles qu'on me jetait de toutes parts. Et cette crainte etait raisonnable. Peut-etre enfin ma tunique choquait-elle en lui un sentiment esthetique developpe par les ceremonies du culte et dans les pompes de l'Eglise. Ce qui est certain, c'est qu'il m'ecarta de ces entretiens dominicaux qui m'etaient chers.

Il s'y prit habilement et par d'heureux detours, sans me dire un seul mot desobligeant, car c'etait une personne tres polie.

Il avait soin, quand j'approchais, de se tourner du cote oppose et de parler bas de facon que je n'entendisse point ce qu'il disait. Et quand je lui demandais avec timidite quelques eclaircissements, il feignait de ne point m'entendre, et peut-etre en effet ne m'entendait-il point. Il ne me fallut pas beaucoup de temps pour comprendre que j'etais importun et je ne me melai plus aux familiers de l'abbe Simler.

Cette disgrace me causa quelque chagrin. Les plaisanteries de mes camarades m'agacerent a la longue. J'appris a rendre, avec usure, les coups que je recevais. C'est un art utile. J'avoue a ma honte que je ne l'ai pas du tout exerce dans la suite de ma vie. Mais quelques camarades que j'avais bien rosses m'en temoignerent une vive sympathie.

Ainsi, par la faute d'un tailleur inhabile, j'ignorerais toujours l'histoire du pretre et de l'araignee. Cependant je fus en butte a des vexations sans nombre et je me fis des amis, tant il est vrai que, dans les choses humaines, le bien est toujours mele au mal. Mais, en ce cas, le mal pour moi l'emportait sur le bien. Et cette tunique etait inusable. En vain j'essayai de la mettre hors d'usage. Ma mere avait raison. Rabiou etait un honnete homme qui craignait Dieu et fournissait de bon drap.



## VII. MONSIEUR DEBAS

### I

Il etait peut-être necessaire au progres de la vie moderne qu'une gare s'elevat sur les ruines regrettees de la Cour des Comptes, qu'on arrachat tous les arbres de nos quais, qu'on fit passer un chemin de fer souterrain et un tramway a vapeur sur cette rive longtemps paisible.

Je l'attends a voir bientot, au bord du fleuve de gloire, sur les vieux quais augustes, des hotels construits et decorees dans cet effroyable style americain qu'adoptent maintenant les Francais, apres avoir, durant une longue suite de siecles, deploye dans l'art de batir toutes les ressources de la grace et de la raison. On m'assure que la prosperite de la ville y est interessee et qu'il est temps que des bars et des cafes remplacent les boutiques des librairies et les etalages des bouquinistes.

Je n'en murmure point, sachant que le changement est la condition essentielle de la vie et que les villes, comme les hommes, ne durent qu'en se transformant sans cesse. Ne nous lamentons point devant la necessite. Mais disons du moins combien etait aimable ce paysage lapidaire dont nous ne reverrons plus les lignes anciennes.

Si j'ai jamais goute l'eclatante douceur d'etre ne dans la ville des pensees genereuses, c'est en me promenant sur ces quais ou, du palais Bourbon a Notre-Dame, on entend les pierres conter une des plus belles aventures humaines, l'histoire de la France ancienne et de la France moderne. On y voit le Louvre cisele comme un joyau, le Pont-Neuf qui porta sur son robuste dos, autrefois terriblement bossu, trois siecles et plus de Parisiens musant aux bateleurs en revenant de leur travail, criant: "Vive le roi!" au passage des carrosses d'or, poussant des canons en acclamant la liberte aux jours revolutionnaires, ou s'engageant, en volontaires, a servir, sans souliers, sous le drapeau tricolore, la patrie en danger. Toute l'ame de la France a passe sur ces arches venerables ou des mascarons, les uns souriants, les autres grimacants, semblent exprimer les miseres et les gloires, les terreurs et les esperances, les haines et les amours dont ils ont ete temoins durant des siecles. On y voit la place Dauphine avec ses maisons de brique telles qu'elles etaient quand Manon Phlipon y avait sa chambrette de jeune fille. On y voit le vieux Palais de Justice, la fleche retablie de la Sainte-Chapelle, l'Hotel de Ville et les tours de Notre-Dame. C'est la qu'on sent mieux qu'ailleurs les travaux des generations, le progres des ages, la continuite d'un peuple, la saintete du travail accompli par les aieux a qui nous devons la liberte et les studieux loisirs. C'est la que je sens pour mon pays le plus tendre et le plus ingenieux amour. C'est la qu'il m'apparait clairement que la mission de Paris est d'enseigner le monde. De ces pavés de Paris, qui se sont tant de fois soulevés pour la justice et la liberte, ont jailli les verites qui consolent et delivrent. Et je retrouve ici, parmi ces pierres eloquentes, le sentiment que Paris ne manquera jamais a sa vocation.

Convenons que, sans doute, puisque la Seine est le vrai fleuve de gloire, les boites de livres etalees sur les quais lui faisaient une digne couronne.

Je viens de relire l'excellent livre que M. Octave Uzanne a consacre aux antiquites et illustrations des bouquinistes. On y voit que l'usage d'etaler des livres sur les parapets remonte pour le moins au XVIIe siecle, et qu'a l'epoque de la Fronde les rebords du Pont-Neuf etaient meubles de romans. MM. les libraires jures, ayant boutique et enseigne peinte, ne purent souffrir ces humbles concurrents, qui furent chasses par edit, en meme temps que le Mazarin, ce qui montre que les petits ont leurs tribulations comme les grands.

Du moins les bouquinistes furent-ils regrettes des doctes hommes, et l'on conserve le memoire qu'un bibliophile redigea en leur faveur, l'an 1697, c'est-a-dire plus de quarante ans apres leur expulsion.

"Autrefois, dit ce savant, une bonne partye des boutiques du Pont-Neuf estoient occupees par les librairies qui y portoient de tres bons livres qu'ils donnoient a bon marche. Ce qui estoit d'un grand secours aux gens de

lettres, lesquels sont ordinairement fort peu pecunieux.

“Aux estallages, on trouve des petits traitezs singuliers, qu'on ne connoit pas bien souvent, d'autres qu'on connoit a la verite, mais qu'on ne s'avisera pas d'aller demander chez les libraires, et qu'on n'achete que parce qu'ils sont a bon marche; et enfin de vieilles editions d'anciens auteurs qu'on trouve a bon marche et qui sont achetez par les pauvres qui n'ont pas moyen d'acheter les nouvelles.”

Cette requete est d'Etienne Baluze, qui fut bon homme et vecut dans les livres sans y trouver le digne repos qu'il y cherchait. Voici comment il conclut:

“Ainsi il semble qu'on devoit tolerer, comme on a fait jusques a present, les estallages tant en faveur de ces pauvres gens qui sont dans une extreme misere, qu'en consideration des gens de lettres, pour lesquels on a toujours eu beaucoup d'esgart en France, et qui, au moyen des defenses qu'on a faites, n'ont plus les occasions de trouver de bons livres a bon marche.”

Les bouquinistes au XVIIIe siecle reconquirent le parapet pour la joie des curieux. M. Uzanne nous apprend qu'ils furent inquietes de nouveau en 1721. A cette date, une ordonnance du roi defendit les etalages des livres a peine de confiscation, d'amende et de prison. On redigea des requetes rimees en faveur des malheureux bouquinistes. C'est l'un d'eux qui est cense parler sur le Parnasse, comme dit Nicolas:

Ces pauvres gens, chaque matin,  
Sur l'espoir d'un petit butin,  
Avecque toute leur famille:  
Garcons, apprentis, femme et fille,  
Chargeant leur col et plein leurs bras,  
D'un scientifique fatras  
Venaient dresser un etalage  
Qui rendait plus beau le passage,  
Au grand bien de tout reposant,  
Et honneur dudit exposant,  
Qui, tous les jours dessus ses hanches,  
Excepte fetes et dimanches,  
Temps de vacances a tout trafic,  
Faisoit debiter au public  
Denree a produire doctrine  
Dans la substance cerebrine.

Ce n'est pas la sans doute l'Elegie pleurant en longs habits de deuil, et je ne dis pas que ces plaintes soient eloquentes. Mais elles sont raisonnables. Elles furent entendues. Les bouquinistes ne tarderent pas a reprendre possession des quais.

Nourri sur le quai Voltaire, je les ai connus dans mon enfance, heureux et tranquilles. M. de Fontaine de Resbecque les celebrait alors dans un petit livre dont j'ai oublie le titre, ce qui est pour moi un grand sujet de confusion. Le baron Haussmann, qui aimait excessivement la regularite des lignes, pensa les chasser pour rendre les pierres des quais plus nettes. Mais on lui fit entendre raison. Et les etalagistes n'eurent plus d'ennemis que le “chien du commissaire” qui venait parfois, inattendu, mesurer la longueur des etalages, et s'assurer qu'elle n'excédait pas celle du terrain concède. On assure qu'ils étaient enclins a usurper. Je les ai pourtant tenus pour fort honnetes gens. Il me fut donne de connaitre assez particulierement l'un d'eux, M. Debas, qui ne fut point des plus prosperes, et dont je ne puis me rappeler le souvenir sans attendrissement.

II

Durant plus d'un demi-siècle, il posa ses boîtes sur le parapet du quai Malaquais, vis-à-vis de l'hôtel de Chimay. Au déclin de son humble vie, travaillé du vent, de la pluie et du soleil, il ressemblait à ces statues de pierre que le temps ronge sous les porches des églises. Il se tenait debout encore, mais il se faisait chaque jour plus menu et plus semblable à cette poussière dans laquelle toutes formes terrestres se perdent. Il survivait à tout ce qui l'avait approché et connu. Son étalage, comme un verger désert, retournait à la nature. Les feuilles des arbres s'y mêlaient aux feuilles de papier, et les oiseaux du ciel y laissaient tomber ce qui fit perdre la vue au vieillard Tobie, endormi dans son jardin.

L'on craignait que le vent d'automne, qui fait tourbillonner sur le quai les semences des platanes avec les grains d'avoine échappés aux musettes des chevaux, un jour, n'emportât dans la Seine les bouquins et le bouquiniste. Pourtant il ne mourut point dans l'air vif et riant du quai où il avait vécu. On le trouva mort, un matin, dans la soupenne ou chaque nuit il allait dormir.

Je le connus dans mon enfance, et je puis affirmer que le trafic était le moindre de ses soucis. Il ne faut pas croire que M. Debas fut alors l'être inerte et morne qu'il devint quand le temps le métamorphosa en bouquiniste de pierre. Il montrait, au contraire, dans son âge mur, une agilité merveilleuse d'esprit et de corps et il abondait en travaux.

Il avait épousé une personne très douce et si simple d'esprit que les enfants, dans la rue, la poursuivaient de leurs moqueries, sans parvenir à troubler cette âme innocente. Laisant sa bonne femme garder ses boîtes de l'air et du cœur dont une fille de la campagne paît ses oies, M. Debas accomplissait des tâches nombreuses et très diverses qu'un même homme n'entreprend point d'ordinaire. Et toutes ses œuvres étaient inspirées par l'amour du prochain. Cette charité faisait une belle voix de ténor, il chantait le dimanche les Vêpres dans la chapelle des Petites Sœurs des pauvres; scribe et calligraphe, il écrivait des lettres pour les servantes et faisait des écriteaux pour les marchands ambulants. Habile à manier la scie et la varlope, il fabriqua des vitrines pour la mercière en plein vent, Mme Petit, que son mari avait abandonnée, et qui avait quatre enfants à nourrir. Avec du papier, de la ficelle et de l'osier, il faisait pour les petits garçons des cerfs-volants qu'il lançait lui-même dans l'air agité de septembre.

Chaque année, au retour de l'hiver, il montait les poêles dans les mansardes avec autant d'adresse que le meilleur compagnon fumiste. Il connaissait assez de médecine pour donner les premiers secours aux blessés, aux épileptiques et aux noyés. S'il voyait un ivrogne chanceler et choir, il le relevait et le reprimandait. Il se jetait à la tête des chevaux emportés et se mettait à la poursuite des chiens enragés. Sa providence s'étendait sur les riches et les heureux. Il mettait leur vin en bouteille, sans recevoir de récompense. Et lorsqu'une dame du quai Malaquais s'affligeait à cause de son perroquet ou de son serin envolé, il courait sur les toits, grimpait sur les cheminées et rattrapait l'oiseau, au regard de la foule attentive. Le catalogue de ses travaux ressemblerait au poème gnomique d'Hésiode. M. Debas pratiquait tous les arts pour l'amour des hommes.

Mais sa plus grande occupation était de veiller sur la chose publique. À cet égard, il vécut ainsi qu'un homme de Plutarque. D'âme généreuse, passant ses journées en plein air, déjeunant et soupant sur un banc, il s'était fait des mœurs dignes d'un Athénien. La grandeur et la félicité de sa patrie faisaient le souci de toutes ses heures. L'empereur, en vingt ans de règne, ne put le contenter une fois. M. Debas déclamaient contre le tyran avec une éloquence naturelle ornée de lambeaux de rhétorique, car il avait des lettres et lisait parfois ses livres qu'il ne vendait jamais. Bien qu'il eût le goût noble, il donnait souvent à ses indignations un tour familier. N'étant séparé que par la rivière du palais sur lequel le drapeau tricolore annonçait la présence du souverain, il se trouvait, par le voisinage, sur un pied d'intimité avec celui qu'il appelait le locataire des Tuileries.

Badinguet passait quelquefois à pied devant l'étalage de M. Debas. M. Octave Uzanne nous a gardé le souvenir d'une promenade que Napoléon III, au début de son principat, fit, en compagnie d'un aide de camp, sur le quai Voltaire. C'était un jour gris et froid d'hiver. Le bouquiniste dont l'étalage s'étendait entre une des statues du quai des Saints-Pères et les boîtes de M. Debas était alors un vieux philosophe assez semblable par

le caractere aux cyniques du declin de la Grece. Il avait en commun avec son voisin le mepris du gain et une sagesse superieure. Mais la sienne etait inerte et taciturne. Quand l'empereur passa devant lui, ce bonhomme brulait un volume dans une marmite pour chauffer ses vieilles mains. Tel ce beau terme de marbre qu'on voit sous un marronnier des Tuileries, figure d'un vieillard tendant la main sur la flamme d'un rechaud qu'il presse contre sa poitrine. Curieux de connaitre les livres dont le libraire se chauffait, Napoleon ordonna a son aide de camp de s'en informer.

Celui-ci obeit et revint dire a cesar:

“Ce sont les Victoires et conquetes.”

Ce jour la, Napoleon et M. Debas furent bien pres l'un de l'autre. Mais ils ne se parlerent pas. Si je n'aimais la verite d'un amour filial et candide, j'imaginerais quelque aventure de l'empereur, de son aide de camp et des deux bouquinistes digne, sans doute, d'etre comparee aux merveilleuses histoires du kalife Aroun-al-Raschid et de son grand-vizir Giafar, errant la nuit dans les rues de Bagdad. Pour m'en tenir a l'exactitude d'une notice fidele, je dirai que, du moins, des personnes d'une condition privee, mais d'un merite reconnu, causaient volontiers avec M. Debas. J'en attesterais Amedee Hennequin, Louis de Ronchaud, Edouard Fournier, Xavier Marmier, mais ils ne sont plus de ce monde. Les plus familiers de M. Debas etaient deux pretres, hommes excellents, l'un et l'autre, pour la doctrine et les moeurs, mais tres dissemblables d'humeur et de caractere. L'un, M. Trevoux, chanoine de Notre-Dame, etait petit en gros; il portait sur ses joues ce vermillon petri pour les chanoines par ces petits Genies que vit Nicolas Despreaux dans un songe poetique. Il mettait son etude et ses soins a decouvrir de petits saints bretons et son ame etait pleine d'une joie onctueuse. L'autre, M. l'abbé Le Blastier, aumonier d'un couvent de femmes, etait de haute taille et de grande mine. Austere, grave, eloquent, il consolait par des promenades solitaires son gallicanisme attriste. Tous deux, passant sur le quai, leur douillette bourree de bouquins, ils daignaient echanger des propos avec M. Debas.

C'est M. Le Blastier qui consacra d'un mot la noblesse morale du bouquiniste:

“Monsieur, vous n'avez de bas que le nom.”

Quand M. Le Blastier ou M. Trevoux lui demandait si les affaires allaient bien, M. Debas repondait:

“Elles vont doucement. C'est la securite qui manque. La faute en est au regime.”

Et il montrait d'un grand geste de son bras le palais des Tuileries.

Voila dix ans deja que M. Debas s'en est alle sans bruit, dans le corbillard des pauvres, un jour d'hiver. Et nous sommes peut-etre deux ou trois encore a garder le souvenir de ce petit homme en longue blouse d'un bleu efface, qui nous vendait des classiques grecs et latins et nous disait en soupirant: “Il n'y a plus d'hommes d'Etat; c'est le malheur de la France.”

Peut-etre que, chasses des quais, les bouquinistes n'y reviendront plus et que leurs etalages seront la rancon du progres. Comme au temps d'Etienne Baluze, ils seront regrettes par les humbles curieux et les savants ingenus. Pour moi, je me rappellerai avec joie les longues heures que j'ai passees devant leurs boites, sous le ciel fin, egaye de mille teintes legeres, enrichi de pourpre et d'or, ou seulement gris, mais d'un gris si doux qu'on en est emu jusqu'au fond du coeur.

### III

Tout compte fait, je ne sais pas de plaisir plus paisible que celui de bouquiner sur les quais. On remue avec la poussiere de la boite a deux sous, mille ombres terribles ou charmantes. On fait dans ces humbles etalages des

evocations magiques. On conserve avec les morts qu'on y rencontre en foule. Les Champs–Elysees tant vantés des anciens n'offraient rien aux sages après leur mort que le Parisien ne trouve en cette vie sur les quais, du Pont–Royal au Pont Notre–Dame. A mon gre, les myrtes de Virgile ne sont pas plus aimables que les petits platanes qui ombragent le repos des fiacres le long de la Monnaie, et qu'on va arracher. Ils sont petits et greles. Mais ils ont de la grace. Sans eux, le bel hotel de la Monnaie, de ce style Louis XVI, si sage, si raisonnable, si judicieux, plaira moins. La pierre la mieux sculptée semble dure quand aucun feuillage ne s'agite auprès d'elle. Puis il faut des arbres devant les palais pour rappeler l'homme à la nature.

Quelques bouquineurs vieillissés et chagrins, que je rencontrais durant mes lentes promenades, me confiaient leurs mecomptes: “On ne trouve plus rien, me disaient–ils, dans la boîte à deux sous.” Et ils louaient le temps passé, alors que M. de la Rochebiliere découvrait chaque matin, entre le Pont–Neuf et le Pont–Royal, l'édition princeps de quelque chef–d'oeuvre classique. Pour moi, je n'ai jamais trouvé sur les quais aucune édition originale de Moliere ou de Racine, mais ce qui vaut mieux encore que le Tartufe avant les cartons ou l'Athalie in–4, j'y ai trouvé des leçons de sagesse. Tout ce papier barbouillé m'a enseigné la vanité du succès qui passe et des célébrités éphémères. Je ne peux fouiller la boîte à deux sous sans me sentir aussitôt envahi par une paisible et douce tristesse, et sans me dire: A quoi bon ajouter à tout ce papier noirci quelques pages encore? Il serait meilleur de ne point écrire.

## VIII. LE GARDE DU CORPS

Élevé sur le quai Voltaire, dans la poussière des livres et des bibelots, au milieu des bouquineurs et des fureteurs de toute sorte, j'ai connu tout enfant des amateurs de faïence, d'armes, d'estampes, de médailles. J'en ai connu qui ne cherchaient que des ouvrages en fer et j'en ai connu qui ne cherchaient que des ouvrages en bois; j'ai connu des bibliophiles et des bibliomanes; et je n'ai point vu qu'ils méritassent les railleries du vulgaire. Je puis vous assurer que tous ces gens singuliers ont le goût délicat, l'esprit orne, les mœurs douces; et mon amitié pour les bonnes gens qui mettent toutes sortes de choses dans leurs armoires date des premiers jours de ma vie.

Du temps que j'étais le plus maigre, le plus timide, le plus gauche et le plus reveur des rhétoriciens, je passais avec délices mes jours de congé chez Leclerc jeune, qui vendait alors des armures anciennes dans une petite boutique basse du quai Voltaire. Leclerc jeune était vieux. C'était un petit homme hérissé, boîteux comme Vulcain, qui, ceint d'un tablier de serge, limait du matin au soir des armes serrées dans un étai, sur le bord de son établi.

Il polissait sans cesse d'antiques épées qui, désormais innocentes, devaient, au sortir de ses mains, achever paisiblement leur destinée dans quelque panoplie de château. Sa boutique était pleine de hallebardes, de morions, de salades, de gorgerins, de cuirasses, de greves et d'éperons, et il me souvient d'y avoir vu une targe du XV<sup>e</sup> siècle, toute peinte de devises galantes et telle que ceux qui ne l'ont point vue ont manqué de respirer une merveilleuse fleur de chevalerie. Il y avait là des lames de Tolède et des armures sarrasines d'une grâce infinie; ces casques ovales d'où tombait un réseau de mailles d'acier fin comme la mousseline, ces boucliers damasquinés d'or m'ont donné dans mon jeune âge une vive admiration pour les émirs exquis et terribles qui combattaient contre les barons chrétiens à Ascalon et à Gaza; et si maintenant encore je prends tant de plaisir à lire la tragédie de Zaire, c'est sans doute parce que mon imagination se plaît à parer de ces belles armes l'aimable et malheureux Orosmane. A vrai dire, les casques et les boucliers de Leclerc jeune ne dataient pas des croisades; mais j'étais enclin à voir dans la boutique de mon vieil ami la cote de Villehardouin et le cimetière de Saladin.

C'était l'effet de mon enthousiasme reveur, et je dois déclarer que l'armurier n'y aidait point. Il limait beaucoup et ne parlait guère. Jamais je ne l'entendis vanter ses armes, hors deux ou trois épées de bourreau qu'il tenait pour de bonnes pièces. Leclerc jeune était un honnête homme, ancien garde royal, très estimé de ses clients.

Il n'en avait pas de plus familier ni de plus assidu que M. de Gerboise, vieux royaliste, a qui il souvenait d'avoir fait la chouannerie en 1832, avec Mme la duchesse de Berri, et qui amusait sa vieillesse a meubler d'epees historiques sa salle d'armes du chateau de Mauffeuges, aux Rosiers. Ce grand vieillard, qui avait ete garde du corps de Charles X, abondait en recits de cour et en genealogies qu'il debitait d'une voix de tonnerre, dans un langage qui me semblait ancien et qui etait provincial. M. de Gerboise etait bon gentilhomme, avec un air paysan et un parler rustique. La face rougeaude sous une abondante criniere blanche, grand, gros, fier encore de ses mollets, qui avaient ete les plus beaux du royaume, vers 1827, jurant Dieu et tous les saints de l'Anjou, violent et finaud, pieux, bretteur et paillard, il m'amusait infiniment par la verueur de ses propos et par l'abondance de ses anecdotes.

Il traitait avec quelque consideration Leclerc jeune, qui avait ete garde royal et qui, dans sa simplicité laborieuse, tenait plus de l'artisan que du brocanteur. Et, parvenu a l'age ou l'on a perdu tous les compagnons des jeunes annees, le vieux chouan de 1832 se plaisait a rappeler devant l'ancien soldat de la Restauration les souvenirs de leur commune jeunesse.

Tandis qu'il parlait, je me faisais tout petit dans mon coin pour qu'on ne m'apercut pas, et j'ecoutais.

Que de fois je l'entendis conter les souvenirs de la Revolution de 1830 et le voyage royal de Cherbourg! C'est un recit qu'il terminait toujours en s'ecriant:

“Le marechal Maison, quel gueux!”

Leclerc ne manquait pas d'ajouter:

“Pendant trois jours, monsieur le marquis, nous n'eumes a manger que les pommes de terre que nous prenions dans les champs. Et je recus d'un paysan un coup de fourche dont je suis demeure boiteux.”

C'est tout ce qu'il avait gagne au service du roi, et pourtant il etait reste royaliste, et il gardait precieusement dans le tiroir de sa commode un morceau du drapeau blanc que le regiment s'etait partage dans la cour du chateau de Rambouillet.

Un jour, il m'en souvient, M. de Gerboise demanda de sa voix rude et chaude:

“Leclerc, ou donc etiez-vous en garnison dans l'ete de 1828?”

L'armurier, levant la tete de dessus son etabli:

“A Courbevoie, monsieur le marquis.

—Parfaitement. J'ai connu votre colonel, le petit de la Morse, dont les fils ont aujourd'hui des emplois a la cour de Badinguet.”

Et, d'un geste dedaigneux, il montra le chateau dont on voyait confusement, a travers les vitres, l'aile aux longs frontons regner sur l'autre rive du fleuve.

“Moi, mon bon Leclerc, ajouta-t-il, au mois de juillet 1828, j'etais de service, comme garde du corps, au chateau de Saint-Cloud, 2e compagnie, bandouliere verte ... Ah! bigre! nous n'etions pas deguises en mardi-gras comme les cent-gardes de M. Bonaparte. C'est bien une idee de parvenu que d'habiller les soldats du trone en oiseau de paradis. Nous portions, mon vieux Leclerc, le casque d'argent avec chenille noire et plumet blanc, l'habit bleu de roi a collet ecarlate, epaulettes, aiguillettes et brandebourgs d'argent, le pantalon de casimir blanc.”

Puis, se frappant sur le mollet un coup sonore, il ajouta:

“Et bottes a l'ecuyere ... A vingt ans, garde de deuxieme classe avec rang de lieutenant, un rendez-vous tous les soirs et un duel toutes les semaines ... Je n'etais pas a plaindre. Ah! Leclerc, c'etait le bon temps!

—Oui, monsieur le marquis, repondait doucement l'armurier, en continuant d'astiquer une lame, oui, c'etait le bon temps dans un sens; mais j'etais tout de meme malheureux par rapport aux camarades de chambree qui avaient trouve une grammaire dans mon fournement. Parce qu'il faut vous dire que j'avais voulu apprendre le francais au regiment, et j'avais achete une grammaire sur ma paye. Mais les hommes se sont fichus de moi, et ils m'ont berne dans mes draps. Et pendant six mois on chantait dans le quartier:

As-tu vu la grand'mere,  
As-tu vu la grand'mere  
A Leclerc?

—Ils n'avaient pas tant tort, reprit gravement M. de Gerboise. Dans votre condition, mon ami, vous n'aviez pas besoin d'apprendre la grammaire. C'est comme si moi, dans mon etat j'avais voulu connaitre l'hebreu. Mon lieutenant-commandant, le comte d'Andive, se serait fichu de moi, et il aurait eu bigrement raison. Je vous disais donc, Leclerc, que j'etais de service a Saint-Cloud, en habit bleu et pantalon blanc, parce que c'etait l'ete. Dans la tenue d'hiver, le pantalon etait bleu de roi comme l'habit.

—C'est comme nous, dit l'armurier. Nous avons l'ete des pantalons de coutil.

—Oui, dit le marquis, et ce n'etait pas le plus beau de votre affaire. Mais vous etiez tout de meme de brave gens, et ce que j'en dis, Leclerc, n'est pas pour vous affliger. Donc, pendant qu'on vous bernait gentiment dans vos couvertures au quartier de Courbevoie, je prenais mon service a Saint-Cloud. Une nuit, je fus mis de faction sous les fenetres du roi, et ce que je vis cette nuit-la, je ne l'oublierai jamais.

“Tout etait dans l'ordre; le drapeau flottait sur le chateau. Le capitaine de la compagnie, qui avait rang de lieutenant-general, dormait dans son lit, les clefs sous son traversin. Le cri des grillons dechirait le grand silence de la nuit, et la lune levee au-dessus des arbres argentait les allees du parc desert. Le mousquet au bras, je revais, contre le perron, a mes affaires et a mes plaisirs. Tout a coup, je vis la fenetre de la chambre ou couchait le roi s'ouvrir et Charles X paraitre sur le balcon, en bonnet de nuit a rubans et en robe de chambre a ramages. La clarte blanche du ciel coulait sur ses grands traits aimables et nobles. La bouche entr'ouverte, a sa coutume, il avait un air triste que je ne lui connaissais pas. Il regarda tour a tour longuement la lune montee au zenith et quelque chose qu'il tenait dans le creux de la main gauche et qui me parut etre un medaillon. Puis il se mit a baiser tendrement ce medaillon, le bras droit tendu vers l'astre qu'il semblait prendre a temoin. Des larmes coulaient sur ses joues. J'etais si trouble de ce que je voyais, que le canon de mon mousquet se mit a battre violemment contre ma bandouliere. Les regards et les baisers se prolongerent durant quelques instants. Puis le roi rentra dans sa chambre et j'entendis qu'il fermait la fenetre.

“Leclerc, n'auriez-vous pas ete touche a ma place de voir ce vieux roi en bonnet de nuit baiser un portrait, des cheveux, une relique de femme (je n'ai pu distinguer ce qu'il y avait dans le medaillon) et attester la lune, par ses larmes, de la fidelite de ses tendresses et de ses douleurs? Pauvre roi! il n'y avait plus que la lune alors qui sut ses jeunes amours!

“J'ai l'idee, Leclerc, que cette nuit-la Charles X songeait a Mme de Polastron, qui l'avait aime lorsqu'il etait le brillant comte d'Artois, qui l'alla rejoindre a l'armee de Conde ou il trainait les miseres de l'exil, et qui, lui apportant sous la tente, au milieu des soldats, ses diamants, ses bijoux, son or ramasse a la hate, lui sacrifia sa fortune et son honneur. Qu'en pensez-vous, Leclerc?”

L'armurier hocha la tete; il etait visible qu'il n'en pensait rien.

M. de Gerboise reprit vivement:

“Oui, j'aime a penser, Leclerc, que cette nuit-la, a Saint-Cloud, trente-cinq ans apres la mort de Mme de Polastron, Charles X pleurait sa meilleure amie. Et il avait bigrement raison.

“Leclerc, nous avons tort, tous les deux, de nous obstiner a vivre.

—Pourquoi donc, monsieur le marquis? demanda l'armurier.

—Parce que, mon ami, ce n'est pas la peine de rester en ce monde quand on n'y fait plus l'amour. Et puis nous ne reverrons plus nos rois.”

J'avais des lors quelques raisons de croire que Charles X fut l'esprit le plus leger et la tete la plus faible du monde. J'ai, depuis ce temps, beaucoup lu son histoire sans y rien decouvrir a son honneur. Je recueille cette anecdote du vieux roi en bonnet de nuit entretenant la lune, comme l'endroit le plus sympathique de sa vie.

## IX. MADAME PLANCHONNET

J'avais cela d'heureux, qu'au printemps j'entrais dans ma dix-septieme annee. Mon pere m'avait envoye passer les vacances de Paques a Corbeil, chez ma tante Felicie, qui habitait une maisonnette au bord de la Seine et y vivait dans la devotion et les medicaments. Elle m'embrassa avec un juste sentiment de ce qu'on doit a sa famille, me felicita d'avoir passe mon baccalaureat, me dit que je ressemblais a mon pere, me recommanda de ne pas fumer la cigarette dans mon lit, et me donna ma liberte jusqu'au diner.

J'entrai dans la chambre que la vieille servante Euphemie m'avait preparee, et je defis ma malle qui contenait, precieusement serre entre mes chemises, le manuscrit de mon premier ouvrage. C'etait une nouvelle historique, Clemence Isaure, ou j'avais mis tout ce que je concevais de l'amour et de l'art. J'en etais assez content. Apres avoir fait un brin de toilette, j'allai me promener au hasard dans la ville. En suivant les boulevards plantes d'ormeaux, dont la paix un peu triste me charmait, je vis, sur la porte d'une maison basse, tapissee de glycine, un ecriteau blanc ou l'on lisait en lettres noires: l'Independant, journal quotidien, politique, commercial, agricole et litteraire. Cette inscription reveilla mes pensees de gloire. J'etais tourmente depuis quelques mois du desir de faire imprimer ma Clemence Isaure. Ambitieux et modeste, il me semblait que cette maison paisible, cachee dans le feuillage, offrirait un asile convenable a ma premiere oeuvre, et des lors l'idee germa dans ma tete de porter mon manuscrit a l'Independant.

La vie que je menais a Corbeil etait douce et monotone. Ma tante me contait, a diner, sa brouille avec le docteur Germond, laquelle, survenue dix ans en ca, l'occupait encore; elle gardait pour le cafe ses histoires de M. l'abbé Laclanche, homme excellent, mais fatigue par l'age et l'embonpoint, qui dormait au confessionnal pendant que ma tante lui disait ses peches. Apres quoi, l'excellente femme m'envoyait coucher en me recommandant de ne pas fumer dans mon lit.

Un jour, etant seul au salon, je remuai par ennui les journaux qui se trouvaient sur le gueridon d'acajou. C'etaient des numeros de l'Independant, auquel ma tante etait abonnee. De petit format, avec des caracteres uses sur un papier trop mince, l'Independant avait un air de modestie qui m'encourageait.

J'en parcourus deux ou trois numeros; le seul article litteraire que j'y trouvai, avait pour titre: Une petite soeur de Fabiola. Il etait signe d'un nom de femme. Je reconnus avec plaisir qu'il etait dans le genre de ma Clemence Isaure, mais plus faible. Et cette consideration me determina a porter mon manuscrit au redacteur en chef du journal. Son nom etait inscrit sous le titre: Planchonnet.



Je fis un rouleau de ma Clemence Isaure, et, sans instruire ma tante de la demarche que j'allais tenter, je me rendis, avec un peu de fièvre, a la maison tapissée de glycine. M. Planchonnet me recut tout de suite dans son cabinet. Il écrivait, ayant mis bas son habit et son gilet. C'était un géant, et le plus velu que j'eusse encore rencontré. Il était tout noir, faisait a chaque mouvement un bruit de crins froissés et sentait le fauve. Il ne s'arrêta point d'écrire a ma venue et, suant, soufflant, la poitrine a l'air, il acheva son article; puis, il posa sa plume et me fit signe de parler.

Je lui balbutiai mon nom, le nom de ma tante, l'objet de ma visite, et je lui tendis en tremblant mon manuscrit.

“Je le lirai, me dit-il. Revenez samedi ...” Je sortis dans un trouble affreux et souhaitant que la fin du monde et la conflagration universelle survinssent avant ce samedi, tant une nouvelle rencontre avec le rédacteur en chef m'effrayait. Mais le monde ne finit pas, le samedi vint et je revis M. Planchonnet.

“A propos, me dit-il, j'ai lu votre petite chose; c'est très gentil. Je la mettrai dans le canard. Qu'est-ce que vous faites demain soir? Venez donc manger la soupe a la maison. Je demeure place Saint-Guenault, vis-à-vis de la Tour carrée. Ce sera en famille. Et sans cérémonie.”

J'acceptai avec beaucoup de reconnaissance.

Le lendemain, a six heures, je trouvai M. Planchonnet dans son salon, avec deux ou trois enfants sur les genoux et d'autres sur les épaules. Il en avait jusque dans ses poches. Ils l'appelaient papa et le tiraient par la barbe. Il portait une redingote neuve, du linge blanc, et sentait la lavande.

Une femme entra, blanche et frêle, un peu fanée, mais agréable avec ses cheveux d'or pâle et ses yeux de pervenche, gracieuse malgré sa taille défectueuse.

“C'est Mme Planchonnet”, me dit-il.

Les enfants (je reconnus qu'il n'y en avait que six) étaient gros et rudes, chargés en couleur, beaux d'une certaine façon. Leurs jambes et leurs bras nus formaient autour de leur père colossal un emmêlement de chairs fraîches, et leurs yeux farouches me regardaient tous a la fois.

Mme Planchonnet s'excusa de leur impolitesse.

“Nous ne restons pas longtemps dans le même endroit; ils n'ont le temps de connaître personne; ce sont de petits sauvages; ils ignorent tout. Et comment voulez-vous qu'ils apprennent quelque chose en changeant de pension tous les six mois? Henri, l'aîné, a onze ans passés. Il ne sait pas encore un mot de catéchisme. Je ne sais vraiment pas comment nous lui ferons faire sa première communion ... Votre bras, Monsieur.”

Le dîner était abondant. Une jeune paysanne, attentivement surveillée par Mme Planchonnet, apportait des plats et des plats encore: tourtes, rotis, pâtes, fricassées et d'énormes volailles que notre hôte, sa serviette sous le menton, la fourchette a trois dents d'une main, et de l'autre le couteau a manche en pied de biche, faisait placer devant lui, en montrant toutes ses dents et en roulant des yeux terribles au milieu des poils de son visage. Les coudes arrondis, il découpait avec facilité les chairs blanches ou noires, servait lui-même largement ses petits, sa femme et son convive, et disait, avec un rire affreux, des choses innocentes.

Mais c'était en versant a boire qu'il montrait toute sa magnificence d'ogre bon enfant. De ses énormes bras, il tirait par le goulot, sans se baisser, quelque-une des bouteilles amassées a ses pieds et versait des rouges-bords a sa femme qui refusait en vain, aux enfants déjà endormis, une joue dans leur assiette, et a moi, malheureux, qui avalais sans goûter, les vins rouges, roses, blancs, ambres ou dorés, dont il proclamait, d'une voix joyeuse, l'âge et le cru, sur la foi de l'épicier qui les lui avait vendus. Nous vidâmes ainsi un nombre que j'ignore de

bouteilles diversement cachetees. Apres quoi, j'exprimais a mon hotesse des sentiments nobles et tendres. Tout ce que j'avais dans l'ame d'heroique et d'amoureux se pressait a mes levres. Je poussais la conversation au sublime. Mais j'eouvais une reelle difficulte a l'y maintenir, car, si M. Planchonnet approuvait de la tete mes speculations les plus transcendantes, il n'y donnait aucune suite et me parlait incontinent du choix et de la preparation des champignons comestibles ou de quelque autre sujet culinaire. Il avait dans la tete un parfait cuisinier et une bonne geographie gastronomique de la France. Parfois aussi, il rapportait des traits d'esprits de ses enfants.

Je m'entendais mieux avec Mme Planchonnet qui declara a plusieurs reprises qu'elle avait le gout de l'ideal. Elle me confia qu'elle avait lu autrefois une poesie qui l'avait transportee, mais dont elle ne se rappelait plus l'auteur, parce qu'elle se trouvait dans un livre qui renfermait des morceaux de differents poetes.

Je recitais tout ce que je savais d'elegies. Mais les vers se perdirent pour la plupart dans les cris des enfants qui s'entregriffaient horriblement sous la table.

Au dessert, je connus que j'aimais Mme Planchonnet. Et cet amour etait si genereux que, loin de l'etouffer dans mon coeur, je le repandais en longs regards et en paroles abondantes. Je m'expliquai sur la vie et la mort et j'ouvris mon ame tout entiere a Mme Planchonnet qui, laissant couler ses paupieres sur ses beaux yeux bleus, et penchant son visage amaigri que plissait la fatigue, me disait d'une voix molle: "N'est-ce pas, Monsieur?" et tachait de sourire.

J'avais encore beaucoup a lui dire quand elle nous quitta pour aller coucher les petits qui, les jambes en l'air, dormaient profondement sur leurs chaises. Ce depart me laissa pensif en face de Planchonnet, qui versait des liqueurs. Je lui trouvai l'air d'une brute. Sa tranquillite pesante m'irritait. Mais j'etais inspire par les sentiments les plus nobles. Je souhaitai interieurement qu'il eut une belle ame et que j'en eusse une plus belle encore, afin que Mme Planchonnet fut aimee de deux hommes dignes d'elle.

C'est pourquoi je resolut de sonder le coeur de Planchonnet.

"Monsieur, lui dis-je, vous exercez une belle profession.

—Ah! me repondit-il, en allumant sa pipe, vous trouvez ca beau de rediger des canards dans les departements. Et des canards clericaux. Je travaille pour la calotte. Mais on ne choisit pas son parti, n'est-il pas vrai?"

Et il se mit a fumer tranquillement sa pipe en ecume de mer, sur laquelle une femme nue etait sculptee voluptueusement.

Je lui demandai:

"Monsieur Planchonnet, connaissez-vous ma tante?"

Il me repondit:

"Je ne connais personne a Corbeil. Il y a six mois, j'etais a Gap ... Un peu d'anisette, n'est-ce pas?"

Un immense besoin de tendresse s'etait developpe en moi. Il me venait de l'amitie pour Planchonnet. Je lui temoignai de la familiarite, de l'interet et surtout de la confiance. Je lui contai ma vie; je lui fis part de mes esperances et de mes reves.

Il cessa de fumer. Je parlai encore. Enfin, m'etant apercu qu'il sommeillait, je me levai, lui souhaitai le bonsoir et lui exprimai le desir de presenter mes hommages a Mme Planchonnet. Il me fit entendre que je ne pourrais le faire, parce qu'elle etait couchee. J'en fus aux regrets et cherchai mon chapeau, que j'eus grand'peine a trouver. Planchonnet me reconduisit avec une lampe jusqu'au palier et me donna, sur la maniere de tenir la rampe et de descendre les marches, des conseils qu'on me donne pas d'ordinaire. Mais l'escalier etait apparemment un difficile escalier, car j'y trebuchai des les premiers degres. Tandis que je descendais, Planchonnet, penche sur la rampe, me demanda si je retrouverais bien la maison de ma tante. Cette question m'offensa. Je promis de la trouver sans peine; en quoi je m'engageais beaucoup trop, car je passai une partie de la nuit a la chercher. Pendant cette recherche, je m'impatientsais de la maladresse avec laquelle on met parfois les deux pieds dans les ruisseaux. Cependant, je roulais vainement dans ma tete l'action d'eclat par laquelle je pourrais exciter l'admiration de Mme Planchonnet. Je songeais a ses jolis yeux bleus, et j'etais vraiment desole que sa taille ne fut pas aussi jolie que ses yeux.

Le lendemain, je me reveillai par un grand soleil, avec la langue seche et la peau brulante. Surtout je souffrais de ne pouvoir me rappeler ce que j'avais dit la veille a Mme Planchonnet, et j'avais tout lieu de croire que c'etaient des sottises.

Ma tante ne me cacha pas qu'elle considerait ma rentree tardive comme un manque d'egards pour sa maison. Quand je lui revelai fierement que j'avais fait recevoir ma Clemence Isaure a l'Independant, elle se facha tout rouge, et m'envoya sur-le-champ retirer le manuscrit, afin de prevenir le malheur d'une insertion dont la seule idee la terrifiait. J'allai donc, la tete basse, redemander mon oeuvre a Planchonnet, qui me la rendit d'une ame egale, comme il l'avait prise.

“Qu'est-ce que vous faites ce soir? me dit-il. Venez donc diner a la maison. Nous mangerons les restes.”

Je refusai, en consideration de ma tante. Quelques jours apres, je fis une visite a Mme Planchonnet, que je trouvai assise devant un bouquet de fleurs des champs, remettant un fond a la culotte de son fils aine. Nous fumes l'un envers l'autre d'une extreme reserve. Il pleuvait. Nous parlames de la pluie.

“C'est bien triste, lui dis-je.

—N'est-ce pas? me dit-elle.

—Vous aimez les fleurs, Madame?

—Je les adore.”

Et elle tourna vers moi ses jolis yeux fleuris sur un visage fane.

Je quittai Corbeil la semaine suivante. Et je ne vis jamais plus Mme Planchonnet.

## **X. LES DEUX COPAINS**

C'etait dans les dernieres annees du second Empire. Jean Meusnier et Jacques Dubroquet occupaient par moitie un atelier au fond d'une cour, pres du cimetiere Montparnasse. Tout le rez-de-chaussee appartenait a des marbriers, qui encombraient la cour de tombes blanches, de croix et d'urnes funeraires.

Une poussiere de marbre et de platre etendait sur le sol son linceul sali. L'atelier etait pose comme une grande cage vitree sur les magasins des tailleurs de pierres funeraires; a l'interieur, un poele de fonte, deux chevalets et des chaises de paille defoncees. La poudre des marbres, qui penetrait par les fentes de la porte et des chassis, recouvrait seule la nudite livide des murs et du carrelage.

## Pierre Noziere

Jacques Dubroquet etait peintre d'histoire, et Jean Meusnier paysagiste. Ce paysagiste ressemblait a un arbre; il en avait la rude ecorce, la forte seve, la paix et le silence. Ses cheveux drus se dressaient sur son front rugueux, comme les rejetons d'un saule etete.

Il parlait peu, sachant peu de mots. Mais il peignait beaucoup. Matinal, egaye d'un verre de vin blanc, il s'en allait par la banlieue faire des etudes d'apres lesquelles il executait ensuite, dans l'atelier, des tableaux d'un sentiment brutal et d'un faire obstine.

Paysan de race, prudent, defiant, ruse, le visage aussi muet que la langue, se souciant peu de son copain, il n'y avait pour lui au monde qu'Euphemie, la cremiere du boulevard Montparnasse, une grosse femme tendre de cinquante ans, chez laquelle il prenait ses repas, et qu'il aimait d'un amour satisfait et narquois.

Jacques Dubroquet, peintre d'histoire, plus age que lui de quelques annees, etait d'un tout autre caractere.

C'etait un homme de pensee. Il voulait ressembler a Rubens et, pour y parvenir, il portait de longs cheveux, la barbe en pointe, un feutre a larges bords, un pourpoint de velours et un grand manteau. La poussiere inevitable des tombes attristait cette magnificence. Jean Meusnier aussi en etait couvert; mais il en paraissait adouci et comme embelli. Elle deshonorait au contraire la beaute du peintre d'histoire, qui brossait sans cesse et vainement son velours, et souffrait.

D'un naturel aimable, riant et somptueux, il avait l'ame grande et, craignant que le nom de Jacques Dubroquet n'en donnat pas une suffisante idee, il changea ce nom en celui de Jacobus Durbroquens, qui etait bien mieux dans son genie.

Dubroquens touchait, par son age, aux derniers romantiques et aux republicains de sentiment. Il avait fait ses etudes de peinture dans l'atelier de Riesener, a la fin du regne de Louis-Philippe.

Grand liseur, il frequentait assidument ce cabinet de lecture de la bonne Mme Cardinal, ou les etudiants en medecine repassaient leur anatomie en dejeunant d'un petit pain, une main ou une jambe humaine posee sur la table a cote d'eux. Il devorait tous les livres, et puis il allait en disputer avec des camarades, dans la pepiniere du Luxembourg, devant la statue de Velleda.

Et il etait eloquent de peinture. La Revolution de 1848 interrompit ses etudes de peinture. Il sentit son enthousiasme humanitaire grandir dans les clubs, il prit conscience de sa mission et concut l'art nouveau.

Depuis lors, Jacobus Dubroquens eut beaucoup d'idees; mais il lui fallait generalement, pour les exprimer, une toile de soixante pieds carres. Soixante pieds carres de peinture ou rien, voila l'alternative dans laquelle il se trouvait d'ordinaire. Aussi ne sera-t-on pas trop surpris que Jacobus Dubroquens, a l'age ou je le connus, c'est-a-dire deja grisonnant, n'eut pas fait encore un seul tableau.

Il avait trop d'idees. Et puis l'Empire de genait. Il en attendait la chute. Il etait celebre dans la cremerie du boulevard Montparnasse, pour une copie d'une des sirenes de Rubens, qu'il avait faite au Louvre en 1847, et ou il y avait des morceaux qui voulaient etre bons, mais dont la couleur etait froide et grise, en sorte que cette copie ne ressemblait pas a l'original. Quand on lui en faisait l'observation, Jacobus Dubroquens repondait en souriant:

“Mon Dieu! c'est bien simple! Rubens saute haut comme cela (et il mettait la main au niveau de son genou), et moi je saute haut comme cela”, (et il elevait le bras au-dessus de sa tete).

A la Sirene pres, il n'etait l'auteur d'aucun tableau. Cette particularite, assez remarquable dans la vie d'un peintre, ne l'inquietait nullement.

“Mes tableaux, disait-il en se frappant le front, ils sont la!”

Il avait la, en effet, sous son feutre a la Rubens, deux ou trois conceptions peu communes d'apothéoses, dans lesquelles il melait toujours Anaxagore, le Bouddah, Zoroastre, Jesus-Christ, Giordano Bruno et Barbes.

Que de fois, tout jeune, en ce temps deja lointain, je preferai a l'Ecole et au cours de M. Demangeat l'atelier poudreux des deux amis et les theories esthetiques de Jacobus Dubroquens!

Sa belle voix chaude d'orateur de clubs dominait les grincements des scies des marbriers, les piailllements des moineaux et les cris des enfants qui se battaient dans la cour. Avec quelle eloquence il decrivait ses futurs tableaux, qui representeraient la Marche de l'Humanite, le Genie des religions, le Progres de la democratie et la Paix universelle. Avec quelle conviction il annoncait que son oeuvre etait de faire la synthese de la philosophie par la peinture!

Cependant Jean Meusnier, a son chevalet devant sa petite toile, poussait avec l'obstination lente d'un paysan le dessin d'un arbre farouche, et gardait un silence vegetal.

Puis, tout a coup, levant les yeux vers le chassis vitre d'ou tombait une lumiere crue, il grognait:

“Ce sacre bahut ... qui me gene ... comment l'appelez-vous?”

Nous cherchions et nous ne trouvions pas. Enfin Jean Meusnier faisait un grand effort de memoire et s'ecria:

“Eh bien! le soleil, quoi! Vous comprenez, il tape trop dur pour l'instant.”

Parfois, nous dinions tous trois a la cremerie, dans la petite salle ornee d'une grande toile de Jean Meusnier. C'etait une composition feroce, qu'il avait peinte en riant interieurement, et qui representait des arbres odieux et ridicules. Ce puissant paysagiste ne sentait la beaute et la laideur que dans le monde vegetal. Et le sauvage s'etait amuse a faire des caricatures de chenes et d'ormeaux.

Quant au regne humain, il n'en connaissait qu'Euphemie, qui, decidement, lui semblait une personne bien agreable. Avant le diner, il tournait autour d'elle dans la cuisine, a la clarte des fourneaux, tandis que Jacobus Dubroquens m'expliquait la triade gauloise devant la saliere et le moutardier de la petite table.

Comme il eut exprime la triade en peinture! Il ne lui manquait qu'une toile de vingt metres carres, et la Republique.

En attendant, il composait des modes pour poupees, dessinait les trois temps de l'extraction des cors d'apres la methode Edouard et peignait des rosiers de Marie sur moelle de sureau.

C'etait un bien honnete homme. Il ne laissait rien deviner du mystere douloureux de sa vie et, en toute rencontre, dissertait sur l'art et la philosophie, d'un esprit paisible et content.

Mais nous allons ou le destin nous mene, et les plus fideles d'entre nous abandonnent l'un apres l'autre leurs vieux compagnons sur le chemin, sur le dur chemin de la vie. Au long de ma derniere annee de droit, je perdis de vue les deux copains. Dans la suite, le nom de Jean Meusnier, devenu celebre, me fut rappele tous les jours par les journaux qui le citaient avec des louanges. Les tableaux du maitre, je les voyais au Salon, aux Mirlitons, au Volney, chez Georges Petit, chez les amateurs de peinture et chez les femmes a la mode. Les vitrines des papetiers me montraient a l'envi son visage connu de vieux dieu rustique.

Mais du pauvre Jacobus Dubroquens, point de nouvelles! Je m'imaginai qu'il n'était plus de ce monde et que la mort clemente l'avait doucement emportée hors de cette terre, qu'il n'avait jamais vue que dans un rêve et à travers un nuage.

Mais, un beau jour de l'automne 1896, comme je prenais à la station des Tuileries le bateau qui descend la rivière, je remarquai, sur le pont, un vieillard assis à l'avant, qui, drapé dans un vieux manteau rapiécé et portant sur l'oreille un feutre romantique, posait complaisamment sur un carton à dessin une main encore belle et gardait l'attitude du génie méditatif.

Je reconnus, sous ses soixante-dix ans, le bon Jacobus Dubroquens. On lui eut donné plus que son âge, à voir les rides de ses joues, mais ses deux yeux bleus gardaient une jeunesse invincible.

Il répondit à mon salut sans savoir qui j'étais et sans se soucier de le savoir, ayant pris l'habitude, dans les crémeries, d'une sorte de fraternité anonyme qui s'étendait à tous ses interlocuteurs.

“Vous savez, mon tableau, me dit-il, mon grand tableau! Ils veulent que je l'exécute réduit et corrigé.

—Et qui veut cela, maître Jacobus?

—Eux! la boutique, le gouvernement, les ministres, le Conseil municipal, quoi! Est-ce que je sais donc? Est-ce que je connais ces épiciers-là, moi? Je néglige les êtres contingents et je méprise tout ce qui n'est pas réalisé dans l'absolu. Oui, ils veulent dénaturer ma grande idée. Mais soyez tranquille, je ne transigerai pas.”

Ainsi donc l'Empire était tombé, la République durait depuis vingt-cinq ans, et Jacobus Dubroquens n'avait pas encore pu faire son grand tableau.

Au reste, son contentement était parfait. Il dessinait, pour vivre, des modèles de pipes, commandés par un concurrent de Gambier, et des vignettes destinées à orner des boîtes de sardines. À le voir ainsi souriant, on doutait si c'était un vieux fou ou si c'était un sage, et je n'oserais pas en décider.

En me quittant, il me montra d'un grand geste le ciel rose, la rivière argentée et les bords couverts d'une poudre de lumière blonde.

“Hein? me dit-il, voilà un joli fonds pour mon apothéose de la femme libre ... en donnant plus de valeur aux tons, nécessairement. Je ferai, cette fois, du Veronese, mais plus fort ... Veronese saute haut comme cela; moi ...”

Et je lui vis faire le geste d'autrefois.

De la passerelle du débarcadère, il me cria:

“Venez me voir dans mon atelier, au Point-du-Jour. La rue la ..., à droite, n° 6. Sonnez fort.”

J'y allai seulement deux mois plus tard. Devant la maison que Jacobus m'avait indiquée, je rencontrai Jean Meusnier, robuste et noueux comme un chêne, et portant sur sa redingote correcte la rosette de commandeur. On eut dit un antique satyre devenu très homme du monde. Il me serra la main.

“C'est vous!... Il y a longtemps ... Ce pauvre Dubroquet, hein? Une fluxion de poitrine ... fichu!”

Et il s'engagea devant moi dans un petit escalier de bois qu'il faisait trembler de son poids.

En montant, il soufflait et grognait:

“Sacre bahut, va!”

Sur le plus haut palier, une femme en camisole, la concierge, secoua tristement la tete et nous dit tout bas:

“Il ne passera pas la journee. Entrez, mes bons messieurs.”

Dans une soupenete, sur un mauvais lit de sangle, devant la Sirene de 1847, Jacobus ralaisait.

Il nous fit signe d'approcher et, d'une voix sifflante, tres faible, mais encore distincte:

“C'est fini! J'emporte avec moi la peinture philosophique ... Ils sont tous la, dans ma tete, mes tableaux ... Apres tout, c'est peut-etre un bien, qu'on ne les ait pas vus ... Ca aurait fait trop de peine aux camarades.”  
L'agonie, assez douce, dura cinq heures et se termina vers minuit.

Jean Meusnier ferma les yeux de son vieux copain et, pensif, revoyant toute sa vie, songeant au mystere des choses, comme effleure d'un grand coup d'aile invisible, il porta la main a son front et murmura dans un etonnement douloureux:

“Sacre bahut!”

## XI. ONESIME DUPONT

J'ai connu Onesime Dupont dans sa vieillesse. Par lui, j'ai touche a la generation d'Armand Carrel et des redacteurs du Globe, dont il gardait la doctrine et les moeurs. Son nom, jadis fameux, est maintenant oublie. C'etait un homme de 48, un rouge. Il aimait la musique et les fleurs. Je le voyais quelquefois chez mon pere. Il etait vetu tout de noir, avec une extreme recherche. Ses facons trahissaient un perpetuel et minutieux respect de soi-meme. Il gardait a quatre-vingts ans l'allure d'un homme d'eepee. La seule peur qu'il eut jamais connue, la peur de se salir, le tenait si fort qu'il ne quittait presque jamais ses gants clairs et ne donnait la main qu'a tres peu de personnes. Il avait d'incroyables scrupules de conscience et d'hygiene, un besoin constant de proprete morale et physique. Je n'ai jamais connu un homme si poli ni d'une politesse si glaciale. La lueur de ses yeux allumes sur une longue face jaune et les replis de ses levres minces auraient deplu sans un air de generosite, d'heroisme, de folie, qu'exprimait toute cette antique figure. Onesime Dupont n'etait pas pauvre. Il passait pour riche, parce qu'a l'occasion il interrompait la stricte economie de son bien par des actes d'une magnificence bizarre et singuliere.

Conspirateur durant la monarchie de Juillet, representant du peuple en 1848, proscrit en 1852, depute en 1871, il etait republicain et travaillait a l'avenement de la liberte sur la terre et de la fraternite universelle. Sa doctrine etait celle des republicains de son age; mais ce qu'il avait d'original, c'est qu'il etait en meme temps l'ami le plus genereux du genre humain et le plus sombre des misanthropes. Les hommes qu'il cherissait en masse jusqu'a sacrifier a leur bonheur ses biens, sa liberte, sa vie, il les meprisait en particulier et evitait leur contact comme une souillure. Ce n'etait pas la seule contradiction de cet esprit qui proclamait sans cesse l'independance de l'idee, condamnait l'emploi du glaive et qui, soutenant ses doctrines l'eepee a la main, se battait pour des questions de principes. Il fut jusqu'a la vieillesse le plus fier duelliste de son parti.

Sa hauteur, sa froideur et le sentiment inflexible qu'il avait de l'honneur faisaient de lui une sorte de gentilhomme rouge. Il etait fils d'un marchand de porcelaines du faubourg Poissonniere. Il fut destine lui-meme au negoce. Ses debuts dans le commerce des porcelaines furent marques par un incident assez extraordinaire. Je veux vous le conter comme me l'ont conte des vieillards qui sont morts depuis longtemps.

Le pere Dupont, honnete homme et habile homme, se faisait vieux vers 1835. Ayant acquis dans son commerce une fortune assez ronde pour le temps, il resolut de se retirer a la campagne avec sa femme Heloise, nee Riboul, qui venait de recueillir enfin l'heritage de son pere, Riboul, ancien macon, acquereur de biens nationaux. Un jour donc de cette annee 1835, le bonhomme appela sons fils Onesime dans la petite cage grillée qui, depuis trente ans, lui servait de bureau et d'ou l'on pouvait surveiller les commis du magasin en faisant des ecritures. Et, la, il lui tint ce langage:

“Je ne suis plus jeune, et j'ai envie de finir ma vie dans le jardinage. J'ai toujours eu envie de greffer des poiriers. La vie est courte, mais on revit dans ses enfants. L'auteur de la nature nous a accorde cette immortalite sur la terre. Tu as vingt ans. A cet age, je vendais de la vaisselle dans les foires. J'ai conduit ma charrette a travers tous les departements de la Republique, et il m'est arrive plus d'une fois de dormir sous la bache, au bord d'un chemin, dans la pluie, dans la neige. L'existence, qui m'a ete dure, te sera facile. Je m'en rejouis, puisque ta vie est la suite de la mienne. J'ai marie ta soeur a un avocat. Il est temps que je donne a ta vertueuse mere et a moi le repos que nous avons merite tous les deux. Je me suis hausse dans la societe par mon travail: j'ai fait mon instruction dans les almanachs et dans les papiers repandus par toute la France a l'epoque ou le pays etablissait sa constitution au milieu des troubles. Toi, tu as ete enseigne dans un college. Tu sais le latin et le droit. Ce sont des ornements de l'esprit. Mais l'essentiel est d'etre honnete homme et de gagner de l'argent. J'ai fait une bonne maison. A toi de la soutenir et de l'agrandir. La porcelaine est une excellente marchandise, qui repond a tous les besoins de la vie. Prends ma place, Onesime. Tu n'es pas encore capable de la tenir seul. Mais je t'aiderai dans les premiers temps. Il faut que les clients s'accoutument a ta figure. Des aujourd'hui, recois les commandes qu'on apportera. Le registre des tarifs, qui est dans ce casier, te sera d'un grand secours. Mes conseils et le temps feront le reste. Tu n'es ni sot ni mechant. Je ne te reproche pas de porter des gilets a la Marat et de faire le bousingot. C'est un travers de ton age. J'ai ete jeune aussi. Assieds-toi la, mon garcon, devant cette table.”

Et le bonhomme Dupont indiqua du bras a son fils un vieux bureau qui n'etait pas a la mode et qu'il gardait par economie, n'etant point fastueux. C'etait un bureau de marqueterie, garni de cuivres, qu'il avait achete a l'encan, une trentaine d'annees auparavant, et qui avait servi a M. de Choiseul durant son ministere.

Onesime Dupont obeit en silence et prit la place qui lui etait assignee. Son pere alla se promener, confiant dans son fils, car il estimait que bon sang ne saurait mentir, et satisfait d'avoir change un bousingot en marchand de porcelaines. Onesime demeure seul, etudia les tarifs. Il etait enclin a faire son devoir et a donner de l'attention a toutes les affaires dont il s'occupait. Il se livrait a cette etude depuis une demi-heure, quand survint M. Joseph Peignot, marchand de porcelaines a Dijon. C'etait un homme jovial et le meilleur client de la maison Dupont.

“Vous ici, monsieur Onesime! Quoi! vous n'etes point sur le boulevard a faire le gandin, avec votre bel habit bleu a boutons d'or! Les jolies filles des Bains chinois doivent etre bien tristes de votre absence. Mais vous avez raison, il y a temps pour le plaisir et temps pour les affaires serieuses ... Je venais voir votre pere.

—Je le remplace.

—J'en suis heureux. C'est un ami a moi. Voila dix ans que je fais des affaires avec lui. J'espere en faire dix ans et plus avec vous. Vous lui ressemblez. Mais vous ressemblez beaucoup plus a votre mere. Ce n'est pas un mauvais compliment que je vous fais. Mme Dupont est fort bien de sa personne. Comment va votre pere? Je compte bien diner avec lui un jour de cette semaine au Rocher de Cancale, comme nous faisons tous les ans depuis dix ans. Dites-moi bien qu'il n'est pas malade.

—Il est en bonne sante. Je vous remercie, monsieur. Que desirez-vous?



—Eh! mais, c'est l'epoque du rassortiment. Je viens vous faire mes commandes annuelles. Je suis arrive ce matin par la diligence, et je loge, comme de coutume, a l'hotel de la Victoire, rue du Coq-Heron.”

Et M. Joseph Peignot, tirant un papier de sa poche, enumera les objets dont il avait besoin, services de table par douzaines, assiettes par centaines, cuvettes, pots. Une commande superbe.

“Je m'efforcerais de vous satisfaire, monsieur”, dit Onesime.

Les yeux sur le tarif, il indiqua soigneusement le prix des pieces que le marchand enumerait ... Vingt-quatre services a la Charte, blanc et or ... douze services Lamartine, soixante garnitures de toilette ...

“Vous voyez, dit M. Joseph Peignot, je ne crains pas de me charger de marchandises. Il faut beaucoup acheter si l'on veut beaucoup vendre. Je suis hardi, tel que vous me voyez, et je ne crains pas les risques du commerce ... Vous n'avez pas meilleur client que moi”, ajouta-t-il avec un bon rire.

Et, aussitot, il prit un air attriste et soupira d'un ton plaintif:

“Vous me ferez bien une petite reduction. Vous tenez vos prix trop haut. Les temps sont durs. Il y a de l'argent en France, mais il se cache. La securite manque. Faites-moi ma petite reduction.

—J'ai le regret de ne pouvoir vous accorder ce que vous me demandez, monsieur, repondit Onesime avec une politesse glaciale.

—Vous ne pouvez me faire cinq du cent en sus de la remise ordinaire? Vous plaisantez!

—Non, monsieur, je ne plaisante pas.

—Votre papa, lui, me la ferait tout de suite, ma petite reduction. Il m'accorde toutes les remises que je lui demande. Il ne refuse rien a son vieil ami Peignot. Voila un brave homme, le papa Dupont!

—Brisons la, monsieur, dit Onesime en se levant. Apres ce que vous venez de me dire, je ne puis plus communiquer avec vous que par l'intermediaire de deux de mes amis.

—Qu'est-ce que vous dites? demanda le Dijonnais, dont l'ame innocente se remplissait de surprise.

—Je dis, monsieur, que j'aurai l'honneur de vous envoyer mes temoins, qui se feront un devoir de se mettre a la disposition des votres.

—Je ne vous comprends pas.

—C'est donc, monsieur, que je n'ai pas parle avec assez de clarte. Veuillez m'en excuser. Je vous envoie mes temoins parce que vous avez insulte mon pere.

—Moi, insulter votre pere, un ami de dix ans, un confrere que j'estime, que j'honore! Vous n'etes pas dans votre bon sens, jeune homme!

—Vous l'avez insulte, monsieur, en declarant qu'il pouvait vous faire une reduction sur le tarif de ses marchandises, ce qui etait insinuer que ses benefices sont excessifs et par consequent iniques, puisqu'il peut, selon vous, les reduire sur votre demande. C'etait enfin lui reprocher de vous faire tort de la difference, dans le cas ou vous ne la reclameriez pas, et l'accuser d'indelicatete a votre prejudice. Vous l'avez donc insulte. Je crois m'etre, cette fois, suffisamment explique.”

## Pierre Noziere

En entendant ces paroles, le Dijonnais ouvrait une bouche et des yeux tout ronds. L'impossibilite ou il se trouvait de rien comprendre a ces raisons l'accablait, et ce qui l'effrayait le plus, c'etait le calme et la douceur avec lesquels elles etaient deduites. Onesime Dupont lui parlait, en effet, de cette voix lente et melodieuse avec laquelle il devait plus tard soutenir dans les clubs et a l'Assemblee nationale les motions les plus terrifiantes.

“Jeune homme, dit en palissant le marchand de Dijon, l'un de nous deux est fou, cela est certain et necessaire. Mais je crois fermement—et je jurerais au besoin—que c'est vous. Je ne quitterai point Paris avant d'avoir vu votre pere et de m'etre explique avec lui. Ce qui m'arrive a cette heure est tellement etrange, que je ne croyais pas qu'il dut jamais arriver rien de semblable, ni a moi ni, d'ailleurs, a personne autre.”

Et il sortit, accable d'une sorte d'etonnement et sentant qu'il allait etre malade. Il le fut, en effet, et se mit au lit dans l'hotel de la Victoire, rue du Coq-Heron.

Cependant Onesime Dupont ecrivit a deux sous-officiers de la caserne du Chateau-d'Eau qu'il avait un service a leur demander. C'etaient deux sergents bousingots qui servaient couramment de temoins aux redacteurs du National et aux membres du club Esperance.

Mais des le lendemain le pere Dupont reprit sa place a son bureau. Il acheva de vieillir derriere son grillage, ne cultiva point le jardin, qui etait dans ses voeux, et ne greffa pas de poiriers.

Onesime, releve de ses fonctions commerciales, s'attacha uniquement aux interets publics et fonda la societe secrete Truelle et Niveau, qui inquieta par d'incessantes attaques et mit trois fois en peril le gouvernement de Juillet.

## **LIVRE DEUXIEME. NOTES ECRITES PAR PIERRE NOZIERE EN MARGE DE SON GROS PLUTARQUE.**

Je feuilletais dernièrement le Merite des Femmes, dans un joli exemplaire relie en maroquin cerise et dore sur tranches, qu'on a trouve, apres la mort de ma grand'mere, dans le secretaire ou cette excellente femme gardait ses plus chers souvenirs.

La tranche est usee aux beaux endroits, et il y a des fleurs sechees entre des feuillets. Il est certain que ma grand'mere, du temps qu'elle etait jeune, lisait ce poeme avec attendrissement. Elle y voyait ce que je n'y vois pas. C'etait pour elle la source vive et l'haleine embaumee. Il serait absurde de lui donner tort. La gracieuse creature savait ce qu'elle lisait. Elle etait jeune, et le livre etait frais.

Bien qu'il ecrivit l'oeil fixe sur la posterite (il l'a dit lui-meme, et c'est l'attitude qu'il garde en son portrait), Gabriel Legouve avait sans doute compose son poeme pour ma grand'mere, qui etait en 1801 une belle enfant vetue d'un fourreau de mousseline blanche, plutot que pour vous et moi qui n'etions pas nes. C'est pourquoi je suis tente de croire que le Merite des Femmes etait un poeme excellent et qui s'est gate depuis. Autrement, je ne m'expliquerais pas que ma grand'mere y eut fait secher des fleurs.

Il est vrai que je ne sais pas au juste a quoi elle pensait en lisant le Merite des Femmes. Elle ne pensait peut-etre pas a ce qu'elle lisait. Elle avait peut-etre plus a dire a son petit livre que son petit livre n'avait a lui dire. Mais les poetes sont coutumiers de pareilles confidences; nous ne les aimerions pas tant s'ils n'etaient pas faits pour nous ecouter plus encore que pour nous parler. Ils sont des confidents quand ils ne sont pas des entremetteurs.

Ce qu'il y a de vraiment aimable dans le Merite des Femmes, ce sont les fleurs qu'y mit ma grand'mere.

## Pierre Noziere

\*\*\*

La raison, la superbe raison est capricieuse et cruelle. La sainte ingenuite de l'instinct ne trompe jamais. Dans l'instinct est la seule verite, l'unique certitude que l'humanite puisse jamais saisir en cette vie illusoire, ou les trois quarts de nos maux viennent de la pensee.

Mon vieux Condillac dit que les etres les plus intelligents sont les plus capables de se tromper.

\*\*\*

La morale et le savoir ne sont pas necessairement lies l'un a l'autre. Ceux qui croient rendre les hommes meilleurs en les instruisant ne sont pas de tres bons observateurs de la nature. Ils ne voient pas que les connaissances detruisent les prejuges, fondements des moeurs. C'est une affaire tres chanceuse que de demontrer scientifiquement la verite morale la plus universellement recue.

\*\*\*

Ceux-la furent des cuistres qui pretendirent donner des regles pour ecrire, comme s'il y avait d'autres regles pour cela que l'usage, le gout et les passions, nos vertus et nos vices, toutes nos faiblesses, toutes nos forces.

Je tiens pour un malheur public qu'il y ait des grammaires francaises. Apprendre dans un livre aux ecoliers leur langue natale est quelque chose de monstrueux, quand on y pense. Etudier comme une langue morte la langue vivante: quel contresens! Notre langue, c'est notre mere et notre nourrice, il faut boire a meme. Les grammaires sont des biberons. Et Virgile a dit que les enfants nourris au biberon ne sont dignes ni de la table des dieux ni du lit des deesses.

\*\*\*

Je viens d'apprendre la mort de mon vieux camarade Champdevaux. C'etait, de son vivant, un petit homme gras et rond qui promenait par le monde son indestructible contentement. Il avait sur un large visage des traits si petits qu'on les distinguait a peine, et l'on ne voyait guere sur sa face que l'abondant sourire qui la couvrait tout entiere. Son visage ressemblait a un fruit mur. Heureux de naissance, la vie n'avait pas trop contrarie son inclination naturelle au bonheur. Il approuvait l'univers, il admirait ce monde dont il faisait notablement partie. Ce n'est pas qu'il n'eut ses miseres, car enfin il etait homme, et meme bon homme. Mais chez lui le chagrin tenait de la surprise: la surprise est passagere. Le simple Champdevaux ne restait afflige que le temps de frotter avec ses poings ses petits yeux ecarquilles.

Il avait epouse une jeune personne bien elevee, encore plus petite que lui, courte, toute en joues, et qui lui ressemblait comme une soeur. Il l'aimait. Elle mourut. Il en fut etonne. Et, cette fois, l'etonnement dura. Il pleurait comme un enfant; les larmes faisaient peine a voir sur cette face heureuse. Un bon pretre, ami de la famille, essaya de le consoler.

“Dieu vous l'avait donnee, Dieu vous l'a reprise, disait-il.

—Je n'aurais jamais cru ca de lui”, repondit Champdevaux.

Trois mois plus tard, passant par Tours ou il habitait, j'allai le voir. C'etait le printemps. Je le trouvai qui, coiffe d'un large chapeau de paille, arrosait les plates-bandes dans son jardin ou il semblait avoir lui-meme pousse. Il posa son arrosoir, me serra la main en tournant vers moi, sans rien dire, son bon visage placide; il me suppliait du regard d'ecarter les pensees affligeantes.

## Pierre Noziere

Puis il me dit, en levant au ciel ses deux petits bras:

“Vois-tu, mon cher, ma nature est de reverdir!”

Je vous le dis sincerement: Champdevaux etait, dans sa simplicité, plus pres de la nature que les orgueilleux qui l'offensent par les longs souvenirs et les revoltes superbes.

Cet homme heureux trouva l'annee suivante, presque sans sortir de son potager, une femme qui ressemblait d'une merveilleuse maniere a celle qu'il avait perdue; seulement, elle etait encore plus petite et plus en joes. Il l'epousa et en fut parfaitement heureux jusqu'a sa mort qui survint subitement apres quatre ans de mariage. Il taillait ses arbres quand l'apoplexie le frappa. Ce fut sa derniere surprise.

\*\*\*

Si nous comprenions les figures des ames comme les figures de la geometrie, nous n'aurions pas plus d'animosite a l'endroit d'un esprit trop etroit qu'un mathematicien n'en montre contre un angle qui, faute de cinq ou six degres d'ouverture, n'a pas les proprietes de l'angle droit.

\*\*\*

Je ne crois pas que rien au monde soit comparable a l'agilite avec laquelle les femmes oublient ce qui fut tout pour elles. Par cette effrayante puissance d'oubli autant que par la faculte d'aimer, elles sont vraiment des forces de la nature.

\*\*\*

J'ai dejeune ce matin chez N\*\*\*, ancien ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, dont la maison est frequentee par une foule brillante de peintres, de sculpteurs, de litterateurs, de savants, d'hommes politiques et d'hommes du monde. Je m'y rencontrais avec le peintre Jarras, le sculpteur Lataille, N\*\*\*, le grand comedien, le depute B\*\*\*, et deux ou trois membres de l'Institut, personnes fort diverses d'esprit et de moeurs, se ressemblant toutes par cet air apaise que donne l'habitude de la celebrite. Ils etaient au regime pour la plupart, et des bouteilles d'eaux minerales couvraient la table. Chacun avoua quelque misere de l'estomac, du foie ou des reins. Ils s'interessaient tous a l'etat d'un seul, qu'ils comparaient au leur. On attaqua tous les sujets, theatre, litterature, politique, art, affaires, scandales, nouvelles du jour, mais de biais et legerement. Ces hommes avaient pris avec l'age des facons assez douces. Le temps les avait polis a la surface. Une pratique savante des idees et aussi l'indifference qu'inspirait a chacun toute pensee etrangere a la sienne, leur communiquaient les dehors aimables de la tolerance. Mais on s'apercevait bien vite qu'ils etaient au fond divises sur toutes les questions importantes, religion, Etat, societe, art, qu'il ne subsistait entre eux d'autre lien moral que la prudence et l'indifference et que si, par hasard, ils se trouvaient une fois d'accord, c'etait sur quelque lieu commun que, faute d'attention, d'intelligence ou de courage, ils n'avaient jamais examine. Je fis encore cette observation que, s'ils decouvraient chez un contradicteur, fut-ce dans la theorie la plus abstraite ou dans l'utopie la moins realisable, une menace a leur quietude ou a leurs interets, ils depouillaient aussitot leur bienveillance habituelle et devenaient ferores. C'est ainsi que Jarras, qui avait une clientele aristocratique, palissait d'horreur et rougissait de colere aux seuls mots de socialisme et de collectivisme. A cela pres, l'ame du monde la plus facile.

J'avais pour voisin de table le doyen du dejeuner, un vieillard fameux par sa science et ses galanteries, l'orientaliste Antonin Furnes, membre de l'Academie des Inscriptions. Apres m'avoir observe durant quelques instants avec une gravite narquoise, il me dit a l'oreille:

“Faites comme moi: suivez mon exemple! Voyez, je prends grand soin de casser mon oeuf par le gros bout.

—Pourquoi?

—Pour etre honnete homme. J'ai beaucoup voyage dans ma vie. J'ai vecu dans tous les mondes. J'ai remarque que l'honnetete consistait a se conformer a l'usage. J'en ai conclu qu'en s'y conformant dans les moindres choses on etait un parfait honnete homme. C'est pourquoi je vous conseille, monsieur Noziere, de casser votre oeuf par le gros bout.

—Je vous suis reconnaissant d'un si bon avis, repondis-je. Vous me voyez pret a le suivre. Je crois comme vous en effet qu'avec de la civilitie et en observant les regles on se tire d'affaire en ce monde et dans l'autre, s'il y en a un autre. Mais excusez-moi, je suis distrait.

—En ce cas, me dit le vieil orientaliste, ne frequentez pas les puissants de ce monde et tachez de n'avoir besoin de personne.”

A mesure que le repas avançait, la conversation devenait plus vive et plus confuse, et je n'y recueillis rien de considerable. Mais apres le dejeuner, M. Antonin Furnes me fit, en prenant son cafe, un recit interessant dont voici les termes memes:

“Il y a trente ans, etant a Paris, je recus la visite d'un Arabe que j'avais connu l'annee precedente a Mascate ou j'avais ete envoye en mission par le gouvernement. C'etait un fort bel homme et un lettre. Il avait une intelligence assez vive, mais entierement fermee a tout ce qui n'etait point le genie de sa race. Il n'y a dans tout l'Orient que les Armeniens qui soient aptes a comprendre les idees europeennes. Les Turcs n'en sont pas capables; les Arabes, encore moins. Celui-ci, qui m'avait recu magnifiquement dans sa maison de Mascate, etait l'homme le plus joli, le plus discret, le plus ceremonieux qu'il fut possible de rencontrer. Je vous ai dit que c'etait un lettre. Il s'occupait surtout d'histoire. Je crois que c'etait l'esprit le plus cultive de Mascate. Il avait a peu pres autant de philosophie que notre Froissart. Je le compare volontiers a Froissart parce que l'Arabe actuel ressemble assez par la puerilite chevaleresque a nos seigneurs du XIVe siecle. Il se nommait Djeber-ben-Hamsa. Il m'expliqua avec une politesse parfaite ce qu'il attendait de moi. Il venait en Europe etudier les moeurs des Occidentaux, et commençait par la France, qui l'interessait plus que toute autre nation, comme ayant manifeste avec un eclat incomparable sa puissance et sa justice en Orient. Il comptait visiter ensuite l'Angleterre et l'Allemagne. C'est la meilleure societe qu'il desirait voir. Et il venait me demander que je lui fisse la faveur de le presenter dans les salons les mieux frequentes de Paris. Je le lui promis bien volontiers. Il y avait alors a Paris une societe charmante. Le souvenir d'y avoir ete mele fait encore aujourd'hui la douceur de ma vie. Vous ne pouvez imaginer ce qu'etait l'art de la conversation a cette epoque lointaine. Il est vrai que Djeber-ben-Hamsa ne pouvait jouir en aucune maniere du plaisir d'entendre M. Guizot ou M. de Remusat, Mme \*\*\* et Mme \*\*\*. Il comprenait bien l'anglais. C'est une langue assez familiere aux Arabes de l'Oman, depuis l'etablissement des Anglais a Aden. Mais il ne savait pas vingt mots de francais. Aussi pris-je soin de le conduire de preference dans les bals et dans les concerts. On dansait beaucoup alors et l'on voyait un grand nombre de femmes admirablement belles. Je le menai dans les bals les plus brillants de la saison, chez Mme X ..., chez Mme Y ..., chez Mme Z ... La beaute de ses traits, la gravite de son maintien, le geste gracieux par lequel il portait sa main a sa tete et a ses levres en signe de devouement, le langage image par lequel il exprimait dans sa langue sa profonde gratitude, et que je traduisais de mon mieux a la maitresse de la maison, toutes ses manieres enfin, etranges et belles, inspiraient de la curiosite, de l'interet, une sorte de respect et de sympathie. Je le fis inviter a un bal des Tuileries. Il fut presente a l'empereur et a l'impetratrice. Il ne s'etonnait de rien. Il ne temoigna jamais aucune surprise. Apres six semaines de fetes, il nous quitta pour visiter le reste de l'Europe.

“Je ne songeais plus guere a lui quand, cinq ou six ans plus tard, je recus une relation de son voyage qu'il m'avait fait l'honneur de m'envoyer de Mascate. Le livre imprime en caracteres arabes sortait des presses de Wilson and Son, imprimeurs a Aden. Je le feuilletai assez negligemment, pensant n'y rien trouver de substantiel. Un chapitre pourtant attira mon attention. Il avait pour titre: “Des bals et des danses”. Je le lus et

## Pierre Noziere

j'y decouvris un passage assez curieux dont je vais vous rendre le sens tres exactement. Djeber–ben–Hamsa y disait:

“C'est une coutume chez les Occidentaux et particulierement chez les Francs de donner ce “qu'ils appellent des bals. Voici en quoi consiste cette coutume. Apres avoir rendu leurs “femmes et leurs filles aussi desirables que possible en leur decouvrant les bras et les “epaules, en parfumant leurs cheveux, leurs habits, en repandant une poudre fine sur leur “chair, en les chargeant de fleurs et de bijoux et en les instruisant a sourire sans en avoir “envie, ils se rendent avec elles dans des salles vastes et chaudes, eclairees de bougies qui “egalent en nombre les etoiles, et garnies de tapis epais, de sieges profonds, de coussins “moelleux. La, ils boivent des liqueurs fermentees, echangent des propos joyeux et se livrent “avec ces femmes a des danses rapides, auxquelles j'ai plusieurs fois assiste. Puis, le “moment venu, ils assouvissent leurs desirs charnels avec une grande fureur, soit apres avoir “eteint les lumieres, soit en disposant des tapisseries d'une maniere favorable a leurs “desseins. Et ainsi chacun jouit de celle qu'il prefere ou qui lui est assignee. J'affirme “qu'il en est ainsi. Non que je l'aie vu de mes yeux, mon guide m'ayant toujours fait sortir “des salons avant l'orgie, mais parce qu'il serait absurde et contraire a toute possibilite que les choses preparees comme j'ai dit eussent une autre issue.”

“Cette reflexion de Djeber–ben–Hamsa me parut assez interessante. Je la communiquai a la femme d'un des mes confreres de l'Institut, la belle Mme \*\*\*. Comme elle ne paraissait pas s'en emouvoir beaucoup, je la pressai d'y repondre et crus l'embarrasser en lui disant: “Enfin, Madame, pourquoi, comme le remarque mon Arabe, parfumez–vous vos epaules nues, pourquoi vous chargez–vous d'or et de pierreries et pourquoi dansez–vous?” Elle me regarda avec pitie: “Pourquoi? Parce que j'ai deux filles a marier.”

\*\*\*

Si l'homme depend de la nature, elle depend de lui. Elle l'a fait; il la refait. Incessamment il petrit a nouveau son antique creatrice et lui donne une figure qu'elle n'avait pas avant lui.

\*\*\*

## ARISTE, POLYPHILE ET DRYAS

### POLYPHILE

Comment pouvez–vous dire, Ariste, que l'intelligence est essentielle a l'homme? Elle ne l'est point. L'intelligence, au degre superieur de son developpement actuel, c'est–a–dire la faculte de concevoir quelques rapports fixes dans la diversite des phenomenes, est rare et precieuse chez les animaux de notre espece. Ce n'est point par elle que l'homme subsiste. Elle ne regle pas les fonctions de la vie organique; elle ne satisfait point la faim ni l'amour; elle n'intervient point dans la circulation du sang. Etrangere a la nature, elle est indifferente a la morale quand elle ne lui est pas hostile. Elle n'a point determine les instincts profonds des etres, les sentiments unanimes des peuples, les moeurs, les usages. Elle n'a point institue la religion sainte ni les lois augustes, qui se formerent, dans une antiquite solennelle, sur l'exercice en commun des fonctions de la vie elementaire. Ce que j'en dis n'est point pour rabaisser la majeste des institutions divines et humaines: vous m'entendez bien. La splendeur touchante des cultes est composee du debris informe des pharmacies primitives; les theologies ont pour origine l'inintelligence venerable et l'effarement sacre de nos ancetres sauvages devant le spectacle de l'univers. Les lois ne sont que l'administration des instincts. Elles se trouvent soumises aux habitudes qu'elles pretendent soumettre; c'est ce qui les rend supportables a la communaute. On les appelait autrefois des coutumes. Le fonds en est extremement ancien. L'intelligence a commence de poindre dans les esprits quand l'homme avait deja construit sa foi, ses moeurs, ses amours et ses haines, son imperieuse idee du bien et du mal. Elle est d'hier. Elle date des Grecs, des Egyptiens, si vous voulez, ou des Acadiens, ou des Atlantes. Elle vint apres la morale, que dis–je? apres la flute et l'essence de rose. Elle est

## Pierre Noziere

dans ce vieil animal une nouveauté charmante et méprisable. Elle a jeté ça et là d'assez jolies lueurs, je n'en disconviens pas. Elle rayonne agréablement dans un Empédocle et dans un Galilée, qui auraient vécu plus heureux s'ils avaient eu moins d'aptitude à saisir quelques rapports fixes dans l'infinie diversité des phénomènes. L'intelligence a quelque grâce, un charme, je l'avoue. Elle plaît en quelques personnes. Rare comme elle est aujourd'hui et retirée dans un petit nombre d'hommes méprisés, elle demeure innocente. Mais il ne faut pas s'y tromper: elle est contraire au génie de l'espèce. Si, par un malheur qui n'est point à craindre, elle pénétrait tout à coup dans la masse humaine, elle y ferait l'effet d'une solution d'ammoniaque dans une fourmilière. La vie s'arrêterait subitement. Les hommes ne subsistent qu'à la condition de comprendre mal le peu qu'ils comprennent. L'ignorance et l'erreur sont nécessaires à la vie comme le pain et l'eau. L'intelligence doit être, dans les sociétés, excessivement rare et faible pour rester inoffensive.

C'est ce qui se produit, en effet. Non que tout soit réglé dans le monde pour la conservation des êtres, mais parce que les êtres ne se conservent que dans des circonstances favorables. Il faut reconnaître que l'humanité, dans son ensemble, éprouve, d'instinct, la haine de l'intelligence. Le sentiment obscur et profond de son intérêt l'y pousse.

### ARISTE

L'intelligence, telle que vous l'avez définie, est évidemment l'intelligence spéculative, l'aptitude à la philosophie des sciences. Et il semble bien que cette faculté n'est pas aussi nouvelle que vous dites et qu'elle est au contraire vieille comme l'humanité. L'homme qui le premier fit griller, dans sa caverne, sur la pierre du foyer, une cuisse d'ours, n'était pas seulement cuisinier; il était chimiste, et la philosophie des sciences ne lui était pas du tout étrangère. Ce qui est vrai, c'est que les hommes tirent des principes les plus justes les conséquences les plus fausses. Ce n'est point l'intelligence qui est funeste à l'humanité, ce sont les erreurs de l'intelligence. La faculté de comprendre d'une certaine façon l'univers est attachée aux organes mêmes de l'animal que nous sommes, et l'homme est né savant. Je me flatte de rester dans la bonne nature, en poursuivant mes travaux de chimie agricole et d'archéologie. Après cela, je vous accorderai, Polyphile, que l'aptitude de nos semblables à la divagation est grande et que la faculté d'errer est celle que l'homme exerce avec le plus de puissance.

### DRYAS

Cela tient à ce que nous ne faisons que d'entrer dans la période positive.

### POLYPHILE

À tout le moins, vous reconnaissez avec moi que les croyances, la morale et les lois ne dérivent point d'une interprétation rationnelle des phénomènes de la nature, qu'une libre intelligence de ces phénomènes affaiblit les préjugés nécessaires, et que la faculté de beaucoup connaître est une monstruosité funeste.

### DRYAS

Cela n'est pas bien vrai.

### POLYPHILE

Cela est si vrai, que les théologiens qui conçoivent Dieu comme un être souverainement intelligent ne peuvent admettre qu'il soit moral. Aussi bien l'idée d'un Dieu moral est-elle ridicule.

### DRYAS

La morale a ete jusqu'ici constituee sur les idees theologiques. Nous avons eu une morale fetichiste, une morale polytheiste et une morale monotheiste. Cette derniere fut dure. Le temps est venu de constituer la morale sur la science.

#### POLYPHILE

Je ne vous reprocherai point d'opposer les sciences aux religions. Mais, s'il y faut regarder de pres, Dryas, que sont les religions, je vous prie, que sont-elles, sinon de tres vieilles sciences, des astrologies, des arithmetiques, des meteorologies, des medecines usees, deformees, obscurcies, des ordonnances de tres antique et tres lointaine police, des recettes brouillees de cuisine et d'hygiene, des maximes d'agriculture primitive et de civilite sauvage? Les notions positives et les pratiques rationnelles deviennent, avec l'age qui les rend etranges et mysterieuses, les dogmes de la foi et les ceremonies du culte.

Notre science produira aussi des superstitions. On n'en sortira pas. L'intelligence est en horreur a la nature humaine. Des religions naissent sous nos yeux. Le spiritisme elabore en ce moment ses dogmes et sa morale. Il a ses pratiques, ses conciles, ses peres et des millions d'adherents. Or les spirites fondent leur croyance sur la chimie telle qu'elle a ete creee par Lavoisier; ils se flattent d'avoir les idees les plus neuves sur la constitution de la matiere. Ils pretendent posseder une bonne, une excellente physique. "C'est nous les savants!" s'ecrient-ils. Comme le disait Ariste: "On tire les consequences les plus fausses des principes les plus vrais."

#### ARISTE

Je m'apercois, Polyphile, que vous faites a l'intelligence une querelle d'amoureux. Vous l'accablez de reproches parce qu'elle n'est pas la reine du monde. Son empire n'est point absolu. Mais c'est une dame de bien qui n'est pas sans credit dans plusieurs honnetes maisons, et dont la puissante douceur agit meme en cette ville, situee au bord d'un large fleuve, dans une fertile vallee.

## LIVRE TROISIEME. PROMENADES DE PIERRE NOZIERE EN FRANCE

### I. PIERREFONDS

C'est un pays de grande douceur que ce Valois que je parcours en ce moment et dont je baiserais volontiers la terre; car c'est par excellence la terre nourriciere de notre peuple.

Toutes les generations y ont laisse leur empreinte, et c'est enfin, dans un cadre jeune et charmant, le reliquaire de la patrie. Je le sens a moi, ce sol que mes peres ont seme. Sans doute, toutes les provinces de la France sont egalement francaises, et l'union indissoluble est faite entre celles qui formerent le domaine des premiers rois moines de la troisieme dynastie et celles qui entrerent les dernieres dans cette reunion sacree. Mais il est permis a un vieux Parisien archeologue d'aimer d'un amour special l'Ile-de-France et les regions voisines, centre venerable de notre France a tous. C'est la que se forma la langue delectable, la langue d'oïl, la langue d'Amyot et de La Fontaine, la langue francaise. C'est la enfin ma patrie dans la patrie.

Je suis a Pierrefonds, dans une chambre louee par des paysans, une chambre meublee d'une armoire en noyer et d'un lit a rideaux de cotonnade blanche avec grelots. L'etrote tablette de la cheminee porte une couronne de mariee sous un globe. Sur les murs blanchis a la chaux, dans de petits cadres noirs, des images coloriees qui datent du gouvernement de Juillet, La Clemence de Napoleon envers M. de Saint-Simon, avec cette legende: "Le Duc de Saint-Simon, emigre francais, prit (sic) les armes a la main et condamne a mort, allait subir sa sentence, lorsque sa fille vint demander grace a Napoleon qui lui dit: "J'accorde la vie a votre pere et ne lui



donne pour punition que le remords d'avoir porte les armes contre sa patrie.” Le Marie et la Mariee se faisant pendant des deux cotes de la glace; la Bergere Estelle, avec sa houlette enroulee d'une faveur rose; Josephine, une ferronniere au front. Un distique revele le secret de Josephine:

L'attente du plaisir fait palpiter ton coeur,  
Et dans l'espoir du bal tu mets tout ton bonheur.

Cette imagerie est morte. La photographie l'a tuee. J'ai ici autour de moi, dans de petits cadres, une vingtaine de portraits–cartes; des gens a cheveux lisses avec des yeux qui leur sortent de la tete, des cousins et des cousines (cela se voit); des enfants, les plus petits tout en bouche, l'oeil presque ferme, faisant la moue. Les paysans n'achetent plus d'Estelle, ils se font tirer leur portrait. Les seules gravures nouvelles qui pendent au mur de cette chambre sont les attestations de premiere communion, signees du cure, et representant une rangee de petits garcons et de petites filles agenouilles a la sainte table, tandis que le Pere Eternel les benit par le ciel entr'ouvert.

Je vois de ma fenetre l'etang, les bois et le chateau. Il y a, a cent pas de moi, un joli bouquet de hetres qui chantent au moindre vent. Le soleil qui les baigne repand sur le sentier des gouttes de lumiere. On trouve des framboises dans ces bois, mais il faut savoir les chercher; le framboisier sauvage, aux feuilles vertes d'un cote et blanches de l'autre, se cache au bord des chaudes clairieres.

Il est aux bois des fleurs sauvages que je prefere aux fleurs cultivees; elles ont des formes plus fines et des senteurs plus douces; et leurs noms sont jolis. Elles ne portent point, comme les roses de nos jardiniers, des noms de generaux. Elles se nomment: bouton–d'argent, ciste, coronille, germandree, jacinthe des champs, miroir–de–Venus, cheveux d'evêque, gants–de–notre–dame, sceau–de–Salomon, peigne–de–Venus, oreille–d'ours, pied–d'alouette.

A ma gauche se dresse la grande figure de pierre du chateau de Pierrefonds. A vrai dire, le chateau de Pierrefonds n'est aujourd'hui qu'un enorme joujou. Il etait en sa nouveaute “moult fort deffensable et bien garny et remply de toutes choses appartenant a la guerre”. Pour son malheur, l'odieuse poudre a canon fut trouvee avant qu'il fut acheve dans toutes ses parties. Il essaya dedaigneusement l'averse des premiers boulets de fer et de pierre; mais, au commencement du XVIIe siecle, le feu de trente pieces de canon fit rapidement breche dans ses murs; ses tours furent eventrees. Pour nous, que les progres de la civilisation ont familiarises avec le canon Krupp, les tours de Pierrefonds ont un air de naivete.

Elles portent chacune sur le flanc la figure d'un preux. Il y a huit tours qui sont celles de Charlemagne, de Cesar, d'Artus, d'Alexandre, de Godefroy de Bouillon, de Josue, d'Hector et de Judas Macchabee. Ces huit preux, d'ages et de pays divers, mais tous de bonne maison et bons chevaliers, portent le meme costume, qui est le costume des hommes d'armes du commencement du XVe siecle.

Ils ressemblent, dans leur encadrement de feuilles de houx, aux figures d'un vieux jeu de cartes. Le maitre imagier qui les tailla n'avait pas le moindre souci de la couleur locale. Il ne fit point difficulte d'habiller Hector de Troie comme Godefroy de Bouillon, et Godefroy de Bouillon comme le duc Louis d'Orleans. En ce temps–la, M. le docteur Schliemann ne recherchait point dans la plaine ou fut Troie les armes des cinquante fils de Priam. On n'etait point archeologue et on ne se cassait point la tete a decouvrir comment vivaient les hommes d'autrefois. Ce souci est propre a notre siecle. Nous voulons montrer Hector en knemides et donner a tous les personnages de la legende et de l'histoire leur vrai caractere.

L'ambition, sans doute, est grande et genereuse. Je l'ai moi–meme ressentie apres les maitres. Et aujourd'hui encore j'admire infiniment les talents puissants qui s'efforcent de ressusciter le passe dans la poesie et dans l'art. On pourrait se demander, toutefois, s'il est possible de reussir completement dans une telle tentative et si notre connaissance du passe est suffisante a le faire renaître avec ses formes, sa couleur, sa vie propres. J'en

doute. On dit que nous avons, au XIXe siecle, un sens historique tres developpe. Je le veux bien. Mais enfin, c'est notre sens a nous. Les hommes qui nous suivront n'auront pas ce sens-la; ils en auront un meilleur ou un pire, je ne sais, et ce n'est pas la la question. Ce qui est certain, c'est qu'ils en auront un autre. Ils verront le passe autrement, et ils croiront infailliblement le voir mieux que nous. Aussi nos restitutions en poesie et en peinture leur causeront tres probablement plus de surprise que d'admiration. Le genre vieillit vite.

Un jour, un grand philologue, passant avec moi devant l'eglise Notre-Dame de Paris, me montra les figures des rois qui ornent la facade principale.

“Ces vieux imagiers, me dit-il, ont voulu faire les rois de Juda; ils ont fait des rois du XIIIe siecle, et c'est par la qu'ils nous interessent. On ne peint bien que soi et les siens.”

Ainsi les imagiers de Pierrefonds. Artus, que voici, etait un loyal chevalier. Se sentant mourir, il ne voulut pas que son invincible epee put tomber en des mains indignes de la porter. Il ordonna a son ecuyer de l'aller jeter dans la mer. Or, cet ecuyer felon, considerant qu'elle etait bonne et de grand prix, la cacha dans le creux d'un rocher. Puis il revint dire au bon Artus que son epee gisait au fond de la mer. Mais, souriant avec dedain, Artus lui montra du doigt la fidele epee qui etait revenue a son cote pour n'etre point complice d'une trahison.

La tour placee sous le vocable de ce preux, dont l'epee etait si loyale, est une tour deloyale et felonnie. Elle renferme des oubliettes. Viollet-le-Duc les decrit en ces termes: “Au-dessous du rez-de-chaussee est un etage voute en arcs-ogives, et, au-dessous de cet etage, une cave d'une profondeur de sept metres, voutee en calotte elliptique.

“On ne peut descendre dans cette cave que par un oeil perce a la partie superieure de la voute, c'est-a-dire au moyen d'une echelle ou d'une corde a noeuds; au centre de l'aire de cette cave circulaire est creuse un puits qui a quatorze metres de profondeur, puits dont l'ouverture de un metre trente de diametre correspond a l'oeil pratique au centre de la voute elliptique de la cave. Cette cave qui ne recoit de jour et d'air exterieur que par une etroite meurtriere, est accompagnee d'un siege d'aisances pratique dans l'epaisseur du mur. Elle etait donc destinee a recevoir un etre humain, et le puits creuse au centre de son aire etait probablement une tombe toujours ouverte ...”

Les huit preux sont places sous les machicoulis, dans des niches encadrees de feuillage. Le feuillage est la merveille de l'architecture gothique du XIIe siecle au XVe. Le sculpteur, en ces ages, ne connaissait que la flore de ses bois et de ses champs; il ignorait l'acanthé des Grecs et la noble elegance des volutes corinthiennes. Mais il savait attacher avec grace le houx, le lierre, l'ortie et le chardon au chapiteau des colonnes; il savait mettre des bouquets de fraisiers en fleurs et suspendre des guirlandes de chene sur les murailles.

Les niches de ces preux, bien qu'un peu haut placees, nous apparaissent ainsi fleuries. Il ne faut que les regarder avec une lorgnette pour voir que chacune est ornee d'un feuillage different.

La variete regnait, avec une souverainete charmante, dans la sculpture decorative des ages qu'on a nommes gothiques. Aussi Viollet-le-Duc, qui a du restituer tous les motifs ornamentaux du chateau de Pierrefonds, s'est-il attache a les diversifier infiniment. Pas deux frises, pas deux rosaces pareilles. Cette diversite donne un extreme agrement aux constructions anterieures a la Renaissance; et la Renaissance en sa fleur ne rompit point avec cette jolie habitude de varier les motifs.

Vraiment il y a trop de pierres neuves a Pierrefonds. Je suis persuade que la restauration entreprise en 1858 par Viollet-le-Duc et terminee sur ses plans, est suffisamment etudiee. Je suis persuade que le donjon, le chateau et toutes les defenses exterieures ont repris leur aspect primitif. Mais enfin les vieilles pierres, les vieux temoins, ne sont plus la, et ce n'est plus le chateau de Louis d'Orleans; c'est la representation en relief et

de grandeur naturelle de ce manoir. Et l'on a detruit des ruines, ce qui est une maniere de vandalisme.

## II. LA PETITE VILLE

DESROCHES, examinant la campagne avec ses lunettes.—Eh! mais, autant que j'en puis juger avec ma vue courte, voila un assez joli endroit. DELILLE—Ne te l'avais-je pas dit? Voila cette petite ville situee a mi-cote. DESROCHES—On la dirait peinte sur le penchant de la colline. DELILLE—Et cette riviere qui baigne ses murs! DESROCHES—Et qui coule ensuite dans cette belle prairie. DELILLE—Et cette epaisse foret qui la couvre des vents froids de l'aquilon ...

PICARD, La Petite Ville, acte I, scene II.

C'est une petite ville situee aux confins du Beauvaisis et de la Normandie, dans l'ancien pays du Vexin. La Seine, bordee de saules et de peupliers, coule a ses pieds; des bois la couronnent. C'est une petite ville dont les toits d'ardoise bleussent au soleil, domines par une tour ronde et par les trois clochers de la vieille collegiale. La petite ville fut longtemps guerriere et forte. Mais elle a denoue sa ceinture de pierre, et voici qu'aujourd'hui, silencieuse et tranquille, elle se repose en paix de ses antiques travaux. C'est une petite ville de France; les ombres de nos peres hantent encore ses murailles grises et ses avenues de tilleuls tailles en arceaux; elle est pleine de souvenirs. Elle est venerable et douce.

Si vous voulez savoir son nom, regardez ses armoiries sculptees sur la facade de la Maison-Dieu, fondee par saint Louis. Le chef est d'azur, charge de trois fleurs de lis d'or, car c'etait une ville royale; et elle porte d'argent a trois bottes de cresson de sinople.

Les bonnes gens n'etaient pas embarrases, au temps jadis, pour eclaircir l'origine de ces trois bottes de cresson. Un jour Louis IX, disaient-ils, etant venu dans nos murs par un temps tres chaud, avait grand soif. On lui servit une salade de cresson qu'il trouva bien fraiche et qu'il mangea avec plaisir. Pour prix de cette salade, le roi mit trois bouquets de cresson sur l'ecu de sa bonne ville.

Je ne vous surprendrai point si je vous dis que les savants d'aujourd'hui ne donnent aucune creance a cette tradition.

Ils ont vu des sceaux du XIIIe siecle, et ils savent qu'alors les armes de la ville et chatellenie n'etaient pas les armes qu'on voit maintenant. Celles-ci datent du XIVE siecle. Lors de la guerre de Cent Ans, la petite ville eut beaucoup a souffrir et fit vaillamment son devoir. Il advint qu'un jour, elle fut pres de tomber par surprise aux mains des Anglais. Mais un homme de la contree s'introduisit dans la place, deguise en paysan, et portant sur son dos une charge de legumes. Il avertit les defenseurs, qui se tinrent sur leurs gardes et repousserent l'ennemi. Les erudits du pays croient que c'est de ce jour que trois bottes de cresson prirent place sur l'ecu de la ville. J'y consens, pour leur faire plaisir, et parce que l'historiette est honorable. Mais elle est aussi fort incertaine. Au reste, l'emblemme du cresson convient a la modeste ville, qui ne s'enorgueillit que de ses jardins et de ses fontaines. Son ecu est accompagne d'une devise latine qui fait entendre, par une ingenieuse equivoque, que le printemps n'est pas toujours vert, mais que la petite ville est toujours florissante. Ver non semper viret, Vernon semper viret.

Car la petite ville ou je vous ai menes est Vernon. J'espere que vous ne regretterez point d'y avoir fait une courte promenade. Chaque ville de France, meme la plus humble, est un joyau sur la robe vert de la patrie. Il me semble qu'on ne peut voir un de ces clochers, dont le temps a noirci et dechire la dentelle de pierre, sans songer a des milliers de parents inconnus et sans en aimer la France d'un amour plus filial.

Ceux qui ont lu Rob-Roy (je ne sais s'ils sont encore nombreux) se rappellent la scene ou la romanesque heroine de Walter Scott, la belle et fiere Diana, montre a son cousin les portraits de famille sur lesquels la

devise des lords ecossais de Vernon s'etale en lettres gothiques.

“Vous voyez, dit Diana, que nous savons reunir deux sens en un seul mot.”

En effet, cette devise est exactement celle de notre petite ville. Il se peut que les vieux barons qui suivirent le duc Guillaume en Angleterre l'aient emportee avec eux. C'est une belle question a etudier pour un archeologue. Je la tiens douteuse. En histoire, il faut se resoudre a beaucoup ignorer.

Quoi qu'il en soit, comme disent les antiquaires apres chaque dissertation, la ville de Vernon est nommee pour la premiere fois dans l'histoire a l'occasion de la mort de sainte Onoflette, ou Noflette, qui y passa de vie a trepas vers le milieu du VIIe siecle de l'ere chretienne. L'histoire de cette sainte est interessante; elle a ete rapportee par un vieux legendaire avec une naivete que je m'efforcerai d'imiter, autant du moins que la difference des temps me le permettra.

#### HISTOIRE DU BIENHEUREUX LONGIS ET DE LA BIENHEUREUSE ONOFLETTE.

Sous le regne de Clotaire II vivait dans le Maine un pretre du nom de Longis, qui fonda une abbaye proche Mamers. Or, il advint qu'ayant vu une fille du pays, jeune et de condition libre, nommee Onoflette, il se sentit plein d'admiration pour les vertus et la grande piete qu'il decouvrait en elle. Jaloux de ravir a la malice du siecle et aux perils du monde une creature si precieuse, il la conduisit dans son abbaye, et la il lui fit prendre le voile des vierges chretiennes. Comme beaucoup d'autres saints de cet age, Longis avait la volonte soudaine et forte. Dans l'ardeur de son zele, il n'avait songe ni a consulter ni meme a avertir les parents d'Onoflette.

Ceux-ci s'en montrerent fort irrites, et ils accuserent Longis d'avoir seduit leur fille, demoree pure et honnete jusque-la, et d'entretenir avec elle, dans son abbaye, des relations coupables. Ils jugeaient la conduite du saint selon les apparences et avec les seules lumieres de la raison. Et, sous ce jour, il faut reconnaitre que la maniere d'agir de Longis pouvait sembler suspecte. Aussi l'accusation portee par eux fut-elle soutenue par leurs voisins et par leurs amis. Une vive indignation s'eleva dans tout le pays contre l'abbe. Longis etait a deux doigts de sa perte. Mais il ne desespera pas; d'ailleurs, il avait pour lui le temoignage d'Onoflette elle-meme, qui, loin de lui rien reprocher, se portait garante de l'innocence de son pieux maitre et lui rendait graces de l'avoir conduite dans les voies du salut. Il alla avec elle a Paris pour se disculper. “Dieu, dit le legendaire, rendit leur justification manifeste par les miracles qu'ils firent en presence du roi et des seigneurs.” Ils furent renvoyes absous, et les parents d'Onoflette, couverts de confusion, reconnurent eux-memes la noirceur de leurs calomnies.

De retour au monastere, Longis et Onoflette vecurent encore quelque temps ensemble dans une parfaite quietude et s'exhortant mutuellement a la piete. Mais, comme cette vie est transitoire, Onoflette mourut a Vernon-sur-Seine, pendant un voyage qu'elle fit dans cette ville. Longis, averti de la mort de sa pieuse compagne, vint chercher le corps et l'inhuma pres de son monastere, dans un lieu ou l'on batit depuis une eglise paroissiale.

L'Eglise placa au nombre de ses saints le bienheureux Longis et la bienheureuse Onoflette.

Du temps ou ils firent leur salut ensemble dans la solitude des bois, il y avait encore des nymphes dans les sources sacrees; des tableaux votifs etaient suspendus avec des images aux branches des chenes sacres. Les humbles dieux des paysans ne s'etaient pas tous enfuis devant le signe de la croix et l'eau benite. Il est bien probable que de petits faunes ignorants et rustiques, se sachant rien de la bonne nouvelle, epierent entre les branches Onoflette et Longis, et, les prenant pour un chevrier et pour une bergere, jouerent innocemment du pipeau sur leur passage.

Il fallut beaucoup d'exorcismes pour chasser ces menues divinites. Il subsiste encore aujourd'hui, aux environs de Vernon, quelques vestiges des ceremonies paiennes. La veille du dimanche des brandons, les habitants des campagnes se rendent le soir dans les champs et se promènent sous les arbres avec des falots en chantant quelque vieille invocation. Fideles sans le savoir a Ceres, leur mere, ces bonnes gens reproduisent ainsi d'antiques mysteres et figurent d'une maniere encore reconnaissable la deesse qui cherchait sa fille Proserpine a la lueur des feux de l'Etna. Je rapporte le fait sur la foi de M. Adolphe Meyer, le savant historien de la ville de Vernon.

Les plus magnifiques monuments ne sont pas toujours ceux qui parlent le plus a l'esprit; parfois les yeux et la pensee ont peine a se detacher d'une humble pierre taillee par un ciseau barbare. Il est dans le vieux Vernon, proche la collegiale, devenue aujourd'hui l'eglise paroissiale, une petite rue deserte qui conduit a la Seine. Elle est bordée de pauvres maisonnettes penchantes qui se soutiennent a grand'peine les unes les autres. Au milieu de ces masures s'eleve une maison de pierre qu'on dit avoir ete jadis habitee par le controleur cleric d'eau.

Elle a deux fenetres et une porte. Au-dessus de la porte, un humble sculpteur qui vivait au temps du roi Henri IV ou du roi Louis XIII, a figure, sous une sorte de dais, une barque montee par deux personnages. L'un a pour insignes la crosse et la mitre. Je n'hesite pas a reconnaitre en lui Hugues, archeveque de Rouen en 1130. L'autre, dont les cheveux flottent sur les epaules, est saint Adjutor lui-meme. Une troisieme figure a peri par l'injure du temps: c'etait celle d'un pauvre batelier qui conduisait l'eveque et le saint. Tous les mariniers du pays vous expliqueront couramment le sujet de ce bas-relief. Ils n'ont point oublie en effet que saint Adjutor, accompagne de l'eveque Hugues, s'en alla combler un gouffre creuse dans le lit de la riviere, devant le prieure de la Madeleine. Au-dessus de ce gouffre, les eaux formaient un tourbillon ou s'abimaient les barques. Deja de nombreux equipages avaient peri a la Madeleine, et les berges du fleuve commençaient a se couvrir la nuit d'ames en peine. Saint Adjutor combla le gouffre en y jetant les chaines dont naguere il avait ete charge injustement par les infideles. C'etait peu de quelques anneaux de fer pour combler un abime. Mais il jetait dans le fleuve, avec ses chaines, les souffrances du juste et la patience du saint. Maintenant, la charite ne fait plus de miracles de ce genre; il faut employer les dragues.

Ce miracle a ete mis en vers au XVIIe siecle, dans un lamentable style de complainte.

Un gouffre en la Seine voisine  
Par ses flots tortueux ruine  
Et les hommes et les bateaux,  
Les coulant jusqu'au fond des eaux.  
Mais Adjutor longtemps ne souffre  
L'incommodite de ce gouffre.  
Se sentant touche de douleur,  
Hugues, son prelat, il appelle;  
Ils y vont en meme nacelle  
Pour mettre fin a ce malheur.

Le grand saint Adjutor jette, comme nous l'avons dit, ses chaines "en les ondes inhumaines" qui deviennent aussitot lisses et paisibles.

Oyez, lecteur, une merveille  
Qui rarement a sa pareille;  
Le peril des lors a cesse,  
Le bruit des flots s'est apaise.  
Il n'est point de fleuve ou l'on voie  
La course de l'onde plus coie.  
Le nocher peut mener sa nef

Assurement par cette place  
Dans une tranquille bonace  
Sans redouter aucun mechef.

Saint Adjutor est venere sous les noms d'Ajoutre et d'Astre. Ce saint Adjutor, Ajoutre ou Astre devait etre un homme bien extraordinaire. Il est impossible de se représenter aujourd'hui sa physionomie veritable. Mais a juger par l'empreinte profonde qu'il a laissee dans l'imagination populaire, Adjutor de Vernon eut l'ame ardente et forte.

## HISTOIRE DE SAINT ADJUTOR

Descendant des compagnons de Rollon, fils du duc Jean et de la duchesse Rosamonde de Blaru, if fut eleve par saint Bernard, abbe de Tiron, dans les pratiques les plus exactes de la religion chretienne. Il semble avoir porte dans cette nouvelle foi l'esprit aventureux et reveur qui inspirait ses aieux au temps ou ils manoeuvraient, en chantant, leurs barques sur la mer.

On raconte qu'il passa son adolescence dans les bois, chassant avec fureur, puis tout a coup ravi par des visions extatiques. En ce temps-la, Pierre l'Ermite prechait la croisade contre les infideles. Adjutor de Vernon prit la croix en 1095. Suiivi de deux cents hommes d'armes, il partit pour les lieux saints et parcourut la Palestine, priant et combattant. Deux ans plus tard, il parvint a Nicee et guerroya apres la conquete de Jerusalem. Tombe dans une embuscade aux environs de Tambire, il parvint a se faire jour au milieu des Sarrasins qui laisserent mille de leurs sur la place.

Cependant les infideles reprirent le tombeau de Jesus-Christ. Apres dix-sept ans de travaux et de combats, Adjutor de Vernon fut pris par les Turcs, et enferme dans Jerusalem. Il etait lie bien etroitement, mais l'on croit qu'il se consolait en songeant que son corps etait captif dans le meme lieu que le tombeau du fils de Dieu. Et, dans sa prison, il ne cessait de prier.

Or, une nuit qu'il dormait, il vit apparaitre a sa droite sainte Madeleine et a sa gauche le bienheureux Bernard de Tiron, qu'il avait invoques. Ils l'enleverent et le transporterent, en une nuit, de Jerusalem dans la campagne proche la ville de Vernon. De tels voyages n'etaient pas rares a cette epoque.

Parvenus a la foret de Vernon, Madeleine et saint Bernard de Tiron laisserent Adjutor en lui disant:

“C'est ici le lieu de ton repos que nous avons choisi.”

Le chevalier reconnut avec une surprise joyeuse les bois ou il avait passe sa jeunesse. Apercevant un jeune patre qui, non loin de la, gardait un troupeau de moutons au penchant d'une colline, il l'appela et lui commanda de se rendre au chateau de Blaru afin d'annoncer a la duchesse Rosamonde le retour de son fils.

Le patre fit ce qui lui etait ordonne. Mais Rosamonde ne crut point que le message apporte par l'enfant fut veritable.

Elle repondit:

“Mon fils est mort a Jerusalem, et il ne me sera pas donne de voir le jour de son retour.”

Et elle demeura dans la maison.

Le patre revint vers celui qui l'avait envoye et lui rapporta les paroles de la duchesse.

“Retourne a Blaru, lui dit Adjutor, et annonce que les trois cloches de l'eglise vont sonner d'elles-memes pour annoncer mon retour.”

En effet, le patre n'avait pas plus tot porte cet avis a la duchesse que les cloches se mirent en branle. Mais Rosamonde secoua la tete et dit:

“Ces cloches ne sonnent point pour le retour de mon fils.”

Le patre retourna vers Adjutor qui le renvoya une troisieme fois a Blaru.

“Tu annonceras encore mon retour, dit-il, et, si ma mere n'y veut pas croire, le coq qui est a la broche dans la cuisine du chateau chantera trois fois.”

Le patre ayant rapporte ce discours, le coq qui etait a la broche se mit a chanter.

En l'entendant, Rosamonde fut persuadee enfin de la venue de son fils. Elle se rendit dans la foret pour embrasser l'enfant qui lui etait merveilleusement rendu. Mais elle avait trop tarde. Dieu n'aime pas qu'on doute de sa puissance et de sa misericorde. Il avait rappele a lui son serviteur.

Quand Rosamonde fut dans l'endroit du bois designe par le patre, Adjutor venait de rendre le dernier soupir, selon la promesse que sainte Madeleine et saint Bernard lui avaient donnee, disant:

“C'est ici le lieu de ton repos que nous avons choisi.”

Le renom de sa saintete se repandit comme un parfum dans toute la contree. Rosamonde de Blaru prit le voile; elle partagea apres sa mort la sepulture de son fils.

Le tombeau de saint Adjutor existe encore. On y voit gravees deux flutes en sautoir. Ces emblemes sont aussi ceux des lords de Vernon. La belle Diana, dont nous rappelions tout a l'heure le souvenir, ne dit-elle pas a son cousin:

“Vous reconnaissez nos armoiries, ces deux flutes?”

Faut-il en conclure que non seulement la devise, mais encore les armoiries des nobles seigneurs de Vernon furent emportees de France par quelque compagnon du duc Guillaume? Je ne sais quel lien de parente unit le grand saint Adjutor et la belle Diana. Je n'ai point a le rechercher ici. Il ne me reste qu'a expliquer comment saint Adjutor, qui passa de ce monde a l'autre le jour meme de son retour a Vernon, put jeter ses chaines dans le fleuve pour combler le gouffre. Cette difficulte n'est qu'apparente. Le saint revint sur terre pour operer ce miracle.

Voulez-vous a la fois de plus fraiches promenades et de moins vieux souvenirs? Traversons la petite ville, ce sera fait en cinq minutes, et allons nous asseoir sous les grands arbres tailles en muraille du parc de Bizi. C'est un heros qui les planta. Le marechal de Belle-Isle, qui avait herite la magnificence de Fouquet, son grand-pere, crea dans ses courts loisirs le parc de Bizi. “Quand il n'etait pas a Metz, dit Barbier, il etait dans sa terre, pres de Vernon, dirigeant une armee de terrassiers, de macons, de jardiniers et de decorateurs.” On ne lui enviera pas son fastueux repos si l'on songe a ses fatigues. Qu'on relise cette retraite de Prague, quand le marechal, investi par l'ennemi, sortit de la place avec quinze mille hommes qu'il reussit a rendre, pour ainsi dire, invisibles, et qu'il conduisit a Egra, en sept journees de l'hiver le plus rigoureux. Officiers et soldats, roules dans leur manteau, couchaient sur la neige. Le vieux marechal, qui souffrait de la goutte, dormait dans un carrosse qu'on abritait derriere un mur de neige. L'operation etait de plus delicates et exigeait, parait-il, une habilete consommee. Mais le merite d'une retraite n'est guere reconnu que par les gens de l'art. Le public n'en

## Pierre Noziere

est jamais touche. La retraite de Prague accrut en meme temps la gloire et l'impopularite du marechal de Belle-Isle. Ce grand homme de guerre fut alors beaucoup chanssonne. Parmi les chansons dont on le tympanisa, il en est du moins d'assez jolies. Il y a de l'esprit dans le couplet que voici:

Quand Belle-Isle est parti,  
Une nuit,  
De Prague a petit bruit,  
Il dit,  
Voyant la lune:  
Lumiere de mes jours,  
Astre de ma fortune,  
Conduisez-moi toujours.

L'excellent duc de Penthièvre habita Bizi. Les fraisiers des bois portent temoignage de sa candeur et de sa bonte. Car le duc ecrivait en 1777 a son intendant:

“J'ai appris ... que l'on desolait les habitants de Vernon en les empechant de prendre des fraises dans les bois ... On trouvera le secret de me faire hair, et cela me procurera un de plus vifs chagrins que je puisse avoir en ce monde.”

Je cite cette lettre d'apres le texte qu'en donne M. Adolphe Meyer dans son histoire de Vernon. Elle est vraiment d'un bon homme.

Par une singularite merveilleuse, le duc de Penthièvre unissait la foi chretienne aux vertus philosophiques. Il tenait a l'ancien regime par sa naissance, mais par ses moeurs il contentait l'esprit nouveau. Comme, d'ailleurs, il etait etranger aux affaires publiques, sa bienfaisance lui assura, par un rare privilege, au milieu de la Revolution, l'amour et le respect de ses anciens vassaux. En echange des titres qu'un decret de l'Assemblée Nationale lui avait otes, il recut celui de commandant de la garde nationale de Vernon. Trois ans plus tard, le 20 septembre 1792, la municipalite de la petite ville se rendit a Bizi et y planta un arbre de la Liberte auquel cette inscription fut suspendue: “Hommage a la vertu.”

Cependant le pauvre homme se mourait de chagrin. Il survécut peu de jours a la mort affreuse de sa belle-fille, la princesse de Lamballe.

Pres du parc, a l'extremite d'une avenue plantee, que bordent d'un cote les dernieres maisons de la ville et qui longe de l'autre des vignes et des pommiers, s'eleve une pyramide de granit, sorte de menhir geometrique, d'un aspect a la fois heroique et funebre. C'est, en effet, un tombeau glorieux. Sur ce monument sont gravees les armes de Vernon et de Privas avec cette inscription:

AUX GARDES MOBILES DE L'ARDECHE  
Vernon, 22-26 novembre 1870

L'invasion s'etendait. Evreux venait de tomber au pouvoir des Allemands. Quatre compagnies du 2e bataillon de l'Ardecche et le 3e bataillon, formant ensemble un effectif de quinze cent hommes, partirent de Saint-Pierre-de-Louviers le 21 novembre, a onze heures du soir, avec ordre de couvrir Vernon, qui devait etre attaque le lendemain. Le train qui les portait marchait a petite vitesse, tous ses feux de signaux eteints. Il s'arreta vers trois heures du matin, par une nuit noire et pluvieuse, a une lieue en avant de la ville. Aussitot les troupes descendirent et se porterent sur les hauteurs de la foret de Bizi, qui couvrent Vernon du cote de Pacy, ou l'ennemi etait arrive en force depuis la veille.



Le lieutenant-colonel Thomas se fit guider dans la foret par des habitants. Il borda toutes les avenues de tirailleurs places dans les fourres avec defense d'ouvrir le feu sans ordre. Son intention etait de laisser les Prussiens franchir le bois, afin de les dominer ensuite et de les cerner dans Vernon. Toutes les mesures etaient prises quand, au point du jour, un grand roulement de voitures et des sonneries de trompettes annoncerent l'arrivee des ennemis. Leur passage dura pres d'une heure. Quand leur tete de colonne arriva dans la ville, elle fut recue a coups de fusil par des gardes nationaux. Cet accueil leur donna de l'inquietude; un detachement seul fit son entree, la plus grande partie de leurs forces resta formee en dehors.

Ayant pris des renseignements, ils surent bientot, par des espions, que les Francais occupaient la foret. Alors, comprenant ce que leur position avait de critique, ils ne songerent plus qu'a assurer leur retraite. Leur cavalerie se porta immediatement en avant pour explorer les passages et reconnaitre ceux qui pourraient etre libres. A force de recherches, elle parvint a decouvrir de petits chemins de service qui n'etaient pas gardes. Ils se haterent de faire filer leur artillerie par ces chemins, pendant que l'infanterie, se portant sur la grande route, tentait d'enlever le passage de vive force. Apres une heure d'une fusillade tres nourrie, ils se debanderent et, se jetant dans tous les sens a travers bois, ils pousserent dans la direction de Pacy. Ils perdirent, tant dans le combat que dans leur retraite desordonnee, cent cinquante soldats et plusieurs officiers, et ils abandonnerent douze fourgons charges de vivres et de munitions.

Pendant trois jours, l'ennemi ne donna pas signe de vie. Ceux des mobiles de l'Ardeche qui etaient restes a Bernay arriverent a Vernon, ou les trois bataillons se trouverent reunis. Dans la matinee du 26, la 6e compagnie du 3e bataillon, de grand'garde a deux cents metres en avant de la foret, sur la route d'Ivry, au hameau de Cantemarche, fut subitement assaillie par une colonne de huit cents hommes. Malgre la soudainete de l'attaque et le nombre des ennemis, les mobiles firent bonne contenance. Mais, s'apercevant que la position allait etre tournee, ils battirent en retraite jusqu'a la lisiere du bois. La, s'abritant derriere les terrassements de la voie ferree, ils tiraillerent jusqu'a l'epuisement complet de leurs munitions. Alors le capitaine Rouveure s'ecrie: "A la baionnette, mes enfants!" Et il s'elance en avant. Aussitot il tombe mortellement frappe. La petite troupe se jette sur l'ennemi, qui recule. A ce moment, deux bataillons de renfort arrivent et, masques par les bois, font sur les Allemands de vigoureuses decharges. Ceux-ci mettent en batterie plusieurs pieces de campagne. Mais, vers quatre heures, ils battent en retraite, laissant deux cents morts sur le terrain. Les mobiles avaient eu huit hommes tues et vingt blesses. Le corps du capitaine Rouveure etait reste aux mains des Allemands, qui lui rendirent les derniers honneurs. Un detachement de cavalerie, commande par un officier superieur, rapporta ces restes dans un cercueil couronne de lauriers.

A la nouvelle de la capitulation de Rouen, les mobiles de l'Ardeche recurent l'ordre de quitter la ville de Vernon qu'ils avaient si genereusement defendue. Voila les souvenirs que rappelle le monument de Bizi.

J'ai voulu, feuilletant la petite ville comme un livre, resumer deux ou trois de ses pages de pierre. Les villes, ne sont-ce point des livres, de beaux livres d'images ou l'on voit les aieux.

### **III. SAINT-VALERY-SUR-SOMME**

Saint-Valery-sur-Somme, vendredi 13 aout.

De la chambre ou j'ecris, on decouvre toute la baie de la Somme, dont le sable s'etend a l'horizon jusqu'aux lignes bleuâtres du Crotoy et du Hourdel. Le soleil, en s'inclinant, enflamme le bord des grands nuages sombres. La mer monte et deja, du cote du large, les bateaux de peche s'avancent avec le flot. Sous ma fenetre, des barques amarrees au bord du chenal portent a leur mat, au lieu de voile, des filets qui sechent. Cinq ou six pecheurs, plonges a mi-corps dans la maigre riviere, epient le poisson qu'autour d'eux des rabatteurs effrayant en frappant l'eau a grands coups de gaule. Ces pecheurs sont armes d'une baguette pointue dont ils piquent adroitement leur proie. Chaque fois qu'ils levent hors de l'eau leur arme flexible, on voit briller a la pointe une sole transpercee.

Un vent sale fait voltiger les papiers sur ma et m'apporte une acre odeur de maree. Des troupes innombrables de canards nagent sur le bord du chenal et jettent a plein bec dans l'air leur coin coin satisfait. Leurs battements d'ailes, leurs plongeon dans la vase, leur dandinement quand ils vont de compagnie sur le sable, tout dit qu'ils sont contents. Un d'eux repose a l'ecart, la tete sous l'aile. Il est heureux. A la verite, on le mangera un de ces jours. Mais il faut bien finir; la vie est enfermee dans le temps. Et puis le malheur n'est pas d'etre mange. Le malheur, c'est de savoir qu'on sera mange; et il ne s'en doute pas. Nous serons tous devores; nous le savons, nous; la sagesse est de l'oublier.

Suivons la digue, pendant que la mer, qui a deja couvert les bancs de Cayeux et du Hourdel, entre dans la baie par de rapides courants et ramene la flottille des pecheurs de crevettes. Nous avons a notre gauche les remparts, que la Somme et la mer baignaient naguere, et dont les vieux gres ont ete couverts par l'embrun d'une rouille doree. L'eglise eleve sur ces remparts ses cinq pignons aigus, perces, au XVe siecle, de grandes baies a ogives, son toit d'ardoises en forme de carene renversee, et le coq de son clocher. Au XIe siecle, il y avait la une autre eglise qui avait aussi sa girouette. Au mois de septembre 1066, Guillaume le Batard venait ici chaque matin consulter avec inquietude le coq du clocher. Son host, compose de soixante-sept mille combattants, sans compter les valets, les ouvriers et les pourvoyeurs, attendait proche la ville; sa flotte, echappee a un premier naufrage, mouillait dans la baie. Quinze jours durant, le vent, soufflant du nord, retint au port cette multitude d'hommes et de barques. Le Batard, impatient de conquerir l'Angleterre sur Harold et les Saxons, s'affligeait d'un retard pendant lequel ses navires pouvaient s'avarier et son armee se disperser. Pour obtenir un vent favorable, il ordonna des prieres publiques et fit promener dans le camp la chasse de saint Valery. Ce bienheureux, sans doute, n'aimait pas les Saxons, car aussitot le vent tourna et la flotte put appareiller.

Quatre cents navires a grandes voiles et plus d'un millier de bateaux de transport s'eloignerent de la rive au meme signal. Le vaisseau du duc marchait en tete, portant en haut de son mat la banniere envoyee par le pape et une croix sur son pavillon.

Ses voiles etaient de diverses couleurs, et l'on y avait peint en plusieurs endroits trois lions, enseigne de Normandie. A la proue etait sculptee une tete d'enfant tenant un arc tendu avec la fleche prete a partir.

Ce depart eut lieu le 29 septembre. Huit jours apres, Guillaume avait conquis l'Angleterre.

Une rampe monte en serpentant a une vieille porte de la ville qui reste debout, flanquee de ses deux tours decrenelees que fleurissent de petits oeilletons roses. Une de ces tours garde encore, sous les herbes folles et les fleurs sauvages, sa couronne de machicoulis. Une bonne femme plante des choux au pied de cette ruine. L'hiver, il pleut de grosses pierres dans son jardin. Sa maisonnette, assise sur d'antiques souterrains, se fend et fait mine de s'abatre a chaque eboulement. Pourtant, la bonne creature admire la porte Guillaume; elle l'aime. "Surement, elle me tuera un jour, me dit-elle, mais tout de meme, elle est fiere!"

Après avoir traverse une rue de village, dont les maisons basses, couvertes de chaume, sont gaiement peintes en bleu clair, nous touchons a la pointe du cap Cornu. La s'eleve une chapelle a demi cachee par un bouquet d'ormes centenaires. C'est une construction toute moderne, d'un roman batard. Mais les murs de pierre et de galet presentent l'aspect d'un damier et rappellent ainsi les vieux edifices normands. Cette chapelle, dite de Saint-Valery ou des Marins, remplace un edicule plus ancien et abrite le tombeau de l'apotre du Vimeu.

C'est un lieu de pelerinage tres frequente des marins. Quatre ou cinq petits navires ont deja ete suspendu a la voule de la chapelle neuve par des pecheurs echappes d'un naufrage. Ces braves gens se font l'idee d'un Dieu violent et pueril comme ils sont eux-memes. Ils savent qu'il est terrible dans sa colere, mais qu'il ne faut pas lui en vouloir. Ils en detiennent son amitie par de petits cadeaux. Ils lui apportent des joujoux pour l'amuser. Il est vrai que ces joujoux sont des joujoux symboliques et que ces bateaux d'enfant representent la barque que le Seigneur a miraculeusement preservee. Je pense bien que le bon saint Valery a sa part de ces humbles

présents; les petits bateaux sont faits pour lui plaire, car il fut en ses jours terrestres l'ami des bateliers de la Somme.

Le cap Cornu est magnifique et sauvage, et il est plein de souvenirs. C'est là qu'il faut nous arrêter. Là, sous ces grands ormes qui frissonnent au vent du large, au pied de la chapelle des Marins, à quelques pas de cette pointe avancée d'où l'on découvre à gauche les falaises du pays de Caux, à droite la baie de la Somme, puis les côtes basses de Picardie, et, tout en face, la haute mer. Je voudrais rappeler en quelques mots l'homme fort des anciens jours, qui laissa dans ces contrées une trace si profonde de son passage.

#### HISTOIRE DE SAINT GUALARIC OU VALERY

Gualaric ou Walaric, appelé depuis Valery, n'est point originaire de la contrée maritime ou son nom fut donné à deux villes et à d'innombrables églises. Il naquit de pauvres paysans, dans la province d'Auvergne. Il fut berger dans son enfance et n'eut qu'une houlette pour tout bien. Mais il était riche de sens, d'esprit et de piété.

Il quitta de bonne heure son pays pour se mettre au service du saint évêque d'Auxerre, Germain. Puis il se fit moine dans l'abbaye de Luxeuil, que saint Colomban d'Irlande gouvernait alors avec sagesse. Pourtant les religieux secouèrent le joug de leur pasteur, et saint Colomban, chassé par ses ouailles, prit le chemin de l'exil. La piété, la modestie et la tempérance quittèrent Luxeuil avec lui. Valery, profondément affligé, sortit à son tour de ce port salutaire devenu un pernicieux écueil, et il résolut de vivre dans la solitude, loin des méchants.

“J'irai, dit-il, ou Dieu voudra me conduire.”

Au bout de quelques jours, il se trouva sur les rives du fleuve de Somme et il en suivit les bords jusqu'au rivage de la mer. Là, il s'arrêta, épuisé de fatigue, au bord d'une fontaine, et il secoua la poussière de ses chaussures. C'est sur cette poussière que s'éleva depuis la ville de Saint-Valery.

Une épaisse forêt descendait alors jusque sur les grèves de la mer. Les lièvres l'habitaient. Elle recouvrait des marais peuplés de vanneaux, de becasses, de canards et de sarcelles. Les mouettes déposaient leurs œufs sur la roche nue des falaises. Le cri aigu du héron et la plainte du courlis s'élevaient des grèves pâles ou le cygne, l'oie sauvage et le grebe, chassés par les glaces, venaient passer l'hiver dans les sables marins. Des hommes en petit nombre habitaient ces contrées sauvages. C'étaient de pauvres bateliers qui pêchaient dans l'embouchure poissonneuse de la Somme. Ils étaient païens. Ils adoraient des arbres et des fontaines. En vain les saints Quentin, Mellon, Firmin, Loup, Leu, et plus récemment, saint Berchund, évêque d'Amiens, étaient venus les évangéliser. Ils croyaient aux génies de la terre et aux âmes des choses.

Ces simples pêcheurs étaient saisis d'une horreur sacrée quand ils pénétraient dans les forêts profondes qui couvraient alors tout le rivage. Ils voyaient partout des dieux agrestes. Au bord des sources, où tremblaient les rayons de la lune, ils apercevaient des nymphes, des fées, des dames merveilleuses; ils les adoraient et leur apportaient en tremblant des guirlandes de fleurs. Ils croyaient bien faire en les aimant, puisqu'elles étaient belles.

Sans doute, la source qui descendait le coteau feuillu ou le pieux Valery s'arrêta était une des sources sacrées auxquelles ces hommes faisaient des offrandes. Elle coule encore au pied de la chapelle, du côté de la baie. Comme aux anciens jours, l'eau en est fraîche et toute claire. Mais, maintenant elle ne chante plus. Elle n'est plus libre comme au temps de sa rustique divinité. On l'a emprisonnée dans une cuve de pierre à laquelle on accède par plusieurs degrés. Du temps de saint Valery, c'était une nymphe. Nulle main n'avait osé la retenir, elle fuyait sous les saules. Semblable à ces ruisseaux qu'on voit encore en grand nombre dans les vallées du pays, elle formait, de distance en distance, de petits lacs ou sommeillait, sur un lit flottant de feuilles vertes, la pâle fleur du nénuphar. C'est là, c'est dans ces fontaines des bois que se réfugièrent les dernières nymphes chassées par les évêques. Ces agrestes déesses étaient poursuivies sans pitié. Un article des ordonnances du roi

Childebert porte que: "Celui qui sacrifie aux fontaines, aux arbres et aux pierres sera anathematise."

Valery jugea ce lieu convenable a des desseins. Il avait obtenu du roi des Francs la permission d'etablir sa demeure en tout endroit du royaume ou il lui plairait d'habiter. Il batit de ses mains une cellule, et il s'y consacra a la priere et a la contemplation. Quelques disciples vinrent pres de lui pour vivre de sa vie et se nourrir de ses pieux exemples. Ils construisirent leur cellule pres de la sienne, a l'extremite de la foret, sur le bord d'un precipice dont le pied baignait dans la mer. L'eveque Berchund venait, dit-on, passer chaque annee le saint temps du careme dans cette solitude.

Valery, autant qu'on peut ressaisir les traits de son ame sous le pinceau timide et maladroit des ses pieux historiens, etait a la fois plein de force et de douceur. On rapporte de lui des traits de bonte qui sont rares dans la vie des rudes apotres de l'Occident barbare. On dit que, comme plus tard saint Francois d'Assise, il repandait jusque sur les pauvres animaux la pitie qui remplissait son coeur. Les petits oiseaux venaient manger dans sa main.

"Mes enfants, disait-il a ses compagnons, ne leur faisons par de mal et laissons-les se rassasier des miettes de notre pain."

C'est contre les nymphes des bois et des fontaines que le saint homme tournait toute sa colere. Pourtant ces nymphes etaient des innocentes. Je crois bien que les pecheuses et les villageoises venaient leur demander en secret d'avoir de beaux enfants. Mais il n'y avait pas de mal a cela. Ces nymphes, ces fees, ces dames etaient jolies et mettaient un peu de grace au fond des coeurs rustiques. C'etaient des divinites toutes petites, qui convenaient aux petites gens. Saint Valery les tenait pour des demons pernecieux, et il resolut de les detruire. Pour y reussir, il abandonna la vie contemplative si douce a son coeur blesse, et il parcourut la contree, prechant les paiens et portant l'Evangile de village en village.

Un jour, passant dans un lieu proche de la ville d'Eu, il vit un arbre aux branches duquel des images d'argile etaient suspendues par des bandelettes de laine rouge. Ces images representaient l'Amour, le dieu Hercule et les Meres. Ces Meres etaient tres venerrees dans toute la Gaule occidentale. Les potiers de terre ne cessaient point de modeler les figures de ces dieux qui se trouvent encore en grand nombre dans la terre sur le rivage de l'Ocean, de la Somme a la Loire. Elles sont parfois geminees, et deux meres sont assises cote a cote, tenant chacune un enfant. Parfois, il n'y a qu'une Mere, et les paysans qui la decouvrent en labourant leur champ la prennent pour la Vierge Marie. Mais c'est une idole des paiens.

Saint Valery fut irrite a cette vue et pensa en son coeur:

"Des demons pendent comme des fruits pernecieux aux rameaux de cet arbre."

Puis il leva la cognee qu'il portait a sa ceinture et, avec l'aide du moine Valdolene, son compagnon, il renversa l'arbre avec les images saintes qu'il abritait sous son feuillage. Quand les gens du pays virent couche sur le sol l'arbre-dieu avec la multitude des offrandes et la seve saignant sur le tronc mutile, ils furent saisis de douleur et d'effroi. Et lorsque saint Valery leur cria: "C'est moi qui ai renverse l'arbre que vous adoriez faussement", ils se jeterent sur lui et le menacerent de l'abattre comme il avait abattu le dome verdoyant.

Alors l'apotre etendit les deux bras et dit:

"Si Dieu veut que je meure, que sa volonte soit faite."

Et soit que ces hommes sentissent en lui quelque chose de divin, soit pour tout autre raison, ils le laisserent aller.

Mais il voulut rester avec eux pour les instruire dans l'Évangile. Il était juste aussi qu'il leur donnât un Dieu en échange de ceux qu'il leur avait ôtés, car ceux qui détruisent l'espérance dans les âmes sont cruels. Puis, sa pieuse conquête étant achevée, Valéry retourna à la solitude qu'il avait choisie.

Les travaux de son apostolat étaient souvent pénibles. Un jour, dit son biographe, que cet ami de Dieu revenait à pied d'un lieu dit Cayeux à son monastère dans la saison d'hiver, il arriva qu'à cause de l'excessive rigueur du froid il s'arrêta pour se chauffer dans la maison d'un certain prêtre. Celui-ci et ses compagnons, qui auraient dû traiter avec un grand respect un tel hôte, commencèrent au contraire à tenir audacieusement, avec le juge du lieu, des propos inconvenants et deshonnêtes. Fidèle à sa coutume de poser toujours sur les plaies corrompues et hideuses le salutaire remède et la parole divine, il essaya de les reprimer, disant :

“Mes fils, n'avez-vous pas vu dans l'Évangile qu'au jour du jugement, vous aurez à répondre de toute parole vaine?”

Mais eux, méprisant son avertissement, s'abandonnèrent de plus en plus à des propos grossiers et impudiques. Pour lors, secouant la poussière de ses souliers, il dit :

“J'ai voulu, à cause du froid, chauffer un peu à votre feu mon corps fatigué. Mais vos coupables discours me forcent à m'éloigner tout glacé encore.”

Et il sortit de la maison.

Ce récit semblera peut-être insipide à distance. Ici, dans la terre où il est né, et dont il a gardé le goût, je le trouve plein de saveur et j'en goûte avec plaisir le parfum sauvage.

En l'an 622, un jour du mois de décembre, Gualaric, appelé aussi Valéry, plein d'œuvres et de jours, se leva avant matines de dessus son lit de feuilles sèches et conduisit ses disciples jusqu'à l'orme entouré de ronces au pied duquel il avait coutume de faire ses prières; là, plantant deux bâtons dans la terre, il marqua une place de la longueur de son corps, et dit :

“Lorsque, par volonté de Dieu, je sortirai de l'exil de ce monde, c'est là qu'il faudra m'ensevelir.”

Les saints des Gaules avaient ainsi coutume de choisir eux-mêmes le lieu de leur sépulture. Dans le pays de Treguier, saint Renan ne s'étant pas expliqué à cet égard avant sa mort, ses disciples déposèrent son corps sur un chariot attelé de bœufs qu'ils laisserent aller librement, et ils le mirent en terre à l'endroit où les bœufs s'étaient arrêtés d'eux-mêmes.

Saint Valéry mourut le dimanche qui suivit le jour où il avait marqué lui-même le lit de son repos. Il fut fait selon sa volonté, et l'évêque Berchund vint inhumer le corps du bienheureux.

L'histoire d'un saint ne finit point à la mort et à la sépulture. Elle se continue d'ordinaire par la relation des miracles opérés sur la tombe du bienheureux. Nous avons vu que Guillaume le Batard fit promener la chasse de saint Valéry pour obtenir un vent favorable. Quatre-vingts ans après vivait un comte de Flandre nommé Arnould et surnommé le Pieux. Il avait une grande foi en la vertu des saints et professait une vénération particulière pour le corps du bienheureux Valéry. Il le fit bien voir, car il vint avec son ost assiéger la ville de Saint-Valéry, massacra les habitants et pillâ l'abbaye afin de s'emparer des reliques du bienheureux. Ils les emporta dans son comte avec les os de saint Riquier, qu'il avait pris en même temps, et il croyait s'être assuré ainsi la protection divine, tant sa foi était forte.

En ce temps-là, Hugues Capet était comte de France. Un jour qu'il s'était endormi dans une grotte, deux personnages vêtus de robes blanches lui apparurent dans son sommeil.

“Je suis l'abbe de Saint–Valery, dit l'un d'eux. Avant de mourir, je demeurais sur le rivage de la mer. Mes os, et ceux de saint Riquier, ici present avec moi, ont ete ravis a leur tombe, et maintenant ils sont captifs sur une terre etrangere, mais le temps est venu ou ils doivent etre replaces dans les lieux ou nous avons vecu. Quand Dieu m'aura depose dans mon ancienne tombe, je te predis que tu reviendras roi, et que ta race portera la couronne pendant plus de sept siecles.”

Il dit et s'evanouit avec son compagnon. Le comte Hugues redemanda les precieuses reliques a Arnould le Pieux afin de les rendre a l'abbaye de Saint–Valery et de devenir roi.

La promesse du bienheureux s'accomplit. Mais certains auteurs croient que cette prophetie a ete inventee apres l'evenement.

Pour achever de peindre ce tableau gothique, j'aurais encore beaucoup d'autres merveilles a rapporter. Mais il est temps de me rappeler que je ne suis point un hagiographe. Si j'ai, sous les vieux ormes du cap Cornu, dessine de mon mieux la figure du grand apotre du Vimeu, c'est que cette figure ressemble, dans ses traits essentiels, a celle de tous les vieux evangelisateurs des Gaules. Par la, elle merite d'etre consideree avec attention par tous ceux qui s'interessent a l'histoire de notre pays.

Religieux et colons, ils ont petri de leurs rudes mains et la terre ou nous vivons, et les ames de ses anciens habitants; ils ont creuse dans le sol de la France une indestructible empreinte. Il n'est pas indifferent pour nous que ces hommes apostoliques aient existe. Nous leur devons quelque chose. Il reste dans le patrimoine de chacun de nous quelques parcelles des biens qu'ils ont legues a nos peres. Ils ont lutte contre la barbarie avec une energie feroce. Ils ont defriche la terre; ils ont apporte a nos aieux sauvages les premiers arts de la vie et de hautes esperances.

“Mais, helas! direz–vous, ils ont tue les petits genies des bois et des montagnes. Le bon saint Valery a fait mourir la nymphe de la fontaine. C'est pitie.—Oui, ce serait une grande pitie. Mais cessez de vous attrister. Je vous le dis tout bas: ces pieux personnages n'ont pas fait perir le moindre petit dieu. Saint Valery n'a pas tue de nymphe, et les doux demons qu'il chassait d'un arbre entraient dans un autre. Les genies, les nymphes et les fees se cachent quelquefois, mais ils ne meurent jamais. Ils defient le goupillon des saints.”

Je lis dans un gros livre que, apres la mort de saint Valery, les habitants de la baie de la Somme retomberent dans l'idolatrie. Ils avaient revu les dames mysterieuses des sources, et ils etaient revenus a leurs premieres amours. Tant qu'il y aura des bois, des pres, des montagnes, des lacs et des rivieres, tant que les blanches vapeurs du matin s'eleveront au–dessus des ruisseaux, il y aura des nymphes, des dryades; il y aura des fees. Elles sont la beaute du monde: c'est pourquoi elles ne periront jamais.

Voyez, la nuit tombe sur les toits. Un charme paisible, triste et delicieux, enveloppe les choses et les ames. Des formes pales flottent dans la clarte de la lune. Ce sont les nymphes qui viennent danser en choeur et chanter des chansons d'amour autour de la tombe du bon saint Valery.

Saint–Valery–sur–Somme, 14 aout.

Nous sommes ici dans un pays rude. La mer y est jaunatre; c'est a peine si parfois elle bleuit au loin, vers le large. La cote, toute boisee, est d'un vert sombre. Le ciel est gris et pluvieux. L'eau n'a pas de sourires et le vent n'a pas de caresses. Cette baie ou le vent du nord entre avec les goelettes norvegiennes chargees de planches et de fers bruts, Saint–Valery, ne plait point aux etrangers. Et c'est aussi pour cela qu'on l'aime. On y a la mer et les marins; on y voit tout le mouvement d'un petit port de commerce et d'une baie poissonneuse. On y vit au milieu des pecheurs. Ce sont de brave gens, des coeurs simples. Ils habitent le quartier de Courgain. C'est le bien nomme, disent les gens du pays, car ceux qui y vivent gagnent peu. Le Courgain s'etend derriere la rue de la Ferte, sur une rampe assez rude. Des maisonnettes, qui auraient l'air de joujoux si elles

etaient plus fraiches, se pressent les unes contre les autres, sans doute pour n'etre point emportees par le vent. La, on voit a toutes les portes de jolies tetes barbouillees d'enfants, et ca et la, au soleil, un vieillard qui raccommode un chalut, ou une femme qui coud a la fenetre derriere un pot de geranium. Cette population, me dit-on, souffre beaucoup en ce moment.

Elle est ruinee par les pecheres etrangeres, qui jettent en abondance le poisson sur nos marches. Ces simples n'ont pas, pour le combat de la vie, d'autres armes que leur barque et leur filet. Ce sont de grands enfants qui connaissent les ruses des poissons et ne connaissent point celles des hommes. En les voyant, on est pris de sympathie et d'amitie pour eux. La vie les use comme le temps use les pierres, sans toucher au coeur. La vieillesse meme ne les rend point avares. Ils s'aident les uns les autres. Ce sont les seuls pauvres qui ne s'evitent point entre eux. Justement je vois passer sous ma fenetre un ancien du pays. Il ressemble au pere Corot. Il est propre; il porte un petit anneau d'or a l'oreille. Le sel de la mer a tanne sa peau; le poids du chalut a courbe son echine.

A sa vue, je ne puis me defendre d'un souvenir. Je me repete a moi-meme l'epitaphe qu'une poetesse grecque fit, au temps des Muses, pour un pauvre pecheur de Lesbos. Elle est composee de peu de mots. Le style austere et pur des vers en atteste l'antique origine. Je traduis litteralement ce distique funeraire:

“Ici est la tombe du pecheur Pelagon. On y a grave une nasse et un filet, monuments d'une dure vie.”

Ainsi parle dans sa pitie sereine cette Muse grecque, qui ne pleure pas, parce que les larmes souilleraient sa beaute. Le vieux Pelagon jetait ses filets au pied des blancs promontoires. Il avait vu, dans ses rudes travaux, le vieillard des mers, le terrible Protee s'elever comme un nuage du sein des vagues. Il avait peut-etre entendu les sirenes chanter dans la mer bleue. La Manche n'a point de sirenes sur ses sables dangereux. Le blanc Protee n'erre point au pied des falaises a pic. Mais le vieux loup de mer, qui passe en ce moment sur le quai, a vu les ames des naufrages voler comme des mouettes a la pointe des lames; il a vu sur la terre des feux celestes, et peut-etre que Notre-Dame-de-Bon-Secours s'est montree a lui dans la brume de l'Ocean. Helas! a travers combien de fatigues le ciel lui a souri! Aujourd'hui, comme au temps de Sapho, la barque et le chalut sont les monuments d'une dure vie.

Hier, un enfant de onze ans s'est noye dans la baie. Il etait originaire de Cayeux. Cayeux est un port de peche a trois lieues de Saint-Valery. Ce port est sans abri contre les vents de l'ouest et du nord-ouest, qui amenaient autrefois dans les rues tant de sable qu'on y enfoncait jusqu'aux genoux. Aujourd'hui les galets que la mer a amoncelés forment une digue naturelle et protegent les maisons, ainsi qu'une partie des champs. C'est la que le bon saint Valery faillit mourir de fatigue et de froid quand il frappa a la porte de la maison ou un pretre se chauffait en compagnie d'un juge. La vie n'y est aisee pour personne. La pauvre famille dont je parle y souffrit cruellement. Plusieurs enfants moururent. Un d'eux, par un hasard inconcevable, se noya dans un baquet. Quand le pere et la mere vinrent s'etablir a Saint-Valery, de neuf enfants qu'ils avaient eus, il ne leur restait que le fils qui est mort hier et un aine appele sous les drapeaux. La mere, entete dans le malheur et donnant a l'avenir la figure sombre du passe, repetait tous les jours avec epouvante:

“Je sais que celui-ci se noiera comme les autres.”

De tels accidents sont rares a Saint-Valery. La baie et les bancs de sable prennent par an a peine une ou deux victimes. Pourtant la pauvre mere pleurait tous les jours son fils par avance.

Vendredi, a quatre heures, il partit seul en barque, bien que ses parents le lui eussent defendu. Il se noya par un clair soleil, dans une mer calme, en vue de la maison ou il avait ete nourri et ou l'attendait sa mere. La maree ramena a la cote sa barque et ses vetements. Pendant huit heures, ses parents resterent les yeux fixes sur cette eau tranquille qui recouvrait le cadavre de leur fils. Enfin, au milieu de la nuit, la mer s'etant retiree, quinze ou vingt pecheurs s'en allerent avec des lanternes, par les sables, chercher le corps. Ils le trouverent

dans un trou. Les crabes avaient déjà devore une oreille et attaque la joue.

On a porte aujourd'hui le petit cercueil sous un drap blanc, dans la vieille eglise qui domine la mer. Les femmes de Cayeux, avec les parents de l'enfant defunt, tenaient la tete du cortege; elles portaient la pelisse noire, commune autrefois a toutes les femmes de la Picardie et des Flandres. Elles ressemblaient ainsi, sur le chemin montueux de l'eglise, aux saintes femmes que peignaient les maitres flamands, au pied du Calvaire, en prenant leurs modeles sous leurs yeux. Les grandes pelisses ont passe par heritage des meres aux filles, et quelques-unes ont vu peut-etre d'un siecle d'humbles douleurs. Les jeunes Valericaines dedaignent aujourd'hui ce vetement traditionnel. Elles portent, aux grands jours de la vie, des chapeaux a la mode de Paris et se croient "braves" avec des mantelets garnis de jais, sur lesquels elles croisent leurs mains rouges.

Le cortege entra sous le vieux porche et l'office des morts commença. Derriere le cercueil, au poele blanc dont les cordons etaient tenus par quatre petits garçons, raidement habilles de gros drap noir, le pere et la mere se tenaient par le bras. L'homme ne pleurait plus. Mais on voyait que les larmes avaient coule longtemps sur le cuir fauve de ses joues. La tete renversee, il sanglotait. Les sanglots secouaient son long collier de barbe brise et ses hautes epaules. Ils donnaient a sa bouche un faux air de sourire, horrible a voir.

Cependant il se balançait ainsi qu'un homme ivre, et il melait aux chants des psaumes et aux prieres de l'officiant une plainte lente, reguliere et douce, comme l'air d'une de ces chansons avec lesquelles on endort les petits enfants. Ce n'etait qu'un murmure, et l'eglise en etait pleine! Mais elle, la mere! debout, immobile, muette dans sa pelisse antique, elle tenait son capuchon baisse au-dessous de sa bouche, et sous ce voile elle amassait sa douleur.

Quand l'absoute fut donnee, le cortege s'achemina vers Cayeux. C'est la, sous le vent de mer, qu'ils veulent que leur enfant repose. Croient-ils que cette terre, si dure aux vivants, sera douce aux morts? Ou plutot n'est-ce pas qu'ils gardent un tendre amour pour le rude pays ou ils sont nes et auquel ils portent aujourd'hui ce qu'ils avaient de plus cher? Nous vimes la petite troupe disparaître lentement sur le chemin pierreux. Jamais, pour ma part, je n'avais contemple un si grand spectacle. C'est qu'il n'y a rien de plus grand au monde que la douleur. Dans les villes, elle se cache. Aujourd'hui, je l'ai vue au soleil, sur une colline qui ressemblait au calvaire.

Ce dimanche les rues sont pavoisees. C'est la fete de la ville. De grandes affiches jaunes annoncent que des regates seront donnees sous le patronage du Yacht-Club de France. Les bateaux de Saint-Valery, de Cayeux courent. Des tribunes ornees des escussons des villes rivales s'elevent sur le quai. Les habitants de la ville, de noir vetus, s'y groupent autour de leurs officiers municipaux. A onze heures et demie, un coup de canon annonce que la fete nautique commence. Au-dessus de la piece, un blanc flocon de fumee s'eleve tout droit dans l'air tranquille. On craint que les voiles manquent de vent. Mais, peu a peu, tandis que manoeuvrent les yachts et les clippers, une jolie brise "nord-oua" s'eleve et les bateaux de peche de Saint-Valery et du Crotoy se mettent en ligne par un temps favorable. Ce sont de bons marcheurs. Tous les jours ils sortent a la mer descendante. Ils vont trainer leur chalut sur les bancs qu'on voit emerger au loin a mesure que l'eau baisse et qui forment alors des ilots jaunes dans la mer verte ou bleue. Ils pechent la crevette grise qu'on trouve en abondance sur ces bancs entre la pointe du Hourdel et les dunes de Saint-Quentin. Ces petits bateaux animent la baie; ils en sont la vie, partant la joie. Le flot les ramene. C'est plaisir d'epier de loin leurs voiles grises, blanches ou noires, quand ils reviennent ensemble comme une compagnie d'oiseaux.

16-18 aout.

On a distribue aujourd'hui les prix aux filles de l'ecole. A la sortie, nous essayons un grain. Les couronnes de lauriers et de chenes deteignent, a la pluie, sur le front et sur les joues des fillettes, qui deviennent horriblement livides. Elles communiquent par des baisers ce teint a leurs parents attendris. Tout le monde est vert.



Il y a pour les filles, a Saint-Valery, deux ecoles communales dirigees par les soeurs de la Providence. Les Augustines tiennent, dans la ville, un pensionnat libre. Il n'y a point d'ecole laique de filles.

Par contre, il n'y a pas d'ecole religieuse de garçons. Les deux ecoles communales de garçons ont ete laicisees dernièrement. Les freres n'ont point ouvert d'ecole libre. Ils se sont retires de la ville, decevant ainsi, dans ses secretes esperances, la municipalite qui se flattait, en appelant un instituteur laique, de faire naitre une feconde emulation entre l'enseignement municipal et l'enseignement libre.

Quant a l'obligation legale, elle n'a pas eu ici de resultats pratiques. La misere est une grande force. Que peut la loi contre elle? Comment empecher des gamins qui meurent de faim de voler des pommes de terre au lieu d'apprendre a lire? J'ai vu discuter au Senat la loi d'obligation. Le debat etait solennel. Il en sortit une grande loi. Mais je vois ici combien il est difficile de soumettre a cette loi de petits malheureux qui n'ont pas une culotte a mettre pour aller a l'ecole.

Le soin genereux que nous prenons aujourd'hui d'instruire l'enfance n'etait pas aussi etranger a l'esprit de nos peres qu'on le croit communement. Je viens d'en trouver une nouvelle preuve dans le registre manuscrit des lettres et ordonnances concernant la ville de Saint-Valery, qui est conserve aujourd'hui a la mairie et que M. Vanier, conseiller municipal, m'a communique. On lit dans ce registre une lettre que le cardinal de Bourbon, gouverneur du Vimeu, ecrivit vers 1536, a ses "chers et bien ames" le maire et les echevins de Saint-Valery, touchant es "escolles" de la ville. Il leur rappelle qu'il entend garder "le droit de l'escollatre" qui lui appartient. Il veut que les ecoles soient pourvues "d'ung homme de bien et bonnes lettres". Et il n'a pas d'autre exigence. Si le personnage que l'echevinage lui propose "est suffisant", i l'agree. "Car, ajoute-t-il, je desire merueilleusement que vos enfants soient bien instruictz, car c'est le bien de vostre chose publique."

Ce registre que j'ai sous les yeux, et qui embrasse la premiere moitie du XVIe siecle, contient aussi, a la date de 1533, une bien curieuse ordonnance relative "au peche d'adultere". Je vais la transcrire tout au long. Mais il faut d'abord rappeler que Saint-Valery etait au XVIe siecle un port de cabotage tres important. Si la ville avait ete vingt fois ruinee par les guerres, la baie etait une source de biens. A cette epoque ou la navigation naissante, deja hardie, grace a la decouverte de la boussole, et le commerce dans son premier essor, faisaient affluer la richesse sur nos cotes, on pouvait dire que la mer etait d'or. Devenus riches, les habitants de Saint-Valery eurent hate de jouir, et ils etalerent un luxe inconnu aux braves gens qui avaient defendu jadis leur forteresse contre les Anglais. Les dames porterent des etoffes et des fourrures venues des Indes ou de l'Amérique, des soies, des laines magnifiques. Ainsi parees, on les trouva plus jolies. On les aima beaucoup; elles se laisserent aimer. Aussi les moeurs devinrent tres relachees dans cette ville aujourd'hui simple, rude et modeste. C'est pourquoi la municipalite rendit en 1533 l'ordonnance suivante dont le lecteur entendra sans trop de peine, je le crois, le vieux francais, encore qu'un peu picard.

Je reproduis fidelement le texte original, tel que je le lis sur le registre qui m'a ete gracieusement communique:

"Considerant la justice tant ecclesiastique que temporelle, que Nostre Seigneur Jesucrist est journallement offense en ceste paroisse de plusieurs crimes et enormes vices qui se y perpetrent et principalement au peche d'adultere par plusieurs personnes hommes et femmes maries qui sont tous publiques et manifestes. Pour lesquelz crimes et villains peches sommes appertement menaches de l'ire de Dieu, a este advise et conclud tant de monseigneur l'official que par les bailly et maieur de ceste ville quil sera faicte deffense generale tant en l'eglise que es lieux publicquez que nulz hommes ne femmes maries ne aient plus a commetre adultere a paine de estre mis en une brincqueballe qui sera faicte et mise sur ung des flos de ceste ville et illec tombez et plonges testes et corps. Assavoir pour la premiere fois que il sera trouve et sceu que ilz auront adultere ou pourront estre trouvez en lieu suspect de tel vice, par trois fois dedens ledit flos et de soixante sols parisis d'amende pour estre donnee pour Dieu aux povres et aux denuntiateurs et accusateurs de telz crimez. Et pour la seconde fois de estre fustiguez par les carfours de ceste ville par la main du bourreau et banys de ladicte

ville et paroisse e leurs biens confisques, esperant que moiennant telles pugnitions l'ire de Dieu Notre Seigneur sera apaisee.”

Il est peut-être utile de dire ce que c'est que cette brincqueballe sur laquelle on mettait les victimes des passions de l'amour. Une brincqueballe est, en langage picard, le levier qui sert sur les navires a faire jouer le piston de la pompe. Quant aux “flots” de la ville, ce sont de grandes citernes. Les magistrats valericains punissaient par l'eau ces memes “peches” que Dante vit chaties dans l'enfer par le souffle du vent. Le flot dans lequel on trempait les pecheurs charnels se voit encore proche la porte Guillaume. Il vient d'etre mis a sec. La municipalite a decide que ce flot serait conserve comme monument historique.

La fete communale du 15 aout a amene ici quelques forains qui campent sur la petite place des Pilotes. Des somnambules et des tireuses de cartes ont detele leur voiture garnie d'un lit blanc. La femme sauvage est venue aussi. Une peinture deployee le long de la baraque la represente devorant la chair palpitante d'un homme blanc. En realite la femme sauvage est une pauvre fille qu'on a ciree comme une botte et qui garde, sous le cirage, un air de candeur et d'innocence. Elle a des yeux bleus d'une inalterable douceur. Elle est la vivante image de la faiblesse, de la souffrance paisible et de la resignation, et c'est elle qui fait la femme anthropophage! Voila un grand exemple du desordre qui regne sur cette terre.

L'orgue des chevaux de bois ronfle toute la soiree sur la place des Pilotes, et mele au bruit des lames qui brisent des airs de bals de barriere. Les chevaux, assieges par de jolies demoiselles de Paris, et par des petits pecheurs deguenilles, tournent sans repit.

J'ai longtemps medite sur les chevaux de bois. Je voudrais les etudier methodiquement. Mais la grandeur du sujet m'effraie. Et j'y decouvre d'abord une grande difficulte. Si l'on s'efforce de definir les diverses sensations qui affectent douloureusement l'organisme humain on peut esperer d'y reussir. Quand nous disons par exemple qu'une douleur est aigue ou qu'elle est sourde, qu'elle est lancinante ou fulgurante, nous nous faisons entendre assez bien. On eprouve au contraire un insurmontable embarras a représenter par des mots les sensations agreables; celles memes qui, resultant du jeu regulier des organes, sont usuelles et frequentes, echappent aux approximations du langage articule. Dire que ces sensations sont vives ou qu'elles sont douces, c'est ne rien dire; les termes, fort usites, de delices et de transports, sont vagues. Il parait donc qu'au physique le plaisir est plus indistinct que la douleur. Pour cette raison sans doute, je desespere de rendre tres sensible, par le seul moyen du discours, le plaisir que procurent les chevaux de bois. Il est certain, toutefois, que ce plaisir est grand. De leur cercle mouvant jaillissent des cris de volupte qui percent le bruit de l'orgue et des trombones. Et apres quelques tours de la machine ce ne sont que regards noyes, levres humides, tetes pamees. Les jeunes femmes y prennent l'expression que la statue antique donne aux Bacchantes. Et moins habiles a la volupte, les petits enfants, roides et la joue empourpree, restent graves, en proie a un dieu inconnu. Je ne parle point de ceux qui ont mal au coeur. Il s'en trouve. Mais c'est un cas particulier. Je m'en tiens au general. Grands et petits, ce qu'ils eprouvent est vaguement delicieux.

Sur le cheval de bois, sur la montagne russe, sur l'escarpolette, ils sont remues, secoues, agites, tout leur etre resonance, la circulation est activee; ils se sentent mieux vivre. Ils jouissent du jeu facile de leurs organes, ils soupirent, ils expirent; des caresses invisibles, des caresses interieures, les font tressaillir: ils sont heureux.

Le cheval de bois durera autant que l'humanite, parce qu'il repond a un instinct profond de l'enfance et de la jeunesse, ce desir de mouvement, ce besoin de vertige, cette secreete envie d'etre emporte, berce, ravi, qu'on eprouve aux heures enfantines, aux heures virginales. Plus tard, nous redoutons ces machines a mouvement; nous craignons que le moindre choc ne ranime en nous des souffrances engourdies. Mais dans l'age divin des chevaux de bois, toute secousse eveille une volupte.

Saint-Valery, 22 aout.

Aujourd'hui, j'ai vu celebrer de ma fenetre, sur le quai, l'humble fete de la benediction d'un bateau. C'etait un petit canot de peche. Le pavillon francais flottait a son mat. A bord, une table, couverte d'une nappe blanche, portait un gateau, une bouteille de vin et des verres. Un pretre, precede d'un bedeau, entra dans l'embarcation pour la benir. Un chantre et un enfant de choeur y prirent place apres lui, ainsi que le patron de la barque et sa femme. Ces deux bonnes gens gardaient, dans leurs pauvres vetements de fete, une raideur simple et une gravite naive. Ils n'etaient plus jeunes ni l'un ni l'autre. Brunis et durcis dans le travail, ils rappelaient, par la rude simplicité de leur attitude, les statues des vieux ages. Le pretre prit, sur un plateau que lui presenta l'enfant de choeur, une poignee de sel et de ble, et il la sema dans la barque afin d'y semer en meme temps la force et l'abondance. Puis il trempa dans l'eau benite un rameau de buis, image du rameau que la colombe apporta dans l'arche, aspergea la barque, et, la nommant par son nom, la benit.

Le chantre entonna alors le Te Deum. Il chanta ensuite le psaume cent six et l'Ave maris stella. Quand il eut fini, la femme du pecheur coupa le gateau qui avait ete beni en meme temps que la barque; elle versa du vin dans les verres et offrit a boire et a manger au pretre ainsi qu'a tous les assistants.

Il est d'usage, lors de la benediction des grands bateaux, de casser sur l'etrange une bouteille pleine. Cet usage n'est pas suivi par les pauvres patrons des petits canots de peche. Ils disent qu'il vaut mieux boire le vin que de le perdre. J'ai demande a un vieux marin ce que signifiait cette bouteille cassee. Il m'a repondu en riant que l'etrange glisse mieux dans la mer quand elle a ete d'abord bien arrosee. Puis, reprenant sa gravite ordinaire, il a ajoute:

“C'est mauvais signe quand la bouteille ne se brise pas. Il y a dix ans, j'ai vu benir un grand bateau. La bouteille glissa sur l'etrange et ne se cassa pas. Le bateau se perdit a son premier voyage.”

Et pourquoi casse-t-on une bouteille avant de lancer un bateau a la mer? Pourquoi? Pour la raison qui fit que Polycrate jeta son anneau a la mer, pour faire la part du malheur. On dit au malheur: “Je te donne ceci. Il faut t'en contenter. Prends mon vin et ne me prends plus rien.” C'est ainsi que les Juifs fideles aux coutumes antiques brisent une tasse quand ils se marient. La bouteille cassee, c'est une ruse d'enfant et de sauvage, c'est la malice du pauvre homme qui veut jouer au plus fin avec la destinee.

Eu, 23 aout.

Du haut de la colline de Saint-Laurent, nous decouvrons la ville d'Eu, paisiblement couchee dans le creux d'un vallon. Elle est charmante ainsi avec ses toits pointus, ses rues tortueuses et le clocher en charpente de son elegante eglise. Nous la contemplons dans une sorte de ravissement. C'est qu'aussi la vue a vol d'oiseau d'une jolie ville est un spectacle aimable et touchant, ou l'ame se plait. Des pensees humaines montent avec la fumee des toits. Il y en a de tristes, il y en a de gaies; elles se melent pour inspirer toutes ensemble une tristesse souriante, plus douce que la gaiete. On songe:

“Ces maisons, si petites au soleil que je puis les cacher toutes en etendant seulement la main, ont pourtant abrite des siecles d'amour et de haine, de plaisir et de souffrances. Elles gardent des secrets terribles, elles en savent long sur la vie et la mort. Elles nous diraient des choses a pleurer et a rire, si les pierres parlaient. Mais les pierres parlent a ceux qui savent les entendre. La petite ville dit aux voyageurs qui la contemplent du haut de la colline:

“Voyez; je suis vieille, mais je suis belle; mes enfants pieux ont brode sur ma robe des tours, des clochers, des pignons denteles et des beffrois. Je suis une bonne mere; j'enseigne le travail et tous les arts de la paix. Je nourris mes enfants dans mes bras. Puis, leur tache faite, ils vont, les uns apres les autres, dormir a mes pieds, sous cette herbe ou paissent les moutons. Ils passent; mais je reste pour garder leur souvenir. Je suis leur memoire. C'est pourquoi ils me doivent tout, car l'homme n'est l'homme que parce qu'il se souvient. Mon manteau a ete dechire et mon sein perce dans les guerres. J'ai recu des blessures qu'on disait mortelles. Mais

j'ai vecu parce que j'ai espere. Apprenez de moi cette sainte esperance qui sauve la patrie. Pensez en moi pour penser au dela de vous-memes. Regardez cette fontaine, cet hopital, ce marche que les peres ont legues a leurs fils. Travaillez pour vos enfants comme vos aieux ont travaille pour vous. Chacune de mes pierres vous apporte un bienfait et vous enseigne un devoir. Voyez ma cathedrale, voyez ma maison commune, voyez mon Hotel-Dieu et venez le passe. Mais songez a l'avenir. Vos fils sauront quels joyaux vous aurez enchasses a votre tour dans ma robe de pierre.”

Mais, pendant que j'ecoute parler la ville, nos chevaux descendent la rampe de la colline, et voici que notre break traverse la grande rue au milieu du silence et de la solitude. On dirait que la ville d'Eu dort depuis cent ans. L'hotel ou nous descendons a eteint ses fourneaux. En demandant a dejeuner au malheureux aubergiste, nous l'embarrassons visiblement.

Aussi bien la ville d'Eu a-t-elle peu d'attraits pour retenir les visiteurs, aujourd'hui que le chateau et le parc sont fermes. On ne se promene plus sous les hetres plantes pour les Guises. Le parc, autrefois ouvert au public les jeudis et les dimanches, est interdit a tous les promeneurs. On ne visite plus le chateau. Il faut se contenter d'en voir la facade, a travers la grille de la cour. Cette facade, de brique et de pierre, ne doit qu'a la hauteur de ses toits son aspect monumental. Elle est plate, lourde et vulgaire. Ainsi la concut Fontaine, qui restaura le chateau pour le duc d'Orleans en 1821.

Fontaine avait d'ordinaire peu de respect pour les oeuvres des vieux maitres macons. Il jugea que les facades du chateau d'Eu etaient faites sans methode et, comme il le dit lui-meme, il les rectifia. Il les rectifia si bien que le chateau a maintenant l'air d'une caserne.

Nos gouts sont bien changes depuis le temps de Percier et de Fontaine. Un chateau n'est jamais assez vieux pour nous, mais l'architecte n'a pas moins d'occasions que jadis de pratiquer son art funeste. Autrefois, il demolissait pour rajeunir; maintenant, il demolit pour vieillir. On remet le monument dans l'etat ou il etait a son origine. On fait mieux: on le remet dans l'etat ou il aurait du etre.

C'est une question de savoir si Viollet-le-Duc et ses disciples n'ont point accumule plus de ruines en un petit nombre d'annees, par art et methode, que n'avaient fait, par haine ou mepris, durant plusieurs siecles, les princes et les peuples, degoutes a l'envi des vestiges d'un passe qui leur semblait barbare. C'est une question de savoir si nos eglises du moyen age n'eurent pas a souffrir aussi cruellement du zele indiscret des nouveaux architectes que de cette longue indifference qui les laissait vieillir tranquilles. Viollet-le-Duc obeissait a une idee vraiment inhumaine quand il se proposait de ramener un chateau ou une cathedrale a un plan primitif qui avait ete modifie dans le cours des ages ou qui, le plus souvent, n'avait jamais ete suivi. L'effort en etait cruel. Il allait jusqu'a sacrifier des oeuvres venerables et charmantes et a transformer, comme a Notre-Dame de Paris, la cathedrale vivante en cathedrale abstraite. Une telle entreprise est en horreur a quiconque sent avec amour la nature et la vie. Un monument ancien est rarement d'un meme style dans toutes ses parties. Il a vecu, et tant qu'il a vecu il s'est transforme. Car le changement est la condition essentielle de la vie. Chaque age l'a marque de son empreinte. C'est un livre sur lequel chaque generation a ecrit une page. Il ne faut alterer aucune de ces pages. Elles ne sont pas de la meme ecriture parce qu'elles ne sont pas de la meme main. Il est d'une fausse science et d'un mauvais gout de vouloir les ramener a un meme type. Ce sont des temoignages divers, mais egalement veridiques.

Il y a plus d'harmonies dans l'art que n'en concoit la philosophie des architectes restaurateurs. Sur la facade laterale d'une eglise, entre les grands bonnets d'evêque de deux vieux arcs en tiers-point, un portique de la Renaissance dresse elegamment les ordres de Vitruve et s'accompagne d'anges grâciles, aux tuniques legeres. Cela fait une belle harmonie. Sous une corniche de fraisiers et d'orties, tailles au temps de saint Louis, une petite porte Louis XV etale ses rocailles frivoles et ses coquilles, devenues austeres avec l'age. Cela encore fait une belle harmonie. Une nef magnifique du XIVe siecle est lestement enjambee par un jube charmant de l'epoque des Valois; a une branche du transept, sous la pluie de pierreries d'une verriere du premier age, un

autel de la decadence hausse ses colonnes torsées de marbre rouge ou courent des pampres d'or, ce sont là des harmonies. Et quoi de plus harmonieux que ces tombeaux de tous les styles et de toutes les époques, multipliant les images et les symboles sous une de ces voûtes qui tiennent de la géométrie, dont elles procèdent, une beauté absolue.

Je me rappelle avoir vu sur un des bas-côtés de Notre-Dame de Bordeaux un contrefort qui, par la masse et les dispositions générales, ne diffère pas beaucoup des contreforts plus anciens qui l'environnent. Mais pour le style et l'ornementation, il est tout à fait singulier. Il n'a ni ces pinacles, ni ces clochetons, ni ces longues et étroites arcades aveugles qui amincissent et allègent les contreforts voisins. Il est décoré, celui-là, de deux ordres renouvelés de l'antique, de médaillons, de vases. Ainsi l'a conçu un contemporain de Pierre Chambiges et de Jean Goujon, qui se trouvait conducteur des travaux de Notre-Dame au moment où un des arcs primitifs se rompit. Cet ouvrier, qui avait plus de simplicité que nos architectes, ne songea pas, comme ils l'eussent fait, à travailler dans le vieux style perdu; il ne tenta point un pastiche savant. Il suivit son génie et son temps. En quoi il fut bien avisé. Il n'était guère capable de travailler dans le goût des maçons du XIV<sup>e</sup> siècle. Plus instruit, il n'aurait produit qu'une insignifiante et douteuse copie. Son heureuse ignorance l'obligea à avoir de l'invention. Il conçut une sorte d'édicule, temple ou tombeau, un petit chef-d'œuvre tout empreint de l'esprit de la Renaissance française. Il ajouta ainsi à la vieille cathédrale un détail exquis, sans nuire à l'ensemble. Ce maçon inconnu était mieux dans la vérité que Viollet-le-Duc et son école. C'est miracle que, de nos jours, un architecte très instruit n'ait pas jeté bas ce contrefort de la Renaissance pour le remplacer par un contrefort du XIV<sup>e</sup> siècle.

L'amour de la régularité a poussé nos architectes à des actes de vandalisme furieux. J'ai trouvé à Bordeaux même, sous une porte cochère, deux chapiteaux à figures qui y servaient de bornes. On m'expliqua qu'ils venaient du cloître de \*\*\* et que l'architecte chargé de restaurer ce cloître les avait fait sauter pour cette raison que l'un était du XI<sup>e</sup> siècle et l'autre du XIII<sup>e</sup>, ce qui n'était point tolérable, le cloître datant du XII<sup>e</sup>, et devant y être sévèrement ramené. En raison de quoi l'architecte les remplaça par deux chapiteaux du XII<sup>e</sup>. Cela s'appelle un faux. Tout faux est haïssable.

Ingenieur à détruire, les disciples de Viollet-le-Duc ne se contentent pas de détruire ce qui n'est pas de l'époque adoptée par eux. Ils remplacent les vieilles pierres noires par des blanches, sans raison, sans prétexte. Ils substituent des copies neuves aux motifs originaux. Cela encore, je ne le leur pardonne pas; c'est pour moi une douleur de voir périr la plus humble pierre d'un vieux monument. Si même c'est un pauvre maçon très rude et malhabile qui l'a dégrossie, cette pierre fut achevée par le plus puissant des sculpteurs, le temps. Il n'a ni ciseau, ni maillet: il a pour outils la pluie, le clair de lune et le vent du nord. Il termine merveilleusement le travail des praticiens. Ce qu'il ajoute ne se peut définir et vaut infiniment.

Didron, qui aimait les vieilles pierres, inscrivit peu de temps avant sa mort, sur l'album d'un ami, ce précepte sage et méprisé: "En fait de monuments anciens, il vaut mieux consolider que réparer, mieux réparer que restaurer, mieux restaurer qu'embellir; en aucun cas, il ne faut ajouter ni retrancher."

Cela est bien dit. Et si les architectes se bornaient à consolider les vieux monuments et ne les refaisaient pas, ils mériteraient la reconnaissance de tous les esprits respectueux des souvenirs du passé et des monuments de l'histoire. Le Treport, 23 août.

Nous sommes émerveillés de la beauté du spectacle. Nous avons devant nous Mers et sa blanche falaise; à notre droite, des prairies aux pentes desquelles paissent les boeufs et les moutons; à gauche, la mer, où glissent des barques dont les voiles sont nouées en festons. À nos pieds, la jetée. Elle est couverte de la foule diversément colorée des baigneurs et des baigneuses. Les berets rouges, blancs ou bleus, les robes claires, les chapeaux de paille brillent au soleil. Tout cela a des papillotements joyeux. Soudain, une exclamation bruyante s'élève, les chapeaux volent en l'air. C'est un torpilleur qui quitte le port, franchit l'écluse et gagne le large pour aller à Boulogne. Il en passe trois, et c'est trois fois le même enthousiasme. Trois fois on crie, on

salue; trois fois, les chapeaux, les mouchoirs, les ombrelles s'agitent.

Les torpilleurs sont populaires. Ils sont aimés sans doute parce qu'ils ont l'air terrible, et qu'ils flattent cette douce espérance de carnage qui sourit mollement au fond du cœur paisible des bourgeois. En vérité, ils ne sont pas jolis; ils ressemblent à une baleine, mais à une baleine comme il n'y en a pas, à une baleine cuirassée, jetant une fumée noire au lieu d'eau par les éventails.

Naguère, en voyant un torpilleur qui mouillait dans les eaux de la Seine, à la hauteur du quai d'Orsay, M. Renan souhaitait qu'on donnât le commandement des torpilleurs non à des marins, mais à des savants et à des philosophes, qui pussent y méditer les vérités éternelles en attendant le moment de sauter en l'air. L'existence de ces hommes extraordinaires eût concilié l'inconciliable. Soldats contemplatifs, ils eussent satisfait l'idéal par leur vie et le réel par leur mort. C'est une excellente idée, mais qui n'entrera pas facilement dans la tête d'un ministre de la marine. Et je crains aussi que les philosophes ne soient pas tentés excessivement d'entrer, comme Jonas, dans ces vaisseaux-poissons.

#### IV. NOTRE-DAME DE LIESSE

Saint-Thomas, 11 août.

Ce coin du Laonnais n'a pas de larges horizons. Mais le sol y fait des plis gracieux et il est semé de bouquets d'arbres. Le petit chemin blanc qui passe devant ma porte et se parfume de menthe en se creusant vers la prairie humide s'en va, par les champs de trèfle, d'avoine et de betteraves, au bois où le Petit Chaperon Rouge cueille encore la noisette. On a plaisir à suivre chaque matin ce sentier étroit et sinueux, si l'on pense que c'est assez de joie et de gloire en une promenade que de visiter la reine des prés dans son humble majesté, et de respirer le chevre-feuille qui suspend aux buissons ses guirlandes parfumées.

Hier, j'ai trouvé au milieu de ce sentier un petit hérisson immobile et tout en boule. Il était blessé. Je le pris dans ma poche et le portai à la maison, où une goutte de lait le ranima. Il montra son groin noir, qui a l'air d'être taillé dans une truffe. Il ouvrit les yeux, et j'eus la faiblesse de me croire le bon Samaritain. Ce matin, mon ami courait dans le jardin, flairant la terre humide, et toutes les piques de son dos reluisaient. La rencontre d'un hérisson; moins encore, un brin de serpolet à l'orée d'un bois, une vieille épitaphe dans un cimetière de village, suffit à l'amusement de la journée d'un solitaire.

Nous avons ici un camp de César et une petite montagne qu'un jour Gargantua laissa tomber de sa hotte. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est un fau (fagus) très grand et parfaitement rond, qui donne des faines d'un goût délicieux, si j'en crois les paysans. Le hêtre de Domremy que hantaient les fées et où les filles du village suspendaient des guirlandes et des chapeaux de fleurs, n'était ni plus beau ni plus vénérable. Je regrette le temps où l'on rendait un culte aux arbres et aux fontaines. J'aurais, en ce temps-là, noué précieusement aux branches de ce beau fau des statuettes de terre cuite avec des bandelettes de laine, et peut-être même aurais-je su attacher au tronc un tableau portant une épigramme votive en vers imités d'Ausone. Ce hêtre, illustre dans le pays, s'élève sur la hauteur entre Saint-Thomas et Saint-Erme, dont l'église est misérable et charmante avec son mince clocher d'ardoises, son toit rustique, son porche renaissance, qui s'émiette à la pluie, et sa girouette où l'on voit le grand saint Antoine et son cochon finement découpés. À l'intérieur, dans la nef tronquée et nue, sur un chapiteau roman, un oiseau becquetant une grappe de raisin est resté comme l'unique témoin des jours où l'église de Saint-Erme s'élevait dans sa robe blanche au-dessus d'un peuple fidèle. Du XI<sup>e</sup> siècle au XV<sup>e</sup>, les églises de Soissons, de Reims et de Laon florissaient splendidement dans la Gaule chrétienne, et si l'on aime à vivre dans le passé, ce pays de Laon plaît par d'antiques souvenirs. Les pierres y parlent sous le mousse et sous la giroflée. À une lieue d'ici, vers Soissons, est Corbeny, où les rois de France, au retour du sacre, venaient toucher les écrouelles. À trois lieues au nord, en terre de Picardie, on trouve Notre-Dame de Liesse, qui fut dans l'ancienne France un lieu de pèlerinage très fréquenté.

Belleforest dit au premier tome de sa Cosmographie, publiee en 1575:

“Non loin de Laon est cette place tant renommee de Lyance ou Lyesse pour le temple sacre de la glorieuse mere de notre Dieu, la Vierge Marie, le pelerinage ancien de nos rois, et ou Dieu fait de grands miracles pour l'amour et par les merites de celle qu'il a choisie pour sa mere.”

On suit, pour aller d'ici a Liesse, une route crayeuse qui traverse une plaine seche, semee de vieux moulins a vent aux ailes decharnees, et coupee ca et la par des bouquets de bouleaux. Le vent courbe l'avoine naine. Tandis que le cocher me montre du bout de son fouet l'horizon plat et triste, et me conte l'histoire du meunier qui s'est pendu dans son moulin et du percepteur assassine sur la route, nous voyons a notre gauche, a travers un rideau d'arbres, le chateau de Marchais, bati sous Charles IX par le cardinal de Lorraine. Encore deux kilometres a peine, et nous rencontrons, sur notre droite, les trois ormes qui ombragent une petite chapelle grillee et qu'on nomme les Trois-Chevaliers. Et tout de suite les roues de la carriole resonent sur le pave desert d'une rue de village aux maisons basses a grands pignons. Nous sommes a Notre-Dame de Liesse, autrefois si frequentee et maintenant delaissee et tombee dans un morne abandon. Notre-Dame de Lourdes a fait grand tort a la dame de Liesse comme a toutes les saintes Vierges de l'ancienne France. Cette belle dame de Lourdes, avec son echarpe bleue, attire dans sa ville d'eau tous les pelerins, et il n'est bruit que d'elle. Une dame pieuse, qui regrette les vieux sanctuaires, me disait: “On ne peut le nier: cette Vierge de Lourdes est obligeante, serviable, entendue, empressée, je dirai meme obsequieuse. Elle se multiplie pour se rendre utile. Elle guerit les malades, recommande les jeunes gens a leurs examens, fait des mariages et vend du chocolat. Entre nous, je la trouve un peu intrigante.”

La Vierge de Liesse ne sait pas si bien faire ses affaires. Elle est oubliee; cela s'apercoit tout de suite quand on entre dans la petite ville endormie. On me dit qu'elle se reveillera le mois prochain, lors des grands pelerinages; mais je vois bien qu'autrefois visitee par les rois, elle n'attire plus, meme en ses grandes feeries, que quelques bonnes dames de Reims, de Laon et Saint-Quentin.

Elle eut ses beaux jours. Tout passe; La Notre-Dame de Lourdes passera comme elle. C'est une reflexion propre a consoler la Notre-Dame de Liesse de son irremediable declin. La poussiere, une lente poussiere, recouvre les petites boutiques voisines de l'eglise ou s'etalent, sous des vitres ternes, des medailles, des images, des chapelets et des scapulaires. Au XVe siecle, on vendait sous l'auvent de ces maisonnettes de belles medailles de plomb ou d'etain a bordure ajouree, que les bonnes gens cousaient a leur chapeau clabaud. Louis XI faisait comme eux, et parmi les medailles qu'il portait a son bonnet, soyez sur qu'il se trouvait celle de Notre-Dame de Liesse, a qui le pieux roi avait une devotion singuliere.

Ce qu'il y a aujourd'hui de plus etrange dans ces boutiques, ce sont des bouteilles fermees au chalumeau ou flottent dans de l'eau, suspendues a des boules creuses par un fil de verre, les attributs de la Passion: la croix, les clous, l'eponge de fiel, la lance, le sceptre de roseau, la couronne d'epines, la sainte face, et le soleil qui se voila, et la lune qui parut quand le mystere fut consommé. Ces petites pieces de verre colore ont la naivete des jouets d'enfant. Ils amusent par l'idee qu'il est des ames assez ingenues pour admirer une merveille si barbare. L'eglise, dont il subsiste quelques parties du XVe siecle, est petite. Le portail, surmonte d'une large fenetre cintree et d'un pignon flanque de deux clochetons, a l'air assez avenant, et il suffit d'aimer les vieilles pierres pour admirer sur les contreforts, des deux cotes de la fenetre, deux heaumes sculptes, expressifs comme des visages avec leur petit crane pointu, leur nez en bec d'oiseau, leur lippe narquoise et leur enorme encolure. Mais ce ne sont la que des bagatelles, et l'on voit bien que nous sommes en vacances.

En entrant dans l'eglise, le regard s'arrete sur un beau jube de la Renaissance qui tend, dans la nef, son arche elegante de pierre blanche et de marbre noir. Sur la balustrade de ce jube s'elevent quatre statues peintes. Elles sont dans le gout affreux de la Restauration et representent trois chevaliers, avec de superbes panaches, et une belle demoiselle habillee a la turque. Ils sont tous quatre tres ridicules et semblent jouer Zaire devant la duchesse d'Angouleme. Je vous dirai tout a l'heure qui sont ces trois chevaliers et cette jeune musulmane.

Qu'il vous suffise de savoir pour le moment qu'ils rapportèrent d'Egypte l'image miraculeuse qu'on venere depuis lors dans l'eglise ou nous sommes.

Il faut passer sous le jube pour voir la petite Vierge de Liesse assise dans le choeur au-dessus de l'autel. C'est une Vierge noire. J'ai toujours eu beaucoup de gout et de curiosite pour les Vierges noires, qui sont toutes fort anciennes. Elles ont des manteaux en forme d'abat-jour. Elles sont evasees et courtes. Cela tient a ce qu'elles sont assises et qu'on les habille comme si elles etaient debout, et il y a la un mepris touchant de la forme humaine. Les Grecs avaient aussi leurs idoles noires. C'etait, comme les notres, des statues de bois informes et prodigieuses. Ils en attribuaient l'origine a Dedale, et ils veneraient ces rudes images noircies par le temps. Ils les couvraient aussi de voiles precieux. Les cultes se ressemblent plus qu'on ne croit. Si, par une operation magique, la vieille paysanne, que je vois ici machant des prieres sous son capuchon de laine, etait transportee subitement a Pessinonte, dans le sanctuaire releve et rendu aux mysteres antiques, elle acheverait sans trop de surprise, au pied de la Bonne Deesse, l'oraison commenee devant la Sainte Vierge. Il faut tout dire: la veritable Vierge noire de Liesse fut brulee en 1793, et celle qui la remplace n'est, a mon gre, ni assez naive ni assez antique. On assure qu'un peu du bois de l'ancienne, tire du feu, a ete retrouve et mis dans la nouvelle, et les devots peuvent en recevoir quelque consolation, car ils estiment ce bois plus excellent que celui de l'arche de Noe. Mais qui rendra la petite idole vetue d'un abat-jour a ceux qui estiment, avec l'eveque Synesius, que toutes les antiquites sont venerables?

C'est au fond de l'eglise, a gauche, dans la sacristie batie sous Louis XIII, qu'est le tresor, aujourd'hui bien appauvri, de Notre-Dame de Liesse: des coeurs en vermeil, des montres avec la chaine, de ces grosses montres d'argent qu'on appelle oignons, une pendule a sujet, des batons et des bequilles, quelques vieilles croix d'honneur, un hausse-col de capitaine, deux paires d'epaulettes. J'ai decouvert dans un coin de la sacristie, avec attendrissement, une de ces bouteilles dont nous parlions tout a l'heure, qui ont le goulot soude et dans lesquelles nagent des emblemes en verroterie. Sans doute, la bonne femme qui fit ce present a la Vierge noire, lui dit: "Pour votre petit, madame!" Et, en effet, Notre-Dame de Liesse tient sur ses genoux un enfant Jesus debout et les bras ouverts. Mais on chercherait en vain dans ce pauvre tresor, ou l'araignee tend sa toile, le coeur d'or apporte par l'abbesse de Jouarre, les villes d'argent apportees par les cites de Bourges, de Reims, de Mezieres, d'Amiens, de Laon et de Saint-Quentin, le navire de la municipalite de Dieppe, le bras d'argent du capitaine de Hale, le navire d'Henriette de France, reine d'Angleterre, et la mamelle d'or de la reine de Pologne. Ces dons precieux ont disparu. Louis XIV fit fondre et envoyer a la Monnaie ce qui restait, en 1690, du tresor de Notre-Dame de Liesse. Il fallait sauver la patrie. Il fallait aussi la sauver en 1792. Les memes necessites commandent les memes actes.

C'est en faisant des guerisons que la petite Notre-Dame noire du pays de Laon s'etait surtout enrichie. Elle delivrait aussi les possedes. On raconte qu'une femme de Vervins, nommee Nicole, qui donnait tous les signes de la possession, fut conduite a Liesse et y eprouva un grand soulagement. Mais son entiere delivrance, assure le chanoine Villette, qui florissait a la fin du XVIIe siecle, ne fut achevee que plus tard, dans l'eglise cathedrale de Laon, par les soins de l'eveque. Belzebuth parut aux yeux de Monseigneur et lui fit un aveu qui dut lui couler:

"La Vierge Marie, lui dit-il en confidence, vient de m'enlever le secours de vingt-six de mes compagnons en les faisant sortir du corps de cette femme."

Notre-Dame de Liesse rendit au sire de Couci ses deux enfants qui etaient perdus. C'est elle qui, invoquee par un larron qu'on pendait, vint, de ses bras qui avaient porte Jesus, soutenir le malheureux pendant les trois jours qu'il demeura attache a la potence. Mais je crois bien me rappeler que ce miracle, mis en rimes par les trouveres, est egalement attribue a Notre-Dame de Chartres. La Vierge de Liesse faisait evader les prisonniers et mettait volontiers son pouvoir a s'opposer a l'execution des arrets de justice. Je ne l'en blame pas; je l'en loue, tout au contraire, tenant la grace meilleure que la justice. Durant quatre ou cinq siecles, elle fut assiegee de solliciteurs. Les pelerins, venus de toutes les parties du royaume, suppliaient, les mains jointes, la belle



dame de Liesse de ne point dormir tandis qu'ils lui parlaient. Maintenant elle sommeille en paix dans son sanctuaire deserte. Ne troublons point son repos et venerons en elle la foi, l'esperance et la charite de tant d'ames qui passerent avant nous sur cette terre ou nous passons.

Si l'on vient du chateau de Marchais, avons-nous dit, on rencontre, a droite sur la route en entrant a Liesse, trois ormes autour d'une chapelle grillee. On les appelle les Trois-Chevaliers, en memoire des trois fils de la dame d'Eppes, qui rapporterent d'Egypte en Picardie l'image miraculeuse qui fut ensuite veneree sur la terre de Liance, dite depuis terre de Liesse.

Voici l'histoire des trois chevaliers d'Eppes et de la belle Ismerie:

#### HISTOIRE DES TROIS CHEVALIERS D'EPPE ET DE LA BELLE ISMERIE.

En ce temps-la, Foulques, comte d'Anjou, de Touraine et de Mayenne, roi de Jerusalem, prit d'assaut Cesaree de Philippes, qui etait l'ancienne ville de Dann situee a l'une des extremités de son royaume. Il rebatit le chateau de Bersabee, qui etait a l'autre extremité, et retablit ainsi dans son entier le royaume de David et de Salomon, qui s'etendait, dit l'Ecriture, de Dan a Bersabee.

La garde du chateau de Bersabee fut confiee aux chevaliers de Saint-Jean de Jerusalem, eriges en ordre militaire environ trente ans auparavant, sous le regne de Baudouin 1er. Or, au nombre de ces chevaliers etaient trois freres de l'illustre maison d'Eppes, en Picardie, dont l'aine ne somrait le chevalier d'Eppes, le second le chevalier de Marchais, et le plus jeune le chevalier aux armes blanches. Mme d'Eppes, leur mere, possedait de grandes et belles terres dans le pays de Laon. Mais ils avaient pris la croix du pelerin et porte dans la terre sanctifiee par le sang de Jesus la banniere d'Eppes aux alerions d'or. Et parce que leur prudence et leur courage etaient connus, Foulques d'Anjou leur avait designe pour poste le chateau de Bersabee qui, situe a seize milles d'Ascalon, etait sans cesse menace par les Sarrasins.

En effet, Ascalon, ancienne ville des Philistins, etait au pouvoir du calife d'Egypte, qui y envoyait quatre fois l'an, par terre ou par mer, des armes, des vivres et des troupes fraiches. La population de cette ville etait nombreuse et toute guerriere. Chaque enfant male recevait des sa naissance, sur le tresor du calife, la paye d'un soldat en campagne. La garnison, composee de soldats tres farouches, faisait des sorties frequentes.

Un jour, les trois fils de Mme d'Eppes, tandis qu'ils chevauchaient a quelque distance du chateau de Bersabee, furent surpris par une troupe de cavaliers sarrasins, et, malgre leur resistance opiniatre, ils furent pris et conduits au Caire.

Le calife s'y trouvait alors. Ayant appris que les trois prisonniers chretiens etaient d'une extraordinaire beaute, il fut curieux de les voir et il les fit amener dans le jardin ou il prenait le frais, sous des buissons de roses, au murmure des fontaines. Les fils de Mme d'Eppes passaient de toute la tete les turbans de leurs gardiens; leurs epaules etaient tres larges, et le calife reconnut qu'on lui avait fait un rapport fidele. Voulant s'assurer s'ils avaient autant d'esprit que de beaute, il leur posa plusieurs questions auxquelles ils repondirent avec une sagesse et une modestie dont il fut charme. Mais il n'en laissa rien paraître; il affecta au contraire de renvoyer les prisonniers avec dedain et il ordonna qu'ils fussent enchaines dans un cachot obscur.

Son dessein etait de les reduire, par de mauvais traitements, a abjurer la religion du Christ et a embrasser le culte de l'idole Mahom, auquel il etait attache comme sont tous les Sarrasins. C'est pourquoi il fit enchaîner les trois chevaliers dans un cachot sur lequel passait le fleuve Nil.

Puis il leur fit dire par un de ses vizirs qu'il leur donnerait un palais avec des jardins, des armes precieuses, un cheval syrien tout selle et des esclaves tres belles, jouant de la guitare, s'ils consentaient a adorer l'idole Mahom.

Certains des voyageurs, qui ont été interrogés, affirment que les mécréants Sarrasins n'élevaient point de figures à la ressemblance de Mahom. S'ils disent vrai, il faut entendre que le calife fit des promesses aux chevaliers à condition d'obéir à la loi de Mahom, et cela ne change rien à la vérité du récit.

Quand le vizir eut dit ce que le calife offrait, et à quelles conditions, le chevalier d'Eppes songea aux jardins pleins d'eaux vives et soupira; le chevalier de Marchais songea aux belles esclaves et demeura rêveur; le chevalier aux armes blanches songea au cheval syrien et aux lames de Damas, et un grand cri jaillit comme une flamme de sa poitrine. Mais tous trois repoussèrent les présents du calife.

En vain le gardien de la prison, qui était un vieillard abondant en discours, leur conta les plus beaux apologues arabes pour leur persuader de quitter la foi chrétienne; ils ne se laisserent pas séduire par des contes ingénieux, non plus que par l'exemple d'un baron normand qui, s'étant fait adorateur de Mahom, vivait à Smyrne de fruits confits, avec une douzaine de femmes qu'il vendait quand elles ne lui plaisaient plus.

Par tout ce qu'on lui rapportait de leur constance, le calife vit bien que les trois fils de Mme d'Eppes ne viendraient à la religion sarrasine ni par la peur des supplices ni par l'appât des richesses et des voluptés. Il se flatta de les y amener par la dialectique. Il leur envoya dans leur cachot les plus savants docteurs arabes qui leur tenaient chaque jour les raisonnements les plus subtils. Ces docteurs connaissaient Aristote; ils excellaient dans la mathématique, dans la médecine et dans l'astronomie. Les trois fils de Mme d'Eppes ignoraient l'astronomie, la médecine, la mathématique et les ouvrages d'Aristote, mais ils savaient par cœur le pater et plusieurs belles prières. C'est pourquoi les savants arabes ne purent les convaincre et se retirèrent pleins de confusion.

Le calife, qui était d'un caractère obstiné, ne se tint pas pour vaincu avec Aristote et les docteurs. Il eut recours à un artifice dont il se promettait le meilleur succès. Sachez que ce calife avait une fille jeune, belle et bien faite, musicienne et raisonnant plus subtilement que les docteurs. Elle se nommait Ismerie. Son père lui donna l'ordre de revêtir ses plus riches vêtements, de s'oindre d'huiles balsamiques et de visiter les trois chevaliers dans leur prison.

“Allez, ma fille, lui dit-il. Déployez toutes vos grâces, employez tous vos charmes pour gagner ces chrétiens.”

Le zèle de la religion l'échauffait à ce point qu'il recommanda à sa fille d'immoler même ce qu'elle avait de plus cher, si ce sacrifice devait tourner à l'avantage de Mahom.

Les recommandations du calife ont paru outrées à quelques auteurs qui ont rapporté cette histoire. Mais le chanoine Willete fait observer qu'elles sont naturelles chez un idolâtre. Ainsi, dit-il, les filles de Madian et de Moab, par le détestable conseil du faux prophète Balaam, furent envoyées aux enfants d'Israël pour les pervertir et les faire tomber dans l'idolâtrie; ainsi les filles d'Ammon troublèrent le cœur du roi Salomon jusqu'à lui faire adorer les dieux de leur race.

Donc, la princesse Ismerie se montra aux trois fils de Mme d'Eppes. Ils furent éblouis à sa vue. Elle parla. Sa bouche était plus redoutable que ses discours. Ils admiraient une si belle personne; ils la redoutaient bien plus qu'ils n'avaient redouté le vizir et les docteurs, et, pour qu'elle ne changeât point leurs cœurs, ils résolurent de changer le sien.

“Enseignons-lui la vérité, qu'elle est digne d'entendre, dit le chevalier d'Eppes à ses frères. Bien que moins habile à discourir qu'à manier la lance, nous trouverons peut-être des raisons convenables, avec l'aide de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a dit à ses apôtres: “Si vous avez à rendre témoignage de moi, ne vous préoccupez point de ce que vous aurez à dire. Je mettrai moi-même sur vos lèvres des paroles pleines de sagesse.”

Les deux freres approuverent la parole de l'aine, et aussitot ils travaillerent tous trois a instruire la fille du calife dans la religion chretienne.

Ils lui exposerent la doctrine avec les miracles et les propheties. Ils lui parlerent notamment de la tres sainte Vierge Marie, a qui ils avaient une devotion particuliere, et ils conterent les miracles qu'elle avait accomplis dans toute la chretiente et specialement dans le pays de Laon. Ce qu'ils dirent de la reine des cieux parut si remarquable a la jeune Ismerie qu'elle demanda si elle ne pourrait pas voir cette Vierge en image, telle qu'elle est representee dans les temples des chretiens. Les trois chevaliers repondirent qu'ils n'avaient dans leur prison aucune image de cette sorte, mais que, si on leur apportait du bois, ils s'efforceraient d'y tailler une figure a l'exemple des bons imagiers de leur pays.

Ils parlaient de la sorte emportes par le zeile du coeur. Mais lorsque la princesse Ismerie leur eut fait apporter une bille de bois, avec un ciseau et un maillet, ils se trouverent fort empaches: l'art de tailler une image qui semble vivre et respirer ne s'acquiert que par de longues etudes. Le bois ne se laissait meme pas entamer. Il faut dire que c'etait le tronc d'un de ces arbres qui viennent du paradis terrestre et que le Nil apporte dans ses eaux jusqu'aux rives d'Egypte.

Les trois fils de Mme d'Eppes s'endormirent devant le bloc sans avoir pu seulement le degrossir.

A leur reveil, ils furent bien surpris de voir que leur tache etait achevee, et que l'image de la Vierge brillait dans le cachot d'un eclat suave et merveilleux. Devant eux, Notre-Dame etait assise sur un trone, tenant son enfant divin dans ses bras. Les trois fils de Mme d'Eppes n'avaient jamais vu, de Laon a Soissons, un si bel ouvrage de sculpture. Cette Vierge etait taillee dans le bois apporte par la princesse Ismerie, et ce bois etait noir pour exprimer les tenebres epaisses qui enveloppaient encore l'ame de la fille du calife. Mais il etait environne d'une lumiere delestee, en signe que la lumiere dissiperait ces ombres funestes. Et ceci est a mediter que ce bois, venant du sejour d'Eve, etait noirci par le peche de la premiere femme, mais que la figure de la Sainte Vierge y paraissait resplendissante, parce que la faute d'Eve a ete rachetee par celle a qui l'Ange a dit Ave. De telles idees, peu accessibles aux hommes d'aujourd'hui, etaient aisement sensibles aux religieux qui meditaient dans les cloitres et dans les deserts.

A la vue de cette image merveilleuse, les trois freres se recrierent a la fois, et chacun demanda aux deux autres comment ils avaient pu accomplir en une nuit un si prodigieux travail. Mais tous trois jurerent avec un grand serment qu'ils n'y avaient point de part. Et il 'etait pas vraisemblable, en effet, qu'aucun d'eux eut ete assez habile pour achever si rapidement une tache si difficile.

Il est donc croyable que cette image fut taillee par les anges ou, plus vraisemblablement, par la bienheureuse Vierge Marie elle-meme, a qui les trois fils de Mme d'Eppes avaient une devotion speciale et qu'ils avaient invoquee en cette occasion. Quand la princesse Ismerie revint a la prison, voyant la Vierge radieuse et noire, elle pleura et elle adora. Tout soudain, elle fut desabusee de la fausse religion de Mahomet et convertie a la foi de Jesus-Christ. Et les trois fils de Mme d'Eppes, augurant alors que cette image viendrait leur delivrance, l'appelerent leur Dame de Liesse, c'est-a-dire de joie.

Cependant, le calife demandait chaque jour a sa fille si la conversion des trois chevaliers s'achevait heureusement, et la princesse Ismerie repondait avec prudence qu'il restait encore de ce cote quelques progres a faire. Elle parlait de la sorte pour qu'il lui fut permis de retourner a la prison des chevaliers. Mais elle etait deja resolue a assurer leur evasion et a fuir avec eux.

Quand tout fut prepare pour l'execution de ce dessein, la fille du calife prit les pierreries et les bijoux qu'elle put trouver dans le palais, et sortit de nuit, par une porte derobee du jardin.

## Pierre Noziere

Pour juger favorablement la conduite de la princesse, il faut considerer que son pere etait sarrasin et mecreant, et ne point ignorer que les bijoux qu'elle emportait devaient plus tard servir a elever le sanctuaire de Notre-Dame de Liesse. Chargee de ces bijoux, Ismerie alla delivrer les prisonniers et les conduisit au bord du Nil, ou il se trouva un batelier pour les passer tous quatre sur l'autre rive. Ils s'y endormirent. A leur reveil, les trois chevaliers virent la cathedrale de Laon sur la montagne et tout le pays laonnais. Ils y avaient ete transportes miraculeusement pendant la nuit avec la princesse Ismerie.

La Vierge Noire etait avec eux: c'est elle qui les avait conduits. Au lieu ou elle toucha la terre jaillit une source qui guerit de la fievre.

Les chevaliers furent contents de revoir la fumee de leur toit et madame leur mere toute chenue qui pleurait de joie a leur vue. Instruite de ce qu'etait la belle Sarrasine qu'ils amenaient, la dame d'Eppes voulut lui servir de mere et la tenir sur les fonts du bapteme. Mais, quand la princesse Ismerie chercha sa Vierge Noire au bord de la source, elle ne l'y trouva plus. La statue s'en etaitallee toute seule a deux cents pas de la. Ismerie l'y decouvrit et voulut la prendre dans ses bras, mais elle ne put pas meme la soulever. La Vierge Noire marquait, en se faisant si lourde, qu'elle voulait qu'on batit son eglise sur cet emplacement. C'est a quoi servirent les bijoux du calife. Ismerie recut le bapteme.

Les trois chevaliers prirent femme et vecurent pieusement le reste de leurs jours. La princesse Ismerie se retira dans un couvent ou elle donna l'exemple de toutes les vertus. On montre encore aujourd'hui, dans l'eglise de Notre-Dame de Liesse, comme nous l'avons dit, son image sculptee et peinte au-dessus du jube. Quant a la Vierge Noire, apres avoir accompli de nombreux miracles, elle fut brulee par les patriotes en 1793, a l'exception d'un seul morceau, qui fut miraculeusement preserve.

Il ne se peut rien voir de plus miserable que la fontaine miraculeuse, aujourd'hui maconnee. Tout proche a ete construite une maisonnette a l'imitation de la Santa-Casa de Lorette. Une allée y aboutit, plantee de pins alternant avec de hauts peupliers. La s'agitent vaguement des mendiants et des infirmes, tandis qu'un vieil homme, devant la source, attend tout couche qu'une devote vienne de loin en loin lui tendre une bouteille en forme de madone qu'il remplit, pour un sou, d'eau miraculeuse. L'agonie des dieux est d'une tristesse infinie.

## V. EN BRETAGNE

De la pointe du Raz (Finistere), 23 juillet.

Nous avons laisse derriere nous, sur la route d'Audierne, le bourg de Plogoff et ses pecheurs de sardines. Au lieu de haies vives et d'arbres ebranches, ce sont maintenant des murs bas de granit qui bordent les champs maigres et sauvages. Dans une de ces clotures se dresse la table d'un dolmen ecroule, vieux temoin muet des ages immemoriaux. Il y a longtemps sans doute qu'il a fait gemir la terre de sa chute pesante. Les nains noirs, poulpiquets et korrigans, qui, le soir, des que la corne du berger a rappele le troupeau aux etables, dansent au clair de lune et forcent le voyageur a entrer dans leur ronde, habitent ce palais farouche. Tous les paysans bretons savent que les dolmens sont les maisons des nains. Ils savent aussi que les menhirs de Carnac sont des geants paiens changes en pierre par saint Cornely.

A notre gauche, la chapelle de Saint-Colledoc leve son clocher de pierre ajouree. Saint Colledoc vecut au temps du roi Arthur. Son nom, sans doute, n'a pas echappe au chanoine Trevoux, qui occupa son innocente vie a cataloguer les saints de Bretagne.

J'ai connu dans mon enfance ce chanoine Trevoux, et il y a quelque chance qu'aujourd'hui je reste seul au monde a l'avoir connu. Son image subsiste encore en moi avant de s'abimer a jamais dans le neant. Le souvenir de ce vieux pretre m'est revenu assez etrangement sur cette route desolee d'Audierne. Ce n'est point de ma faute. Il y a des gens qui sont maitres de leurs impressions et de leurs souvenirs. Je les admire et je les

envie. Mais je ne puis les imiter. A tout moment, des hotes, que je n'avais point pries et que je ne saurais congédier, viennent s'asseoir, ou souriants ou moroses, a la table de ma pensee. Et voici que le chanoine Trevoux, trente ans apres sa belle mort, entre, coiffé de son tricorne, sa tabatiere a la main, dans mon ame surprise. Qu'il y soit le bienvenu! Il etait d'humeur heureuse et douce, ses joues brillaient d'un vermillon si pur qu'on le croyait petri par un de ces petits anges joufflus qui flottaient dans le chœur de l'eglise, au-dessus de sa stalle canonique. Il avait des gouts les plus paisibles, et, comme les longs voyages dans la lande et sur la greve ne convenaient point a sa vaste corpulence, c'est sur le quai Voltaire, dans les boites des bouquinistes, qu'il cherchait ses saints bretons. Il allait du pont Notre-Dame au pont Royal tous les jours que Dieu faisait, pourvu que Dieu les fit assez beaux. Car le bon chanoine n'aimait ni le brouillard ni la pluie, et, de toutes les oeuvres divines, il etait enclin a preferer celles ou Dieu a montre le plus manifestement sa bonte. Pourtant, un jour qu'il allait, cherchant, selon sa coutume, quelque saint breton oublie du siecle ingrat, il fut assailli par un soudain orage, pres de la Samaritaine, et secoue, selon ses propres expressions, par une rafale effroyable; meme il y perdit son riflard que le vent emporta dans la Seine. Ce fut une des plus terribles epreuves de sa vie terrestre. Chaque fois qu'il y songeait, on voyait s'eteindre le sourire de ses levres et le vermillon de ses joues.

Le chanoine Trevoux quitta ce monde a quelque temps de la, laissant une histoire des saints de Bretagne qui atteste la purete de son ame et la simplicité de son esprit. C'est un livre que je m'accuse de n'avoir pas assez lu. Des mon retour a Paris, je me promets bien, si je parviens a mettre la main sur un bon exemplaire de cet ouvrage, d'y chercher l'histoire de saint Colledoc dont la chapelle, deja loin derriere nous, ne laisse plus voir a l'horizon que son clocher de dentelle, plein de ciel bleu. Saint Collidor ou Colledoc etait eveque de Cambrie, quand il vint du pays de Galles en Armorique. Probablement il traversa l'Ocean dans une auge de pierre, car tel etait alors l'usage des saints de la Grande-Bretagne. Ayant aborde a Plogoff, il se fit ermite dans la lande, et, la, parmi les oeillets sauvages, les rosiers nains et les petites immortelles qui fleurissent au ras du sol, sous le ciel charge de nuages pareils aux visions des Ecritures et sillonne par le vol des oiseaux de mer dont quelques-uns sont les ames des trepasses, il louait le Seigneur, se livrait a la contemplation et parfois, entrant en extase, penetrait profondement dans la connaissance des choses tant visibles qu'invisibles. Aussi n'est-il pas surprenant qu'il recut, par une voie mysterieuse, des nouvelles de ce monde dont il vivait separe. Il est certain qu'il apprit avant tous les habitants d'Audierne et de Plogoff la sanglante bataille de Camlan, et la mort d'Arthur que son epee enchantee n'avait pu defendre des coups d'un chevalier felon. Saint Collidor apprit par une voie non moins mysterieuse que Lancelot du Lac aimait l'epouse d'Arthur, la belle reine Genievre. Et (ce que Colledoc n'ignorait pas non plus) Lancelot etait la fleur des chevaliers. Nourri sur les genoux d'une fee, il en gardait un charme. Et parce qu'il etait aimable, Genievre l'aimait.

Mais saint Colledoc, qui avait beaucoup medite dans la solitude, savait ce qu'ignorent les gens qui vivent dans le siecle. Il savait que l'amour humain est perissable et que ceux qui mettent leur esperance dans la creature sont bientot decus. Par ces raisons, et considerant que Genievre et Lancelot offenseraient Dieu d'une maniere effroyable s'ils en venaient a la satisfaction de leur desir, il resolut d'empecher, avec l'aide du ciel, un si grand malheur. Il prit son baton et alla trouver dans son palais la reine Genievre. Et, lui ayant parle quelque temps en secret, il la determina tout aussitot a renoncer a l'amour de Lancelot du Lac. Il lui inspira une pressante envie d'embrasser la vie religieuse. Enfin, il la donna jeune, belle, heureuse, patee, toute chaude encore d'un amour profane, a Jesus-Christ, qui n'a pas coutume de voir venir a lui les amoureuses en si bon etat. Que lui avait-il dit? Le petit livre que je viens d'acheter sur la route a un barde aveugle comme Homere et profondement ivre de tafia, un petit livre de gwerz et de sonn, ou je trouve beaucoup d'histoires de saints, ne rapporte pas les propos que tint l'ermite Colledoc pour changer ainsi le coeur de Genievre. Ah! monsieur Trevoux, que lui avait-il dit? Vous qui connaissiez si bien dans leurs moindres details les vies des saints bretons, le saviez-vous, de votre vivant, quand vous passiez au soleil sur le beau quai Voltaire, tranquille avec deux ou trois bouquins dans chaque poche de votre douillette? Le saviez-vous et l'avez-vous mis dans votre grande compilation hagiographique?

Helas! comment l'auriez-vous appris, puisque l'entrevue de la reine et du saint fut secrete? Vous me direz que Colledoc lui representa la laideur et la difformite des peches charnels. Mais cela ne suffit pas, monsieur

Trevoux. Vous n'imaginez pas quelle situation c'est que de se mettre entre une femme et son amour! On est renverse, foule aux pieds, broye. Je vous entends: vous ajoutez que saint Colledoc a surement menace Genievre de la colere divine et de la damnation eternelle, qu'il lui a montre l'enfer beant. Cela ne suffit pas encore, monsieur Trevoux. Une femme amoureuse ne craint pas l'enfer; le paradis ne lui fait point envie, monsieur Trevoux. En verite, je voudrais bien savoir ce que saint Colledoc de Plogoff a dit a la reine Genievre pour la separer de Lancelot du Lac qu'elle aimait et qui l'aimait. Songez que, pour produire un tel effet, il fallait des paroles plus puissantes que ces runes, connues seulement des vieux Scandinaves, par lesquelles on pouvait soulever l'Ocean et reduire la terre en poudre; car l'amour, monsieur Trevoux, est plus fort que la mort. Il est pourtant vrai que la douce reine ecouta l'ermite et qu'elle entra dans un monastere. Et l'on en a fait des complaints en vers bretons.

Mais nous approchons du bout de la terre. Nous avons passe la region des genets et des ajoncs et nous sentons le vent d'ouest raser les champs steriles. Voici Lescoff, son clocher et ses menhirs. Encore quelques pas, et nous touchons a la pointe du Raz. Deja nous decouvrons a notre droite une plage pale, que creuse une mer blanche d'ecueils. C'est la baie des Trepasses.

Ici, sur le promontoire qui s'avance entre deux cotes semees d'ecueils, finit la terre. Au bout de l'etroit sentier dans lequel nous nous engageons, la mer deferle, et deja l'embrun nous enveloppe. Devant nous, l'Ocean, ou le soleil se couche dans un lit de flammes, etend au loin la nappe magnifique de ses eaux, que dechirent ca et la les rochers noirs, fleuris d'ecume, et sur laquelle l'ile de Sein, sombre et basse, dort au ras des lames.

C'est l'ile sainte des Sept–Sommeils ou l'on dit que vivaient les vierges prophetiques. Mais ces creatures extraordinaires ont–elles jamais existe ailleurs que dans l'imagination des hommes de mer? Les matelots n'ont–ils pas pris, de loin, pour les robes blanches des pretresses les mouettes posees au soleil sur les rochers? Le souvenir de ces vierges est vague comme un reve. On a fouille le peu de terre contenu dans les creux du granit, ou croissent aujourd'hui pour la nourriture des pecheurs, de rares et maigres epis d'orge. On n'a trouve dans ce sol aucune pierre taillee. On y a recueilli seulement quelques medailles en forme de petites coupes, portant sur leur face bombee une effigie de heros ou de dieu, a la chevelure bouclee, nouee de perles, et, sur la face creuse, un cheval a tete d'homme. Comment imaginer un college de pretresses sur cet ecueil ras, sterile, nu, noye de brumes, et que, par les tempetes, la mer recouvre quelquefois tout entier? Mais peut–etre l'ile de Sein etait–elle autrefois plus vaste et plus ombreuse qu'elle n'est aujourd'hui, et l'Ocean, qui sans cesse ronges ses bords, a–t–il englouti une partie de l'ile avec le temple et le bois sacre des vierges.

C'est ici que l'Ocean est terrible; c'est ici qu'il est puissant. Les rochers innombrables qu'il couvre d'ecume apparaissent comme les restes du rivage qu'il a submerge avec ses villes antiques et tous leurs habitants. En ce moment, il est calme, il pousse dans son sommeil un immense et tranquille mugissement. Les traimees d'huile qui moirent sa face glauque revelent seules les courants perfides. Le vieux dieu, couche sur les cadavres des belles Atlantides, content, s'egaie sous l'or du soleil; son sourire est large et pacifique. Pourtant dans son repos il laisse deviner sa force. Les lames qui brisent a quarante pieds au–dessous de nous couvrent d'ecume la falaise et nous jettent au visage leur rosee amere. Apres chaque coup de la vague, le rocher, de nouveau decouvert, repand avec un bruit clair, par toutes ses pentes, des cascades argentees.

A notre gauche fuit la ligne desolee de la baie d'Audierne jusqu'aux rochers funestes de Penmarch. A droite, la cote herissee de falaises et d'ecueils se courbe pour former la baie des Trepasses. Plus loin, nous voyons luire comme un feu rouge le cap de la Chevre. Plus loin encore, la cote de Brest et les iles d'Ouessant, bleuissant a l'horizon, se confondent avec le bleu leger du ciel.

L'Ocean et les falaises changent a tout moment d'aspect. Ses lames sont tour a tour blanches, vertes, violettes, et les rochers, qui tout a l'heure faisaient briller leurs veines de mica, sont maintenant d'un noir d'encre. L'ombre vient a grands coups d'ailes. Les dernieres gouttes de flamme tombees dans la mer s'eteignent. Une grande lueur orangee marque seule l'endroit ou le soleil s'est couche. C'est a peine si nous voyons encore les

murs de granit qui, debout ou ruines, ferment la baie des Trepasses. On entend distinctement, dans le silence du soir, le bruit sourd des lames que traverse le cri melancolique du cormoran.

Cette heure est d'un tristesse mortelle, et tout ici, le rocher, la lande et la mer, et le sable livide de la baie, tout nous dit la desolation de vivre. Seul, le ciel, ou s'allument les premieres etoiles, a sur nos tetes une douceur charmante. Ce ciel de Bretagne est leger et profond. Souvent voile par les bancs de brume qui viennent et qui passent en un moment, presque toujours couvert de nues epaisses qui ressemblent a des montagnes et qui lui donnent l'air d'une terre d'en haut, il laisse voir, par de soudaines echappees, un bleu qui attire comme l'abime. Je sens en ce moment pourquoi les Bretons aiment la mort. Ils l'aiment, et l'ame celtique est souvent tentee par elle. Ils la craignent aussi, car elle est en horreur a tous les etres.

La mort plane sur ces parages, c'est elle qui, passant sur nos tetes avec le vent de mer, effleure nos cheveux. Tout ce golfe informe qui s'etend de l'ile d'Ouessant a l'ile de Sein, et qu'on nomme l'Iroise, est la terreur des gens de mer. Les naufrages y sont ordinaires. Le Bec-du-Raz, frequente par tout le cabotage qui va de la Manche a l'Ocean, est particulierement dangereux a cause des brises changeantes qui viennent du large, des ecueils invisibles, des courants qui tourbillonnent autour des rochers et des formidables ras de maree qui frappent la falaise. Les pecheurs bretons chantent en traversant le chenal du Raz: "Mon Dieu! secourez-moi: ma barque est si petite et la mer est si grande!"

Les cadavres des naufrages qui ont peri dans l'Iroise sont amenes par le courant dans la baie des Trepasses. Est-ce pour sa fidelite a deposer les restes humains sur son sable blanc comme une poussiere d'os que la baie hospitaliere aux morts a recu son nom funebre? Suivant une tradition, ces pretres gaulois qui furent plutot des moines, les druides, etaient embarques apres leur mort sur cette cote pour etre ensevelis dans l'ile de Sein. Et d'autres traditions, recueillies par le poete Brizeux, font de ce golfe lugubre le rendez-vous des morts pieux qui voulaient dormir dans l'ile des Sept-Sommeils.

Autrefois, un esprit venait, d'une voix forte  
Appeler, chaque nuit, un pecheur sur sa porte.  
Arrive dans la baie, on trouvait un bateau  
Si lourd et si charge de morts qu'il faisait eau.  
Et pourtant il fallait, malgre vent et maree,  
Le mener jusqu'a Sein, jusqu'a l'ile sacree...

Ici l'on conte encore que, sur ce rivage, les ames en peine se promenant en pleurant, tandis que les ossements des naufrages frappent aux portes des pecheurs pour demander la sepulture. Et c'est une vive croyance chez les paysans que, pendant la nuit du deux novembre, au jour fixe par l'Eglise pour la commemoration des fideles defunts, les ames des naufrages s'amassent en nues epaisses sur le rivage de la baie, d'ou s'eleve une clameur lamentable. Alors les morts, dit-on, reviennent sur la terre, "plus nombreux que les feuilles qui tombent des arbres, plus serres que les brins de l'herbe qui pousse dans les champs."

Tandis que nous marchions le long des rochers mornes, le vent s'etant eleve, un grain nous couvrit d'ombre et de pluie. Nous allames nous secher dans une auberge du hameau de Kerherneau. La, dans la salle basse ou des hommes chevelus, chausses de braies antiques, boivent le cidre blond et le rude tafia, assis au coin de la cheminee dans laquelle brule une poignee de genets et de bruyeres, je songe a ce rivage dont les voix plaintives emplissent encore mon oreille et a cette ile sainte des Sept-Sommeils que l'Ocean recouvre d'une ecume plus blanche et plus froide que la robe des vierges prophetiques et que les ames des morts. Le hibou miaule sur le toit. Pres de moi, les buveurs a la longue chevelure se tiennent graves et silencieux devant l'ecuelle de cidre ou le verre d'eau-de-vie.

En attendant le souper que l'hotesse apprete, je tire de ma poche le seul livre que j'aie emporte sur ce bord brumeux de la terre. C'est une chanson, ou plutot une suite de contes mis en langage rythme, avec une gravite

enfantine, par des chanteurs qui ne savaient pas écrire, pour des auditeurs qui ne savaient pas lire: c'est l'Odyssee. Je l'ouvre a l'onzieme livre qui est le livre des morts, et que l'antiquite nommait la Nekyia.

La Nekyia nous est parvenue fort surchargee, par les aedes qui la chantaient aux banquets, de morceaux qui ne sont ni du meme age ni du meme caractere. Ces vieux joueurs de phorminx y ont intercale notamment un denombrement des amantes des dieux, qui semble pris a quelque catalogue forme dans l'age religieux d'Hesiodé et de sa posterite poetique. Ils y ont ajoute encore un tableau des tourments que souffrent, dans les enfers, les ennemis des dieux; et rien n'est plus contraire a l'idee que les premiers homerides, dans leur ingenuite, se faisaient de la mort. Aucun helléniste ne m'accompagne ici pour me debrouiller parmi ces interpolations, et les seuls scoliastes qui m'entourent dans cette auberge de pecheurs bretons, au bord de la sombre baie, sont les hiboux qui miaulent sur ma tete et les goelands endormis la-bas sur les rochers. Ils me suffiront, car ils disent les tristesses de la nuit et l'horreur de la mort.

Quand commence la Nekyia, le subtil Ulysse a franchi sur son vaisseau l'océan qui separe le monde des vivants de la demeure des ombres; il a aborde dans l'île des Cimmeriens, que jamais le soleil ne regarde, de son lever a son coucher; il a mis le pied sur la terre molle de ce rivage plonge dans la nuit éternelle et il s'en est alle sous les hauts peupliers et les saules steriles de Persephone, jusqu'a l'humide demeure de Hades. La, pres du rocher ou se rencontrent les deux fleuves funebres, dans la prairie d'asphodeles, il a creuse avec son epee une fosse ou il a verse ensuite des libations de miel et de vin aux nombres descendues sous la terre. Ce n'est pas une curiosite vaine qui l'a conduit dans ce monde muet ou nul homme vivant n'est entre avant lui. Il va evoker dans l'île tenebreuse des Cimmeriens les ombres errantes des morts. Il y est venu sur le conseil de la magicienne Circe, pour demander a l'ombre du devin Tiresias par quel moyen il lui sera donne enfin de retourner dans Ithaque. Car le vieux chef, qui a vu les Cicones, les Lotophages, les Cyclopes, les Lestrygons, les Sirenes, et qui a partage la couche des deesses et des magiciennes, est devore du desir de revoir enfin son ile, sa femme et son fils.

Tiresias, qui errait parmi les morts, son baton augural a la main, etait un personnage extraordinaire; et l'on comprend qu'Ulysse soit alle le consulter jusque dans l'île des Cimmeriens. Tiresias n'a point, il est vrai, dans l'Odyssee, une physionomie bien distincte. Il ressemble, dans ce poeme, aux magiciens des Mille et une Nuits et a tous les sorciers de nos contes populaires. Mais il etait fameux parmi les vieux Hellenes comme Merlin l'Enchanteur chez les Bretons, et, des que l'imagination des Grecs se delia au sortir de l'enfance, les poetes conterent mille merveilles de l'antique devin. A les en croire, devenu femme pour avoir separe de sa baguette deux serpents unis, il reprit ensuite sa premiere forme; mais le souvenir de sa metamorphose lui donnait une experience singuliere sur des points delicats. Aveugle, il comprenait le langage des oiseaux et voyait les choses futures. Il vecut, plein de sagesse, sept ages d'hommes, malheureux infiniment de vivre et de savoir. Sa tristesse s'exhala un jour en une plainte sublime:

“O Zeus, pere et roi, s'ecria le vieux devin, pourquoi ne m'as-tu pas donne une vie plus courte et ma part de l'ignorance humaine? Ce n'est pas par bienveillance que tu as prolonge ma vie jusqu'au terme de sept generations mortelles.”

Afin de le rendre plus tragique, les poetes nous montrent Tiresias gardant chez les morts sa science qui lui etait amere. Il va sans dire qu'on ne trouve pas trace dans la Nekyia d'une melancolie si profonde. Le tres vieil aede qui a invente la plus grande partie du Livre XI ne s'inquietait pas plus que ma Mere l'Oie des tristesses qui accompagnent la meditation et la connaissance.

Il avait cette idee que les morts sont bien morts. “Helas! dit Achille, il est dans la demeure de Hades des ames et des fantomes, mais ils sont prives de sentiment.” Telle etait la croyance tres simple de ces temps heroiques. Pour notre chanteur errant, Tiresias, tout devin qu'il etait sur la terre, partage sous la terre l'insensibilite commune a tous les morts. Il ne voit ni n'entend.



Mais Ulysse, instruit par la magicienne Circe dans l'art de la necromancie, connait le moyen de rendre aux ombres, du moins pour un moment, la force de penser et de parler. Il sait que les morts se raniment en buvant du sang chaud.

C'est pourquoi il egorge des brebis au bord de la fosse qu'il a creusee. Aussitot les ames montent en essaim de l'Erebe. Jeunes femmes, adolescents, vieillards ayant beaucoup endure et tendres vierges au coeur plein d'un deuil recent, et ceux-la, en grand nombre, que perca la lance d'airain, guerriers tues dans les combats, portant leurs armes ensanglantees, ils se pressaient autour de la fosse avec une immense clameur.

Et Ulysse, qui avait vu par les mers tant de spectacles a faire dresser les cheveux sur la tete, eut peur. Il ecartait avec son epee ces ombres qui, comme une nuee de mouches, volaient autour des brebis egorgees et du sang des victimes. Reconnaissant sa mere dans l'essaim des ames, il la chassa comme les autres. Car il voulait que le devin Tiresias but le premier. Il aimait sa mere, mais il etait presse de se faire dire la bonne aventure. Au reste, si l'on songe que l'homeride suivait de tres pres quelque conte populaire, on ne sera surpris, pour peu qu'on ait l'habitude du folk-lore, ni de la gaucherie naive du conteur ni de la durete du heros. Pourtant, ce n'est pas Tiresias qui parle le premier. C'est Elpenor. Il parle sans avoir bu de sang. Et l'on peut croire qu'il a ete introduit dans cette scene d'evocation par quelque nouvel aede peu soucieux d'observer les rites de la vieille necromancie.

Mais il faut considerer aussi que la situation d'Elpenor est particuliere. Il n'a pas encore sa place dans les demeures de Hades. Il est de ces morts qui, n'ayant point ete ensevelis, errent miserablement autour des habitations et reviennent demander, la nuit, a ceux qu'ils ont laisses en ce monde, un peu de terre pour couvrir leur malheureux corps. C'est une ame en peine. Il avait accompagne Ulysse dans ses voyages, et il etait encore aupres de lui dans l'ile d'Ea. Se trouvant la nuit sur le toit plat de la maison de Circe, il en tomba par megarde, et il se rompit le cou dans sa chute. On ne le regretta point parce que c'etait un maladroit et un ivrogne. Ulysse, qui avait laisse son compagnon sur la place ou il etait tombe, fut tres etonne de le voir chez les Cimmeriens; il lui en temoigna sa surprise.

“Comment, lui dit-il, cheminant a pied sous terre, es-tu arrive plus vite que moi avec mon vaisseau?”

Aristarque tenait cette question pour inepte. M. Alexis Pierron, editeur d'Homere, affirme qu'elle est naive, mais non point inepte. Elle etait peut-etre embarrassante, car Elpenor n'y repondit point. Il supplia en gemissant Ulysse de lui accorder les honneurs de la sepulture:

“Quand tu retourneras a l'ile d'Ea, ne me laisse point non pleure et non enseveli; mais brule-moi avec mes armes, et eleve-moi un tertre au bord de la blanche mer, et plante sur ce tertre la rame avec laquelle, vivant, je ramais parmi mes compagnons.”

Telle est la plainte qu'exhale aux pieds d'Ulysse l'ombre d'Elpenor. Tant qu'il n'est point enseveli, Elpenor, qui n'a plus de place sur la terre, n'a pas encore de place chez Hades. Il erre lamentablement entre les vivants et les morts. C'est peut-etre pourquoi il parle sans avoir bu le sang. Mais je crois plutot a une interpolation. Cette Nekyia est rapiecee comme une tapisserie de l'histoire d'Alexandre, pendue sur le pignon d'une maison de Bruges, aux jours de fete, pendant quatre cents ans. Elle est ainsi tres plaisante et tres venerable.

La premiere ombre que le heros laisse approcher de la fosse, pour qu'elle boive le sang et y retrouve la force de sentir et de parler, est le devin Tiresias qui, aussitot qu'il a bu, recite une prediction dont le commencement a trait aux voyages du heros, mais dont la derniere partie, sans doute tiree de quelque chanson tres antique, se rapporte a des traditions bizarres et pueriles, tout a fait etrangeres a l'Odysee et de tout point contraires a l'esprit meme du poeme. Car l'ingenieux Ulysse, cher a la vierge Athene, y est voue a la destinee des impies et des maudits, promis au chatiment des Cain et des Ahasverus. Et si le devin laisse entrevoir la remission finale, les menaces qu'il profere, s'accordant d'ailleurs avec des legendes qui nous ont ete conservees, donnent le

caractere d'un reprouve au heros dont les contes homeriques ont fait le type du parfait Hellene. Ici l'on a cousu a la vieille encore et plus sombre.

Après avoir entendu cette prophétie, Ulysse veut interroger, sans tarder davantage, l'ombre de sa mere, et il semble, d'après une question qu'il fait à Tiresias, que, s'il n'a pas appelé encore la morte bien-aimée, c'est qu'il ne savait pas comment s'y prendre. Dans ce cas, nous avons accusé faussement d'insensibilité le rude roi pirate, si admire des matelots et des pêcheurs hellènes, qui erra longtemps sur la mer stérile. Mais nous avons vu qu'instruit en nécromancie par la magicienne Circe, il avait évoqué sa mere sans même le vouloir, et nous croirons plutôt qu'il trompa Tiresias. Il était menteur et la deesse qui l'aimait lui dit un jour: "Je t'aime parce que tu mens bien." Son ignorance en effet semble inconcevable après les leçons de Circe qui lui avait révélé l'art des évocations. Et nous venons de voir qu'il avait très bien retenu les préceptes de la magicienne. Ou simplement y a-t-il encore à cet endroit une reprise à la tapisserie.

Tout est obscur dans cette merveilleuse poésie d'enfants peureux. Mais l'obscurité même y est un charme et un sujet d'émerveillement. Et quand la mere vénérable d'Ulysse, la vieille Anticlee, boit le sang noir et parle à son fils, nous sommes saisis d'une émotion large et profonde, et pénétrés d'un tel sentiment de beauté qu'il nous faut reconnaître que le génie hellénique eut, dès l'enfance, l'instinct de l'harmonie et connut cette sorte de vérité qui passe la vérité scientifique et dont, seuls au monde, les poètes et les artistes sont les révélateurs.

"Mon enfant, comment es-tu venu vivant dans la nuit sans lumière? car il est difficile aux vivants de voir ces choses.

"... Celle qui est habile à l'arc ne m'a pas tuée de ses flèches, ni une de ces maladies ne m'est survenue, qui enlève la vie aux membres par une triste langueur. Mais le regret, le souci de toi et le souvenir de ta tendresse m'ont ôté la douce vie."

"Elle dit. Son fils voulut la presser dans ses bras. Trois fois il s'élança, le cœur ardent à la saisir; trois fois, elle s'évanouit dans ses mains, semblable à une ombre et à un songe.

"Alors, le cœur déchiré par une douleur aiguë, il lui dit:

"Ma mere, pourquoi ne m'attends-tu pas, quand je veux t'embrasser, afin que chez Hades, dans les chers bras l'un de l'autre, nous puissions nous rassasier de nos tristes pleurs?"

"Et la vénérable mere répondit:

"Helas! mon enfant, tel est l'état des hommes quand ils sont morts: les nerfs sont privés de chair et d'os, la force du feu les consume aussitôt que l'esprit abandonne les os blancs, et l'âme, comme un songe, flotte, envolée ..."

Paroles infiniment douces et toutes trempées du lait de la tendresse humaine! Elles ont été trouvées par un très vieux chanteur qui vivait au bord de la mer "violette", dans un temps où les hommes n'avaient pas encore appris à monter à cheval ni à faire bouillir les viandes. Ce chanteur n'avait jamais vu de figures peintes ni sculptées; les seuls autels des dieux qu'il connut étaient des stèles grossières dans un bois sacré. Il était sans cesse occupé du soin de pourvoir à sa subsistance. Parmi des hommes qui ne pensaient qu'à manger et à faire la guerre pour voler des femmes et des tripieds d'airain, il menait une vie plus misérable que celle d'un menestrier de quelque village d'Auvergne. Pourtant, il trouva en son âme rude et neuve des accents qui retentiront à tout jamais dans les cœurs généreux:

"Mon enfant, celle qui est habile à l'arc ne m'a pas tuée de ses flèches, ni une de ces maladies ne m'est survenue, qui enlève la vie aux membres par une triste langueur. Mais le regret, le souci de toi et le souvenir

de ta tendresse m'on ote la douce vie.”

Ainsi le vieux joueur de phorminx exprima la douleur harmonieuse et se montra déjà Hellene par le sentiment de la beauté, qui est la seule chose humaine qui ne trompe pas, car elle seule est de l'homme et toute de l'homme.

Je ferme le vieux recueil des aèdes ioniens et j'ouvre la fenêtre de la chambre rustique. Je revois dans la nuit la baie des Trepasses. Tout à l'heure, j'étais avec l'antique Ulysse, et j'avais à peine changé de monde. Il n'y a pas loin, pour le sentiment, de la Nekyia de l'homeride aux gwerz des bardes de Breiz-Izel. Toutes les vieilles croyances se ressemblent par leur simplicité. Ces légendes immémoriales des trepasses sont restées peu chrétiennes dans la chrétienne Bretagne. La croyance à la vie future y est aussi obscure et flottante que dans l'épopée homérique. Pour l'Armoricain comme pour l'Hellène primitif, les morts traînent languissamment un reste d'existence. Les deux races croient également que, si les corps ne sont pas rendus à la terre maternelle, les ombres de ces corps errent en se lamentant et supplient qu'on leur donne la sépulture. L'ombre d'Elpenor demande un tombeau à Ulysse; les naufrages de l'Iroise viennent frapper avec leurs ossements les portes des pêcheurs. Dans le monde celtique comme dans le monde hellénique, les morts ont une terre à eux, séparée de la nôtre par l'Océan, une île brumeuse qu'ils habitent en foule. Là, l'île des Cimmeriens; ici, plus rapprochée du rivage, l'île sainte des Sept-Sommeils. Les tombes revêtent la même forme dans la Grèce héroïque et chez les Celtes (1).

Que dis-je? j'ai vu à Carnac le tombeau d'Elpenor. Seulement la rame y manquait, et les archéologues, en le fouillant, ont enlevé les armes et les os qui dormaient: c'est le tertre Saint-Michel, qui s'élève sur le rivage, “au bord de la blanche mer”.

Mais l'hôtesse vient m'annoncer que le souper est servi. L'omelette dorée brille sur la table, et l'odeur du mouton parfume de thym emplit la chambre. Je laisse la mon Homère et mes rêveries. N'allez pas croire au moins que les Celtes étaient des Pélasges et qu'on parlait grec à Quimper comme à Mycènes.

(1) Dans son livre si méthodique et si profond sur “la religion des gaulois”, M. Alexandre Bertrand a solidement établi, ce semble, que les peuples à dolmens n'étaient point des Celtes. Mais il ne saurait être question ici d'ethnographie. On s'y contente d'une vue très générale du culte des morts sur la terre de Bretagne, où plusieurs races humaines se sont superposées. Et c'est encore M. Alexandre Bertrand qui fait à ce sujet une remarque judicieuse: “Les religions recueillent, dans le cours de leur développement, des éléments nouveaux qui les rajeunissent et les transforment, mais sans qu'elles se débarrassent jamais complètement de leur passé ... “Ces observations trouvent particulièrement leur application dans les pays dont la population, comme en Gaule, se compose de plusieurs couches successives et diverses de conquérants et d'immigrants, de complexion religieuse différente, ayant eu chacun leurs divinités particulières qu'ils ont dû tenter d'introduire dans le culte national, ou à ce défaut, qu'ils ont dû conserver à titre de culte familial ou de tribu.” (Loc.cit., p. 215).

De Carnac (Morbihan), le 4 août.

Du haut du tertre funéraire, consacré à saint Michel, on découvre deux plaines mornes, dont l'une est la terre et l'autre la mer. Au couchant, l'Océan s'étend jusqu'à l'arc azuré de l'horizon. À gauche, fuient les noirs rivages de Locmariaker, où dort, depuis des siècles innombrables, un chef barbare sous une chambre informe fait de quartiers de roche, et plus loin s'efface dans la brume la pointe de Saint-Gildas, où Abelard fut menacé de mort par des moines ignorants, qui haïssaient la musique et la philosophie. À droite, la lugubre presqu'île de Quiberon s'avance dans la mer que, vers le large, Belle-Ile barre comme un grand brise-lames.

Mais, en tournant sur vous-même de manière à mettre Quiberon à votre gauche, vous voyez la lande s'étendre jusqu'aux bois de pins qui tracent au bord du ciel leurs lignes d'un bleu sombre; sur cette plaine, que la bruyère

colore d'un rose triste, passe la grande ombre des nuages. C'est Carnac, le Lieu-des-Pierres.

Une armee de menhirs s'y tient en ordre regulier. Devant vous se dressent les alignements du Menec; vous apercevez plus a droite ceux de Kermario. Un pli de terrain vous cache de ce cote les pierres de Kerlescan. Deux mille de ces geants informes sont encore ou debout ou couches a leur rang. On croit qu'il y en avait autrefois plus de dix mille.

Quels bras les ont plantes dans la lande? On ne sait. On ignore leur age et leur destination. Ils semblent, dans leur majeste grossiere, garder le muet souvenir de races depuis longtemps eteintes, et ils ont je ne sais quoi de funebre, qui fait songer a des hommes tres rudes, a des chefs de tribus sauvages qui dorment sous leur poids enorme. Pourtant, en fouillant la terre sous ces menhirs, on n'y a rien trouve qui revelat des sepultures.

M. de Mortillet croit que ces alignements sont les archives d'un peuple qui vivait sur cette terre avant la venue des tribus celtiques et qui plantait une pierre en commemoration de chaque fait dont il voulait garder le souvenir; en sorte que la lande de Carnac serait un livre ou ces hommes ecrivaient en quartiers de rocs les guerres, les alliances, les grandes chasses, les navigations sur des troncs d'arbres creuses, et les genealogies des chefs.

Les habitants de Carnac attribuent a ces pierres une origine tres differente et beaucoup plus merveilleuse. Ils content qu'un jour saint Cornely fut poursuivi dans la lande par une armee de paiens. Les paiens, comme on sait, etaient des geants. Le serviteur de Dieu courut jusqu'au rivage, dans l'espoir de s'embarquer pour fuir un si grand peril. Mais, ne trouvant point de bateau, il se tourna vers les mecreants, et, etendant les mains vers eux, il les changea en pierres. Aujourd'hui encore, on appelle ces pierres "les soldats de saint Cornely".

Depuis qu'il n'est plus de geants idolatres, saint Cornely s'adonne specialement a la protection des betes a cornes.

Ce saint Cornely est tres original, et je regrette bien de n'avoir pas consulte, a son sujet, ce bon chanoine Trevoux qui etudiait avec tant de candeur les saints de Bretagne: il m'en aurait conte des merveilles. Que ce saint Cornely ne soit autre que le pape saint Corneille, qui recut l'anneau du pecheur en l'an 251 et fut assailli dans la chaise de saint Pierre par de nombreuses tribulations, les hagiographes le disent, et je suis sur que M. Trevoux le croyait. M. Trevoux croyait tout, et cette heureuse disposition se lisait sur son visage. C'etait un homme de bonne volonte; c'est pourquoi il eut la paix sur la terre. J'espere qu'il l'a presentement dans le ciel. Il est doux de croire que saint Cornely est precisement le pape Corneille; mais il faut reconnaitre qu'en Bretagne il est devenu tres Breton. Il a pris l'esprit et les moeurs des paysans de Carnac, qui l'ont choisi pour leur patron et leur intercesseur aupres de Dieu. Il a oublie le farouche Novatien qui troubla si cruellement son pontificat. Je l'ai vu tantot sur une des portes de son eglise paroissiale. Il y est sculpte et peint, dans ses habits pontificaux, entre deux boeufs qui tournent vers lui leur muflle obeissant. C'est un saint tout a fait approprie a un pays de paturages. Sa fete tombe le 13 septembre, et, ce que n'eut point dit M. Trevoux, cette date coïncidant avec l'equinoxe d'automne, la fete du saint a du se substituer a quelque feerie agricole des paiens. Il n'est pas douteux que le nom meme de saint Cornely n'ait predestine e saint de Carnac a remplacer l'antique divinite tutelaire des betes a cornes. Je regrette de ne pouvoir rester a Carnac jusqu'a ce jour-la. Car c'est un beau pardon. Des pelerins y viennent de toute la Bretagne pour baiser devotement les os du saint renfermes dans un chef d'or tout brillant de pierreries. Puis, le chapeau sous le bras et le chapelet a la main, ils se rendent en procession a la fontaine qui eleve pres de l'eglise, sur quatre arches, son pyramidion surmonte d'une boule et d'une croix. La, s'etant agenouilles, ils goutent l'eau que des mendiants leur presentent dans une cruche, en mouillant leur visage et leurs mains, qu'ils elevent ensuite au-dessus de leur tete, et, ayant accompli ces rites antiques, ils retournent a l'eglise pour déposer leur offrande devant le protecteur des bestiaux.

On repand aussi l'eau de cette fontaine sur la tete des boeufs qui ont ete gueris par l'intercession de saint Cornely. Ce saint est a ce point favorable aux troupeaux, qu'on lui amene parfois, la nuit, des boeufs en

procession. Comme le dieu rustique dont il a pris la place, il recoit des victimes; on lui offre des vaches, mais on ne les immole pas. Elles sont vendues au profit de l'eglise. La fabrique vend aussi les attaches qui ont servi a conduire les victimes a l'autel; et c'est une croyance que les bestiaux mis a l'attache avec ces cordes ne perissent point de maladie. Aussi bien fallait-il a ces bouviers avares et pauvres un veterinaire celeste.

Le tumulus sur lequel vous etes monte offre un autre temoignage de la piete bretonne. Les apotres d'Armorique ont sanctifie ce tertre en elevant sur le faite une chapelle a saint Michel–Archange, qui lance et retint la foudre et se plait sur les hauts lieux. Les femmes de marins viennent dans cette chapelle prier l'archange de preserver leur mari du peril de la mer. Chaque annee, dans la nuit du 23 juin, les gars du pays y allument, en poussant des cris de joie, le feu de la Saint–Jean, auquel d'autres feux repondent de toutes les hauteurs voisines. Et il est croyable que cette coutume remonte a une fabuleuse antiquite.

Ces petites buttes, visibles a vos pieds maintenant que le soleil, deja bas, en prolonge les ombres, ce sont les Bossenno, bosses semees entre les pierres de l'Ocean. On raconte qu'elles recouvrent un monastere de moines rouges. Il s'y commit, dit–on, de telles abominations que le ciel et la terre ne purent les souffrir. Le moustier perit en une nuit, devore par les flammes.

Encore aujourd'hui, le lieu ou sont ensevelis les moines rouges est mal fame. Dans l'ombre du soir, des flammes s'allument sur les buttes, et l'on entend des voix qui parlent une langue inconnue aux chretiens. On a fouille les Bossenno. Un archeologue anglais, M. Milne, y a porte la pioche, et il a decouvert, en effet, des murs portant encore des traces d'incendie. Mais ce ne sont pas les murs d'un monastere. Les Bossenno recouvrent une villa gallo–romaine qui etait etablie la, au bout du monde connu, avec ses murs de pierre et de brique, ses chambres peintes de vives couleurs, sa metairie, ses bains et son temple, telle enfin que Columelle decrit une villa romaine. L'art de Pompei se retrouve sur ces enduits de stuc, ou sont tracees des grecques et des guirlandes, et sur ces caissons incrustes de coquillages.

Aux premiers siecles de l'ere chretienne, les Latins, comme aujourd'hui les Anglais, transportaient leur civilisation sur tous les points du monde connu. Ils portaient avec eux leurs lares et leurs penates. On a trouve dans le sacellum de la villa les figurines de terre cuite qui y avaient ete mises par des mains pieuses. Ce sont des Venus Anadyomenes et des Deesses Meres. Celles–ci, vetues d'une longue tunique, assis dans un grand fauteuil d'osier et tenant un petit enfant entre leurs bras, ressemblent beaucoup aux Saintes–Vierges de l'art chretien. Celles de Carnac ont ete portees, loin du village, dans une cabane qui sert de musee. D'autres, de meme style, ont eu ailleurs une tout autre fortune. Elles ont ete prises pour des images de Marie, et, tenues pour miraculeuses, ont attire des pelerins dans le sanctuaire ou on les avait deposees au sortir de terre.

Voila tout ce que, du haut du tertre Saint–Michel, nous pouvons decouvrir de choses dans l'espace et le temps. Ce tertre a ete fait de main d'homme, il est forme de pierres amoncees et de vase marine. M. Rene Galles, en le creusant, a decouvert le dolmen sous lequel un chef avait sa sepulture. On a vu ses os a demi devores par la flamme du bucher, ses armes de jasper et de bibriolite et ses colliers de jasper rouge. On croit, d'apres certains indices, qu'il a, sous cette montagne, un compagnon de mort dont la poussiere demeure encore inviolee. Ainsi Achille voulut que ses cendres fussent meleses a celles de Patrocle sous le meme tertre funeraire. L'ombre de Patrocle etait venue elle–meme l'en prier, la nuit, pendant son sommeil. Elle lui avait dit: “Je te demanderai, ne l'oublie pas, que mes os ne soient pas separes des tiens, Achille. Nous avons ete nourris ensemble dans ta maison ... Que nos os soient renfermes dans la meme urne d'or.” C'est pourquoi Achille ordonna de ne faire d'abord pour son ami qu'un tertre bas.

“Quand je serai mort, ajouta–t–il, elevez a lui et a moi une haute et large tombe, vous qui me survivrez.”

La tombe, dont nous foulons les herbes salees par l'embrun, est large et haute comme celle d'Achille et de Patrocle. Les guerriers qui y reposent etendus, avec leurs armes, furent sans doute des chefs illustres parmi les peuples. Mais un Homere n'a pas dit leur nom.

A la place ou nous sommes, sans doute, une vierge barbare, plus blanche que Polyxene, fut egorgee comme la fille de Priam. Et son ame indignee s'enfuit sous le ciel bas, entre la lande et l'Ocean.

Sainte-Anne-d'Auray, 28 juillet.

C'etait le jour du Pardon. On sait qu'on appelle pardon, en Bretagne, la fete paroissiale d'une eglise ou d'une chapelle. Les pelerins qui s'y rendent y gagnent des indulgences, moyennant certaines pratiques pieuses et quelques dons au saint ou a la sainte. Dans leur seigneurie, les saints de Bretagne ont garde la simplicité rustique. Ils acceptent des dons en nature. Encore faut-il leur payer la redevance selon l'usage et la coutume. Notre-Dame de Relec ne veut que des poules blanches. Sainte Anne, sa mere, n'a point cette delicatesses: elle recoit tous les presents, et sa couronne est faite des bijoux des dames de Lorient et de Quimper.

Il y a une petite lieue de la gare a Sainte-Anne. Le chemin qui, a travers la lande, conduit au village, etait, quand nous le primes, couvert de pelerins. Les coiffes blanches des paysannes brillaient au soleil, comme des ailes d'oiseaux de mer. Les hommes en veste brune, et coiffes du large chapeau d'ou pend un ruban noir, allaient en silence, appuyes sur leur baton de cornouiller. Et tout le long du chemin s'etendait une double haie de mendiants.

Les uns, vieillards aveugles, blancs et chevelus, la main posee sur la tete d'un enfant, semblaient, dans leur majeste lamentable, les derniers bardes. Plus avant, une femme elevait en gemissant, sur le ciel bleu qui couvrait la lande, un bras si mutilé, si depouille de chair, si dechiquete et si etrangement termine par une main ou ne restait plus que deux doigts, qu'on eut dit un bois de cerf trempe dans le sang des chiens decousus. Ailleurs se dressait une grande forme humaine terminee par une masse de chair sanguinolente et tumefiee qu'on ne reconnaissait pour un visage que parce qu'elle en occupait la place. Puis c'etaient cote a cote, et appuyes les uns sur les autres, des innocents qui se ressemblaient par le vide du regard, par l'immobilite du sourire, par un perpetuel tremblement de tout le corps, et aussi par un air de famille; car ils etaient freres et soeurs, et peut-etre, appuyes les uns aux autres, le sentaient-ils confusement. L'un d'eux, grand jeune homme a la barbe bouclee, vetu d'une robe de femme, ouvrait tout grands des yeux bleus qui faisaient peur; on sentait que toutes les images de l'univers n'y entraient que pour s'y perdre. Et la, debout dans sa robe grise, de forme antique, plus etrange que ridicule, il avait l'air d'une statue taillee par un vieil imagier et qu'une puissance tenebreuse animait, comme cela est conte dans les vieux contes. Ces mendiants sont une des beautés de la Bretagne, une des harmonies de la lande et du rocher.

Le chemin, sillonne de pelerins et borde de pauvres, aboutit a la grande place sur laquelle s'eleve l'eglise de Sainte-Anne. Une foule rustique l'emplit. Toutes les paroisses du Morbihan sont la, et celles des iles patriarcales d'Houat et d'Hoedic. Des pelerins sont venus en grand nombre du pays de Treguier, du Leonnois et de la Cornouaille. Les hommes ont attache au chapeau des brins d'ajonc et de bruyere. Mais c'en est fait du vieux costume celtique, et le paysan ne porte plus les braies seculaires, le bragonbras bouffant. Ils ont tous, meme ceux du Finistere, un pantalon noir comme le senateur Soubigou. Les femmes, heureusement, ont garde la coiffure nationale. Leurs coiffes blanches, tantot relevees en coquille sur le haut de la tete, tantot pendantes sur les epaules, mettent dans les assemblees une grace tres douce, profonde et triste. La grande cornette des Vannetaises, le beguin empese des femmes d'Auray, le serre-tete austere qui cache les cheveux des filles de Quimperle, le bonnet aux ailes soulevees de celles du Pont-Aven, la coiffe de dentelle de Rosporden, le diademe de drap d'or et de pourpre de Pont-l'Abbe, les barbes, tendues comme des voiles, de Saint-Thegonec, le bavolet de Landerneau, toutes ces coiffures portees depuis tant de siecles chargent ces tetes nouvelles de toute la melancolie du passe. Sur ces visages fletris en quelques annees, et courbes sur cette dure terre qui les recouvrira bientot, la coiffe des aieules garde sa forme immuable. Passant des meres aux filles, elle enseigne que les generations succedent aux generations et qu'en la race seule est la suite et la duree. Ainsi le pli d'un morceau de toile nous donne l'idee d'un temps beaucoup plus long que celui de l'existence humaine.

Vetues de noir, les joues, le cou voiles, les femmes du Morbihan ont l'air de religieuses. Leur plus grande beaute est dans leur douceur. Assises sur leurs talons, dans l'attitude qui leur est habituelle, elles ont une grace paisible et lourde assez touchante. Coiffees et vetues comme elles, leurs fillettes sont charmantes, sans doute parce que l'austerite du costume rend plus sensible la fraicheur riante de l'enfance. Il n'y a rien de joli comme ces petites beguines de sept ou huit ans. Entre elles, volontiers, elles s'amusent a lutter sur l'herbe. C'est l'instinct de la race qui les pousse; car on sait qu'elles sont filles de vaillants lutteurs.

L'eglise de Sainte-Anne est toute neuve et d'une richesse que le temps n'a pas encore eteinte. M. de Perthes, l'architecte, est peut-etre un habile homme. Mais le temps a seul le secret des profondes harmonies. La place sur laquelle elle s'eleve est bordee de petites boutiques ou les femmes vont acheter des medailles, des chapelets, des cierges, des livres de cantiques en breton et en francais, et des images d'Epinal.

Je n'ai pas vu passer la procession. Je ne sais si elle a garde le caractere de foi naive qu'elle avait jadis. J'ai apercu les bannieres; elles m'ont paru trop neuves et trop belles.

Autrefois, on voyait dans cette procession des marins portant les debris du navire sur lequel ils avaient ete sauves du naufrage, des convalescents trainant le linceul prepare pour eux et maintenant inutile, des hommes echappes a l'incendie et tenant a la main la corde ou l'echelle de leur salut. On y remarquait surtout les matelots d'Arzon. C'etaient les descendants des quarante-deux marins qui, dans la guerre de Hollande, en 1673, se vouerent a sainte Anne et furent preserves des canons de Ruyter. Precedes de la croix d'argent de leur paroisse, ils marchaient, soutenant de leurs epaules le modele d'un vaisseau de soixante-quatorze, pavoise de tous ses pavillons, et ils chantaient une complainte dont voici quelques couplets:

Nous avons ete de bande  
Quarante et deux Arzonnois  
A la guerre de Hollande,  
Pour le plus grand de nos rois.

.....

Ce fut de juin le septieme  
Mil six cent septante et trois,  
Que le combat fut extreme  
De nous et de Hollandois.

Les boulets comme la grele  
Passaient parmi nos vaisseaux,  
Brisant mats, cordages, voile,  
Et mettant tout en lambeaux.

La merveille est toute sure  
Que pas un homme d'Arzon  
Ne recut la moindre injure  
Du mousquet ni du canon.

Un d'Arzon changeant de place,  
Un boulet vint a passer,  
Brisant de celui la face  
Qui venait de s'y placer.

L'Arzonnois, la sauvant belle,  
Eut l'epaule et les deux yeux

Tout couverts de la cervelle  
De ce pauvre malheureux.

De Jesus la sainte aieule,  
Par un bienfait singulier,  
Nous connaissons que vous seule  
Nous gardiez en ce danger.

Ce n'est pas la proprement une poesie populaire; ces vers sont l'oeuvre de quelque bon recteur qui savait le francais dans les regles. Ils se chantent sur un vieil air triste a pleurer.

Il y a en face de l'eglise un double escalier d'un assez beau style. C'est une imitation de la Scala santa de Rome dont les degres sont toute l'annee recouverts d'un tablier de bois. L'escalier d'Auray, comme l'autre, ne se monte qu'a genoux. On gagne neuf annees d'indulgences pour chacune des marches ainsi gravies. Je vis une centaine de femmes occupees a cet exercice salutaire. Mais je dois dire que, pour la plupart, elles trichaient. Je les voyais fort bien poser le pied sur les degres. La chair est faible. D'ailleurs, l'idee de tromper saint Pierre doit venir tres naturellement a l'esprit d'une femme.

Cet escalier est de style Louis XIII, ainsi que le cloitre adosse a l'eglise. Le culte de sainte Anne d'Auray ne remonte pas plus haut que le XVIIe siecle. L'origine en est due aux visions d'un pauvre fermier de Keranna, nomme Yves Nicolazic.

Ce brave homme avait des hallucinations de l'oeil et de l'ouie. Parfois, il voyait un cierge allume et, quand il revenait la nuit a la maison, le flambeau marchait a son cote, sans que le vent agitat la flamme. Par un soir d'ete, comme il menait ses boeufs boire a a fontaine, il vit un belle dame, vetue d'une robe d'une eclatante blancheur. Cette dame revint plusieurs fois le visiter dans sa maison et dans sa grange.

Un jour, elle lui dit:

“Yves Nicolazic, ne craignez point: je suis Anne, mere de Marie. Dites a votre recteur que, dans la piece appelee le Bocenno, il y a eu autrefois, meme avant qu'il y eut aucun village, une chapelle dediee en mon nom. C'etait la premiere de tout le pays, et il y a neuf cent vingt–quatre ans et six mois qu'elle a ete ruinee. Je desire qu'elle soit rebatie au plus tot et que vous en preniez soin. Dieu veut que j'y sois honoree.”

Les visions du fermier Nicolazic n'ont rien de singulier. Avant lui Jeanne d'Arc, apres lui le marechal–ferrant de Salon, qui fut conduit a Louis XIV, et plus recemment le laboureur Martin de Gallardon eurent des hallucinations semblables et recurent d'un personnage celeste une mission particuliere. Comme Jeanne, comme le marechal–ferrant, comme Martin, le fermier de Keranna resista d'abord a la voix du ciel, alleguant sa faiblesse, son ignorance, la grandeur de la tache. Mais la dame de la fontaine insista; sa parole devint plus imperieuse. Les prodiges se multiplierent. Il y eut des lueurs soudaines, des pluies d'etoiles. Quand on etudie d'un peu plus pres les hallucines qui crurent avoir une mission, on est frappe de la similitude, je dirais meme de l'identite de leur etat psychique et des actes qui en resulterent. Nicolazic, obsede par une idee fixe, alla trouver le recteur de Pluneret, qui le recut fort mal et le renvoya rudement a son seigle et a ses betes. Le visionnaire ne se laissa pas decourager et il finit par triompher de tous les obstacles. Ce Nicolazic etait un homme simple, ne sachant ni lire ni ecrire et ne parlant que le breton.

Il est aussi impossible de douter de sa sincerite que de celle de Jeanne d'Arc, du marechal de Salon et de Martin de Gallardon. Mais il est probable qu'il fut aide dans son entreprise par des gens habiles et avises. Je n'ai pas eu le loisir d'etudier son histoire d'apres les textes originaux, et je ne la connais que par des hagiographes modernes, dont la maniere edificante et beate exclut toute critique. Mais il me semble bien voir que le pauvre homme etait conduit a son insu par M. de Kerlogen. Ce seigneur avait deja donne le terrain sur



lequel devait s'élever la chapelle. On devin l'intérêt qui poussait alors les catholiques bretons à susciter des voyants et à faire éclater des prodiges. Les progrès de la réforme les avaient effrayés et leurs craintes étaient vives encore. On était en 1625. En ce moment même, Soubise, qui avait reçu de l'armée calviniste de la Rochelle le commandement du Poitou, de la Bretagne et de l'Anjou, reprenait les armes et capturait une escadre royale à l'embouchure du Blavet. Il fallait ranimer la vieille foi, frapper un grand coup. Les visions du bon Nicolazic avaient éclaté à propos. On en profita.

Nous disions tout à l'heure que les voyants qui reçoivent mission d'un ange ou d'un saint procèdent tous exactement de même. Tous donnent un signe. Jeanne, quand on l'arma, envoya chercher à Notre-Dame de Fierbois une épée marquée de cinq croix qui s'y trouvait effectivement. Et l'on conta depuis que cette arme était scellée dans le mur de l'église.

Yves Nicolazic apporta, lui aussi, un signe de ce genre. Conduit par un cierge qui tenait une main invisible, le bonhomme descendit dans un fosse, gratta la terre et en tira une statue de bois représentant sainte Anne. Le lieu où cette image fut trouvée se nommait Ker-Anna, et il est possible, comme le nom semble l'indiquer, que ce fut l'emplacement d'une chapelle consacrée à la mère de la Vierge. Mais que cette chapelle eût été ruinée depuis neuf cent vingt-quatre ans et six mois, comme le disait la dame blanche, c'est ce qu'il n'est pas possible de croire. Au VIII<sup>e</sup> siècle, ni sainte Anne ni sa fille n'avaient de sanctuaires ni d'images. Et, si cette dame blanche était sainte Anne elle-même, il faut bien admettre que sainte Anne ignorait sa propre iconographie. Cette difficulté n'embarrasse pas les Bretons que je vois au Pardon.

Sainte Anne tant glorifiée dans Auray et dont l'image porte cette couronne fermée que l'art religieux n'avait posée jusqu'ici que sur le front de Marie, sainte Anne n'a pas de légende. L'Évangile ne la nomme même pas. Saint Epiphane, le premier, je crois, parle de sa longue stérilité qui pesait sur elle comme une opprobre. À la fête des Tabernacles, le prêtre rejeta son offrande. Elle se cachait dans sa maison de Nazareth quand, déjà sur le retour, elle enfanta Marie.

Les pèlerins d'Auray chantent, sur l'air d'Amaryllis, vous êtes blanche, un cantique dans lequel Anne demande en ces termes un enfant au ciel:

—Mon Dieu, mon tout que j'aime et que j'adore,  
Ayez pitié de ma stérilité!  
Depuis vingt ans elle me deshonne,  
Couronnez-la par la fécondité.  
Je vous promets, grand Dieu, plus de cœur que de bouche,  
De vous offrir le fruit de notre couche.

Je n'ose plus hanter aucune amie.  
Je ne reçois que mépris et qu'affront.  
Otez, Seigneur, la tache d'infamie.  
Que fait monter la honte sur mon front,  
Jetez un seul regard sur votre humble servante  
Qui, soumise à vos lois, et pleure et se lamente.

Qu'importe, après tout, si cette assemblée d'Auray, qui réunit tant d'hommes dans une foi commune, a pour origine les hallucinations d'un malade ignorant! Le Breton n'a pas l'esprit d'examen; il est incapable de critique, et vraiment on ne peut lui en faire un reproche. L'esprit critique se développe dans des conditions trop particulières et trop rares pour exercer une action efficace sur les croyances de l'humanité. Ces croyances échappent absolument au contrôle de l'intelligence. Elles peuvent se montrer ineptes et absurdes sans compromettre l'autorité qu'elles exercent sur les âmes. C'est un lieu commun que de penser qu'elles sont consolantes. À la réflexion, on s'apercevrait peut-être que, le plus souvent, les hommes en reçoivent moins de

## Pierre Noziere

plaisir que de peur. La foi des Bretons me semble particulièrement morne. Tout au moins, ils ne paraissent pas en tirer plus de joie que de leur petite pipe courte et de leur litre d'eau-de-vie. Ces hommes entetes, sauvages et silencieux ressemblent aux Peaux-Rouges; et l'on ne peut se defendre, en les regardant, de prevoir le jour ou, murmurant un cantique, buvant et fumant, ils se laisseront mourir en regardant la lande ou la mer.

FIN